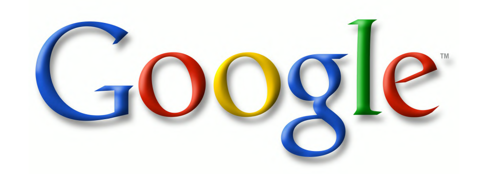


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

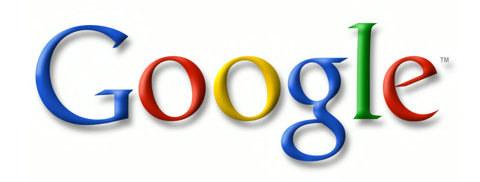
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





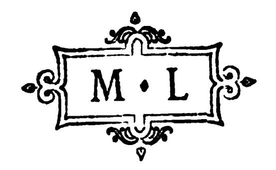
Vet. Fr. III B. 2515

DEUXIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

PROSPER MÉRIMÉE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES COSAQUES D'AUTREFOIS



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1865

LES

COSAQUES

D'AUTREFOIS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

de l'Académie française

FORMAT GRAND IN-18

LES DEUX HÉRITAGES, suivis de L'INSPECTEUR GÉNÉRAL et des DÉBUTS D'UN AVENTURIER........................... 1 vol.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE RUSSIE. — Les faux Démétrius.... 1 —

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE ROMAINE. — Essai sur la guerre sociale. — Conjuration de Catilina........................... 1 —

MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.................... 1 —

NOUVELLES. — Carmen. — Arsène Guillot. — L'abbé Aubain. La Dame de pique. — Les Bohémiens. — Le Hussard. — Nicolas Gogol. — 4e *édition*........................... 1 —

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

LES

COSAQUES

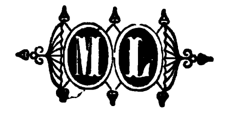
D'AUTREFOIS

PAR

PROSPER MÉRIMÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés.

INSTITUTION
UNIVERSITY
17 JUL 1969
ORD
RARY

LES
COSAQUES
D'AUTREFOIS

I

BOGDAN CHMIELNICKI

M. N. Kostomarof s'est appliqué à écrire, d'après des documents originaux, la vie d'un personnage peu connu, je crois, hors des pays slaves, mais, à mon avis, très-digne de l'être. Chef élu d'une petite nation entourée de puissants voisins, il consacra toute sa vie à combattre pour son indépendance. Aussi habile à diviser ses ennemis qu'à maintenir l'union parmi les bandes sauvages qu'il dirigeait, guerrier intrépide, politique plein de ressources, prudent au milieu des succès, d'une constance inébranlable après les revers, il

ne manqua à Chmielnicki, pour obtenir une renommée européenne, qu'un peuple moins barbare, et peut-être aussi un nom moins difficile à prononcer.

Zinovii Bogdan Chmielnicki, né dans les dernières années du XVIe siècle, était, en 1646, auditeur général, ou, comme on disait dans sa langue, *écrivain* [1] de l'armée zaporogue. Ainsi se nommait une milice levée parmi les habitants de l'Ukraine, sujets de la Pologne, qualifiés de *Cosaques*, enrégimentés et jouissant de certains priviléges, entre autres celui de posséder des terres sans être nobles. La place d'auditeur général était très-importante. Ce fonctionnaire était l'intermédiaire obligé de toutes les transactions entre le roi ou la diète et les cosaques. Il tenait note des soldats privilégiés, des *enregistrés*, comme on disait en Pologne, dont le nombre avait été fixé, dans les derniers temps, à six mille [2]; enfin, il était le

1. Pissar.

2. Le roi Étienne Batthori avait cherché à diviser les cosaques pour les affaiblir. Il avait envoyé un étendard, une

chancelier, l'orateur et l'avocat de sa nation. Après l'ataman, c'était le personnage le plus considérable, et lorsque l'ataman n'était qu'un soldat ignorant, cas assez ordinaire, l'auditeur général devenait le chef réel de toute l'armée.

Bodgan Chmielnicki, suivant les uns, descendait d'une famille noble de Lithuanie établie en Ukraine ; selon d'autres récits, son arrière-grand-père aurait été un certain Viatcheslaf Chmielnicki, ataman des Zaporogues au XVI[e] siècle, et, vraie ou fausse, cette généalogie paraît avoir été celle qu'il préférait. Il est certain que son père, qui avait fait la guerre comme capitaine, fut tué à la bataille de Tsétsoria, en 1619. Contre l'ordinaire des jeunes gens qui se destinaient à la vie

masse d'armes, symbole du commandement, et un sceau à l'ataman, et lui avait octroyé une commission royale comme à un grand dignitaire de la couronne. Les cosaques reçurent ces présents avec joie sans s'apercevoir d'abord que le roi prétendait s'arroger le droit de nommer le chef de l'armée zaporogue. Batthori prit à sa solde un corps de six mille cosaques, et bientôt après ne voulut plus reconnaître comme cosaques les Ukrainiens qui ne faisaient pas partie de ce corps. Les hommes libres qui n'étaient point *enregistrés* devenaient des paysans soumis à la corvée et justiciables des autorités polonaises, tandis qu'auparavant ils n'obéissaient qu'à l'ataman qu'ils élisaient eux-mêmes.

des cosaques, Bogdan avait appris autre chose qu'à monter à cheval et à manier le sabre et le mousquet: on l'avait envoyé au collége à Kief, ensuite chez les Jésuites, en Gallicie. Ils ne purent jamais le convertir, car il montra toute sa vie un attachement très-vif pour la religion grecque; mais, si l'on en croit les auteurs petits russiens, ce fut à l'école de ces pères qu'il apprit à se faire un visage qui ne trahissait jamais sa pensée, à pénétrer celle des autres, et à séduire les hommes, art dont il eut souvent à se prévaloir. « Son visage impassible, dit un écrivain polonais, ressemblait à la glace polie qui dans un marécage recouvre un gouffre sans fond. » Il parlait facilement le polonais, le russe, le turc et le latin, outre le dialecte slave de son pays, dans lequel il s'exprimait ordinairement. Ses études terminées, il demeura quelque temps chez un Pane Potocki, en qualité d'écuyer. Ce gentilhomme, au milieu d'un repas, voulant donner à ses convives le plaisir de voir avec quelle dextérité il coupait une tête, avait jeté son dévolu sur celle de Bodgan. Heureusement celui-ci, prévenu à temps par un de ses camarades, ne se prêta point à l'expérience et s'enfuit dans la sietche des Zaporogues. Là, il fit son

apprentissage comme corsaire et comme soldat. Après avoir mérité l'estime de la confrérie, il la quitta pour retourner en Ukraine et s'y marier. Il obtint bientôt le grade de capitaine, puis celui de *starchine* ou d'ancien, finalement celui d'auditeur. Dans plusieurs occasions, il se distingua par son courage et sa présence d'esprit. A la bataille de Tsétsoria, où son père fut tué, il fut blessé lui-même et pris par les Turcs, mais bientôt après échangé. En 1625, il conduisit une flottille cosaque dans la mer Noire, prit ou coula une douzaine de vaisseaux turcs et jeta l'alarme jusque dans les faubourgs de Constantinople. En 1629, il présentait au roi Sigismond III deux princes valaques qu'il avait faits prisonniers. Lors de l'élection de Vladislas IV, en 1632, il fut envoyé à la diète en qualité de député de l'armée zaporogue et du peuple russien [1]. Plus tard, dans un combat contre les Moscovites, en 1635, il reçut de la main du roi un sabre d'honneur. Il avait eu, chose difficile, le talent de se faire bien venir du prince,

1. On appelait ainsi les habitants de l'Ukraine et d'autres provinces polonaises, qui parlaient un dialecte russe et professaient la religion grecque. La plupart des gentilshommes parlaient le polonais et étaient catholiques.

sans perdre l'affection de ses compatriotes. Plus d'une fois il fut chargé d'excuser certaines insurrections des cosaques, et il réussit. On assure pourtant qu'il n'y eut pas une conspiration où il ne prît part, mais ce fut toujours avec tant de prudence qu'il n'y avait pas moyen de le trouver coupable.

Vladislas en faisait cas et comptait s'en servir comme d'un agent utile auprès des cosaques. Depuis longtemps ce prince, excité par son chancelier Ossolinski, méditait la destruction de la vieille constitution polonaise, aussi odieuse à la royauté que funeste à toute la nation. L'entreprise était difficile à l'encontre d'une aristocratie puissante et d'une noblesse accoutumée à ne rien respecter, pas même les chefs de son choix. Voici quels moyens le roi et son ministre comptaient employer pour parvenir à leurs fins. Ils voulaient, et la chose semblait facile, engager la Pologne dans une guerre contre le khan de Crimée et les Turcs. Il suffisait d'exciter les cosaques à commencer les hostilités pour obliger les Turcs à des représailles. La nation polonaise, brave, chevaleresque, ne pouvait manquer à son roi dans cette guerre sainte ; et c'était une occasion d'ailleurs

d'introduire dans le royaume un grand nombre de troupes étrangères. La guerre de Trente ans, qui finissait, laissait sans occupation quantité de soldats aguerris et sans scrupules, prêts à obéir en tout au prince qui les payerait. Vainqueur des Turcs (Vladislas ne doutait pas du succès de ses armes), à la tête d'une armée qu'il se serait attachée par ses largesses, il espérait avoir raison des seigneurs et du peuple de gentilshommes qu'ils avaient dans leur dépendance. Il se flattait que les cosaques, très-mal traités par la noblesse polonaise, seraient pour lui des auxiliaires dévoués, et il comptait les gagner facilement en leur faisant espérer un avenir heureux sous le gouvernement réformé qu'il prétendait établir.

A cette époque, en 1646, l'Ukraine était agitée par un mécontentement sourd, qui présageait une explosion violente et prochaine. Les libertés du pays et sa foi religieuse souffraient d'incessantes atteintes de la part des gouverneurs polonais. Le peuple était accablé de corvées et d'exactions de toute espèce par les gentilshommes établis dans l'Ukraine où ils avaient obtenu des terres. Les Russiens, et particulièrement les cosaques, prétendaient en avoir seuls chassé les infidèles, et

leurs efforts n'avaient eu d'autre résultat que de les faire changer de maîtres. Les gentilshommes polonais, propriétaires de presque tout le pays, étaient considérés par les paysans comme des étrangers et des usurpateurs. Ils parlaient une autre langue que leurs vassaux, et professaient une autre religion. Pleins de mépris pour les Russiens et pour leurs croyances, ils les traitaient, en effet, avec la dernière dureté. Quelques-uns, animés d'un zèle religieux, abattaient les églises grecques, et cherchaient par la violence à faire des conversions. De tous côtés s'élevaient des monastères catholiques; des prêtres, soutenus par des soldats, parcouraient les campagnes pour ramener les schismatiques au giron de l'Église, et trop souvent joignaient à leurs prédications des menaces et des voies de fait.

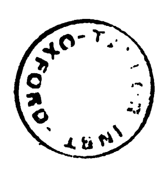
Autrefois, les cosaques se recrutaient de tous les volontaires qui venaient en Ukraine; ils élisaient librement leurs atamans; maintenant, on ne voulait pas qu'il y eût plus de six mille cosaques enregistrés; on prétendait leur donner des chefs, les discipliner à l'allemande, en faire une sorte de milice, qu'on était toujours prêt à sacrifier, mais qu'on récompensait rarement de ses

services. C'est à peine si les Zaporogues de la sietche [1] conservaient l'ombre de leur antique liberté, à la faveur du labyrinthe d'îles où ils se cachaient; les paysans de l'Ukraine, autrefois hommes libres et cosaques, comme leurs frères *enregistrés*, étaient devenus des serfs misérables.

Voici en quels termes l'ingénieur français Beauplan, qui avait été au service de Vladislas jusqu'à la mort de ce prince, en 1648, parle de la condition des petits Russiens. Étranger aux passions nationales des Polonais et des cosaques, son témoignage aura le mérite de l'impartialité :

« La noblesse parmi eux, dont il y en a fort petit nombre, tient de la polonoise, et il semble qu'elle ait honte d'estre d'autre religion que de la romaine, à laquelle elle se range tous les jours, quoique tous les grands et tous ceux qui portent le nom de princes soient issus de la grecque. Les paysans y sont tout à fait misérables, obligez qu'ils sont de travailler trois jours de la semaine avec leurs chevaux et leurs bras au service de leur seigneur, et de lui payer,

1. Les cosaques appelaient *Sietche* le chef-lieu de leur société. Ils l'avaient établi dans une des nombreuses îles du Dniépr, et au besoin ils faisaient choix de toute autre localité



selon les terres qu'ils tiennent, quantité de boisseaux de grains, force chapons, poules, oisons et poulets, à sçavoir aux termes de Pasques, de la Pentecoste et de la Nativité, de plus de charrier du bois pour le service de leur dit seigneur, et de faire mille autres corvées auxquelles ils ne devroient estre sujets, sans l'argent contant qu'ils exigent d'eux; comme aussi la disme des moutons, des pourceaux, du miel, de tous les fruits, et de trois en trois ans, le troisième bœuf; bref ils sont contraints de donner à leurs maistres ce qu'il leur plaist demander, de sorte que ce n'est pas merveille si ces misérables n'amassent jamais rien, assuietis qu'ils sont à des conditions si dures; mais c'est encore peu de chose, car leurs seigneurs ont puissance absolue, non-seulement sur leurs biens, mais aussi sur leurs vies, tant est grande la liberté de la noblesse polonoise (qui vivent comme en un paradis et les pauvres paysans comme s'ils estoient en purgatoire), de sorte, s'il arrive que ces pauvres gens tombent asservis entre les mains de meschans seigneurs, ils sont en estat plus déplorable que les forçats des galères[1].»

1. Beauplan, *Description d'Ukranie*, p. 7.

Ossolinski, envoyé par le roi en Ukraine, s'aboucha tout d'abord avec Chmielnicki et un certain Barabache, colonel du régiment de Tcherkask. En ce moment, l'armée zaporogue n'avait point d'ataman recônnu par le gouvernement, qui, depuis le nouveau régime imposé aux cosaques, prétendait nommer les généraux de cette milice. Chmielnicki et Barabache étaient les principaux de l'état-major. Ce dernier, arménien de naissance, mais enlevé tout enfant par les cosaques et nourri parmi eux, s'était acquis une réputation par sa bravoure; il passait pour dévoué au roi. Le chancelier leur demanda de seconder de tout leur pouvoir les desseins du roi et n'épargna pas les promesses pour les gagner. Vladislas rendrait aux cosaques leurs anciens priviléges; il porterait de 6,000 à 12,000 le nombre de leurs soldats *enregistrés*; quant à présent, il les autorisait à faire la course contre les Turcs et leur offrait même de l'argent pour construire et armer six cents bateaux qui descendraient le Dniépr. Toutes ces promesses, et bien d'autres encore, étaient contenues dans une lettre signée du roi. Ossolinski ne fit pas de difficulté de communiquer aux deux cosaques cette pièce qui, dans le langage de la chancellerie

polonaise, s'appelait alors un *privilége royal.*

Chmielnicki reçut ces ouvertures assez froidement; il remercia le roi de la confiance qu'il leur montrait, puis il s'étendit sur la difficulté de l'entreprise, déplora la situation de l'Ukraine, ruinée par un mauvais gouvernement, et déclara qu'il faudrait beaucoup de temps pour gagner les cosaques qu'on s'était aliénés par tant d'injustices et de vexations. Il ajouta que, quant à lui, il était prêt à tout, du moment qu'il s'agissait du service de Sa Majesté. On dit que le chancelier lui offrit, de la part du roi, la dignité d'ataman, et que Chmielnicki la refusa. Il faut croire, si le fait est exact, que ce n'était ni par faute d'ambition, ni par modestie; mais il se défiait de l'énergie de Vladislas. Avant de s'engager, il voulait sans doute juger de quel côté était la force réelle; d'ailleurs, il s'excusa sur ce que Barabache était son ancien, et, à tous égards, plus digne du bâton d'ataman. Ossolinski le remit donc à Barabache, ainsi que le privilége royal, qu'il lui recommanda de tenir secret jusqu'à nouvel ordre. De la part de Barabache, il n'y eut aucune indiscrétion.

Mais il n'en fut pas de même du côté de Chmielnicki. La nouvelle de la guerre projetée parvint

bientôt à Varsovie; elle fut confirmée par les bravades des courtisans. Le voyage du chancelier en Ukraine aurait suffi pour éveiller les soupçons. Aussitôt la noblesse polonaise indignée s'écria qu'on voulait détruire ses anciennes libertés, fonder une tyrannie, abaisser la classe des gentilshommes et donner des droits monstrueux aux paysans; le roi prétendait leur ôter leurs priviléges et leurs biens; il conspirait avec les cosaques, ces incorrigibles rebelles. A l'ouverture de la diète (6 novembre 1646), le sénat, à la presque unanimité, déclara que le roi ne pouvait faire la guerre sans l'autorisation de la diète. De leur côté, les députés ne montrèrent pas moins de véhémence. Les deux corps pressèrent le roi de licencier l'armée qu'il levait, et résolurent de ne se séparer que lorsqu'il aurait été fait droit à leurs injonctions. Ils allèrent jusqu'à menacer le roi de décréter la *Pospolite ruczenie*, c'est-à-dire d'appeler toute la nation aux armes, pour obliger les troupes étrangères à vider le territoire de la république. Vladislas, abandonné de tous, n'essaya pas une résistance inutile. Son plus ardent désir était que son fils lui succédât, et, par son obéissance aux volontés de la noblesse, il crut s'en concilier les

suffrages. Les troupes étrangères furent congédiées, et, pour les payer, il fut contraint de se servir de la dot destinée à sa fille.

Fort peu de temps après, Vladislas perdit ce fils tant aimé. On dit qu'en apprenant sa mort le roi s'écria : : « Mon Dieu! pourquoi ne m'as-tu pas pris mon fils avant la réunion de la diète? Je n'aurais pas abandonné mes grands desseins. » Les regrets étaient inutiles; il s'était livré à une faction qui abusait insolemment de sa victoire. Après avoir humilié son roi, la noblesse polonaise tourna son courroux contre les cosaques, ses complices. Les rigueurs redoublèrent, ainsi que les persécutions religieuses. Bientôt elles excitèrent des émeutes, quelquefois assez graves. Barabache fit tous ses efforts pour les apaiser ou les réprimer. Au contraire, Chmielnicki encourageait sous main les cosaques à la mutinerie, et donnait à entendre qu'on abusait du nom du roi pour opprimer un peuple fidèle.

Un jour qu'il avait à dîner dans sa maison plusieurs des colonels cosaques et l'ataman lui-même, il attendit le moment où le vin avait échauffé toutes les têtes, pour demander tout à coup à Barabache s'il était vrai que le roi lui eût

envoyé un *privilége* qui rendait aux cosaques leurs anciennes libertés? Barabache n'était pas tellement ivre qu'il ne soupçonnât un piége. « Que t'importe, compère? dit-il à Chmielnicki. Ne sommes-nous pas heureux, nous autres chefs? On nous paye, on nous donne le drap sans l'auner. Ne serait-ce pas une belle chose que d'aller rôder dans les bois et les fondrières, pour plaire à la canaille et se faire manger aux moucherons comme des ours? »

Chmielnicki ne répondit pas, mais pressa ses hôtes de boire. Le dîner se prolongea tant et si bien que Barabache tomba sous la table, ivre mort. La plupart des autres convives étaient dans le même état; leur hôte seul, qui s'était ménagé, prit le bonnet de l'ataman, le donna à un de ses cosaques, en lui ordonnant de courir ventre à terre à la maison de l'ivrogne, de montrer le bonnet à sa femme et de lui demander, de sa part, le parchemin qu'il avait reçu du roi. Faute de cette pièce, devait dire le cosaque, les colonels et l'ataman allaient s'entr'égorger. La femme de Barabache prit le parchemin dans une cachette et le remit à l'émissaire de Chmielnicki. Celui-ci était bien déterminé à ne pas le rendre.

Ce tour, dont Barabache ne soupçonnait pas encore toute la portée, l'indisposa contre son hôte, et il s'appliqua à le représenter au staroste polonais de Tchighirine[1] comme un homme dangereux dont il fallait surveiller de près la conduite. Chmielnicki, dejà suspect aux nobles propriétaires du pays par le crédit dont il jouissait parmi les paysans, était encore l'objet de leur envie à cause de sa fortune personnelle. Son père avait reçu du staroste de Tchighirine une certaine étendue de terres en friche, qu'il avait obtenu la permission de cultiver en y amenant des paysans : c'est ce qu'on appelait *peupler* un domaine (*posélit*). Pour les malheureux paysans de l'Ukraine, un officier de cosaques, professant la religion grecque, ami des pauvres gens, c'était l'idéal du propriétaire. Aussi les bras ne manquaient pas à la ferme de Subotof : c'est ainsi qu'on appelait le bien de Chmielnicki. Quoiqu'il fût par sa profession le jurisconsulte de l'armée cosaque, il est vraisemblable que Chmielnicki

1. *Czehrin*, selon l'orthographe polonaise. J'ai suivi pour les noms d'hommes et de lieux l'orthographe russe, lorsqu'il s'agit de l'Ukraine, parce qu'elle représente mieux la prononciation.

n'avait pas observé minutieusement les formalités voulues pour assurer son droit de possession ou la transmission de l'héritage paternel. Sa ferme, qui était d'un revenu considérable, était convoitée par un certain Czaplinski, gentilhomme polonais, sous-staroste de Tchighirine et l'âme damnée du staroste Koniepolski, fils de celui qui avait fait la donation au père de Chmielnicki; en outre, Czaplinski avait un grief personnel contre Chmielnicki, son rival heureux auprès d'une jeune dame du pays qu'il venait d'épouser en secondes noces.

Dans une rencontre contre un parti de Tartares en course dans le pays, au moment où Chmielnicki chargeait en avant de ses escadrons, un cosaque, gagné par Czaplinski, lui déchargea par derrière un coup de sabre sur la tête. Chmielnicki toucha du front l'arçon de sa selle. « Quel malheur! s'écria l'assassin, je vous prenais pour un Tartare. » Un épais bonnet de fourrure avait amorti le coup, et la blessure n'était pas grave. Chmielnicki crut ou feignit de croire à une méprise, mais il fut quelque temps à se remettre; sa troupe ne donna pas à propos, et Czaplinski en prit avantage pour l'accuser de lâ-

cheté ou de trahison auprès du staroste Koniepolski. « Vous ne m'avez jamais rien donné, dit-il, à moi qui vous ai bien servi; donnez-moi la terre de Subotof que Chmielnicki possède contrairement aux lois, car il a des paysans, ce qui n'appartient qu'à un gentilhomme polonais. » Koniepolski hésita longtemps; il lui répugnait de disposer d'une terre que son père avait adjugée à Chmielnicki. Toutefois, sans rien décider publiquement, il ferma les yeux sur un projet qui fut bientôt mis à exécution. A la tête d'une troupe de bandits, Czaplinski s'établit en maître dans la ferme de Subotof, brûla le moulin et pilla la récolte. Chmielnicki était absent; son fils cadet, enfant de dix ans, qui menaçait les brigands de la vengeance de son père, fut si cruellement battu qu'il mourut le lendemain. Quant à Mme Chmielnicka, elle devint la plus belle conquête du vainqueur, qui usant de violence ou de séduction en fit sa femme. Convertie au catholicisme, elle épousa Czaplinski; le clergé catholique de Pologne tenait alors qu'entre schismatiques, le sacrement de mariage n'existait pas.

Le malheureux dépouillé demanda justice au

staroste qui le renvoya au tribunal. Le tribunal le renvoya à la diète. Avant de s'y présenter, Chmielnicki défia son ennemi en combat singulier. Il faut croire qu'en Pologne, à cette époque, on ne savait pas raffiner sur le point d'honneur comme en France, car Czaplinski se présenta sur le terrain accompagné de deux serviteurs armés, et Chmielnicki vint seul, mais pourvu d'une cotte de mailles sous ses habits. Il attaqua si bravement ses adversaires, qu'ils prirent la fuite, et il leur cria : « Souvenez-vous que j'ai un sabre, et que la *Mère cosaque*[1] n'est pas encore morte! » C'est ainsi que les cosaques appelaient l'Ukraine, leur patrie, ou plutôt leur association militaire et politique.

Cette menace de la *Mère cosaque*, toujours effrayante pour les Polonais, acheva de perdre Chmielnicki. Les dénonciations arrivaient contre lui de toutes parts. On le jeta en prison, et il n'en sortit que lorsque sa femme, maintenant celle de son ennemi, eut demandé et obtenu sa liberté. Chmielnicki courut aussitôt à Varsovie, mais il

1. Dans le dialecte de l'Ukraine : *Ichtchë kozatska nié oumerla maty.*

n'y rencontra que des juges prévenus. Ses titres de propriété furent trouvés défectueux. Des témoins complaisants attestèrent que son fils n'était pas mort des coups qu'il avait reçus, mais probablement par belle malice. En Pologne, les maris infortunés n'excitaient pas plus de compassion qu'en France. Les juges eurent grand'peine à tenir leur sérieux pendant l'enquête. Mme Chmielnicka avait changé de religion, de mari ensuite, quoi de plus simple? la justice n'avait rien à y voir. « Cherchez une autre femme, lui dit son juge, il n'en manque pas en Ukraine. » Ruiné, confus, bafoué, Chmielnicki, en désespoir de cause, alla trouver le roi et lui peignit avec passion la situation de l'Ukraine. Ses malheurs personnels n'étaient, dit-il, qu'un exemple entre mille des violences auxquelles se livraient les oppresseurs. Le roi ne fera-t-il rien pour des sujets fidèles, écrasés sous son nom par des tyrans impitoyables? Vladislas, non moins opprimé et encore plus dépourvu de ressources que Chmielnicki, s'écria : « Que puis-je faire? n'avez-vous donc plus vos sabres? et n'êtes-vous plus les cosaques d'autrefois? »

L'auditeur général des Zaporogues n'avait pas

besoin d'un semblable conseil, et depuis longtemps il était résolu à se venger et à venger son pays. On dit que le séjour qu'il fit à Varsovie pendant quelques mois le mit à même d'étudier le gouvernement qu'il haïssait, et d'en connaître la faiblesse. L'insolence des grands seigneurs, leur égoïsme, leur légèreté, la misère profonde du peuple, l'indifférence de tous pour la gloire et le bonheur de la patrie commune ne purent lui échapper. De quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait que désordre et anarchie. Une armée vivant de pillage, des chefs sans expérience, des paysans abrutis par la misère et prêts à suivre quiconque porterait le fer et le feu chez leurs maîtres, une assemblée souveraine impatiente de toute supériorité, des délibérations tumultueuses, les suffrages obtenus par la terreur ou la corruption, tel était le spectacle que Varsovie présentait à cette époque, et si le cosaque comparait dans son esprit la diète qui venait de le juger avec le *cercle* des Zaporogues, il put se dire : Nous valons mieux que nos maîtres, et nous serons libres dès que nous saurons le vouloir.

De retour en Ukraine, Chmielnicki s'appliqua à recruter des partisans et à tout préparer pour une

insurrection. Les ecclésiastiques du rit grec lui furent de puissants auxiliaires. Moghila, le métropolitain de Kief, lui donna sa bénédiction et l'exhorta à poursuivre hardiment ses desseins. Chmielnicki montrait le *privilége* de Vladislas, rapportait ses discours, et laissait entendre qu'à Varsovie même, des protecteurs, encore timides, n'attendaient qu'une occasion pour se déclarer. Évitant les villes et le voisinage des seigneurs qui entretenaient dans leurs châteaux une armée de valets, il allait de village en village prêchant la révolte. Bien accueilli partout, et surtout par les cosaques, il rencontrait cependant chez eux des objections difficiles à surmonter. « — Nous n'avons plus de canons, lui disaient-ils, nous n'avons que peu de fusils, et les Polonais ont une artillerie immense. Comment pourrions-nous les combattre, pauvres gens que nous sommes ? » Alors Chmielnicki proposa de prendre pour alliés les Tartares, et s'offrit pour aller auprès du khan, solliciter son appui. Cette proposition fut reçue avec applaudissement. Pour ces gens au désespoir, tout allié était bon, et dans leur haine contre les catholiques, ils n'hésitaient pas à mendier la protection des musulmans.

Ces menées ne purent demeurer longtemps secrètes; Barabache en fut instruit, ainsi que le staroste de Tchighirine; tous les deux en firent leur rapport au général de la couronne, Potocki. Un jour que Chmielnicki à court d'argent, selon l'ordinaire des conspirateurs, était venu dans une foire pour vendre un cheval de race qui lui restait, il fut arrêté et conduit au staroste. On fit une enquête à la hâte; mais tous les cosaques, tous les paysans cités comme témoins à charge, déposèrent sans hésiter que l'auditeur n'avait jamais tenu le langage qu'on lui prêtait, et qu'en toute occasion sa conduite avait été celle d'un citoyen paisible et attaché au gouvernement de la république. Le staroste, qui d'ailleurs se reprochait un peu ses torts envers un homme déjà si malheureux, ne voulut pas presser l'instruction, et en référa au général de la couronne. En attendant, le prisonnier fut confié à la garde d'un colonel de cosaques, nommé Krepczowski, attaché à Chmielnicki de vieille date par les liens du compérage, très-respectés dans l'Église grecque, et qui, chez les cosaques, avaient autant de force qu'une proche parenté. Personne ne fut surpris en appre-

nant que Chmielnicki avait gagné la steppe, et bientôt après arrivait dans la sietche des Zaporogues, avec son fils aîné et une trentaine de cavaliers. A peine était-il libre que le staroste recevait l'ordre de le mettre à mort.

II.

La sietche n'était plus ce qu'elle avait été jadis, un asile inviolable. Les priviléges ou la licence des Zaporogues avaient été réduits en même temps que ceux des autres cosaques. La forteresse de Kodak avait été bâtie aux bords du Dniépr pour les tenir en bride, et la république tenait toujours dans leur voisinage la plus grande partie de ses troupes régulières. Néanmoins, protégée peut-être par son ancienne réputation, surtout par sa pauvreté, la horde des Zaporogues était demeurée indépendante de fait. La piraterie continuait, mais avec quelque mystère, et les gouverneurs polonais fermaient les yeux et en retiraient quelque profit. Chmielnicki se présenta hardiment à ses anciens camarades et leur conta ses malheurs. « Les Polonais, dit-il, nous ont livrés en esclaves

à la maudite engeance des Juifs. Regardez-moi, moi l'auditeur général de l'armée des Zaporogues, moi vieux cosaque. Je n'aspirais qu'à vivre tranquille après avoir combattu pour eux. Ils m'ont pris ma maison, usurpé mes biens, enlevé ma femme. Ils ont tué mon fils, ils viennent de me voler jusqu'à mon cheval. Ils m'ont condamné à mort, je viens vous demander asile. Ayez pitié d'un vieux camarade, et que mon exemple vous apprenne le sort que vous réservent nos communs ennemis. »

En ce moment il n'y avait dans la sietche qu'un petit nombre de cosaques, mais tous vieux flibustiers, aguerris, gens qui, selon l'expression d'un historien polonais, étaient rebelles par nature, *comme un rossignol est chanteur*. « Sois le bienvenu, Pane [1] Chmielnicki, lui dirent les Anciens; nous t'offrons le pain et le sel, et nos cœurs aussi. » Cependant, un détachement de troupes régulières suivait le proscrit à la piste, et s'avançait vers la sietche, mais celui-ci était sur ses gardes, et trouva bientôt des amis disposés à lui prêter main-forte. Le détachement tomba

1. Seigneur, monsieur, mot polonais adopté dans le dialecte russien.

dans une embuscade, et personne n'en revint pour dire quels ennemis il avait rencontrés.

Peu après des cavaliers parcouraient tous les hameaux à plusieurs lieues à la ronde, annonçant que tel jour le *cercle* des Zaporogues se tiendrait à la sietche, pour affaire grave. Tous les affiliés s'y rendirent, et avec eux bon nombre de serfs fugitifs et de gens sans aveu des deux rives du Dniépr. Chacun s'attendait à quelque grand événement, mais à l'exception des Anciens, parmi les Zaporogues, personne ne connaissait les desseins de Chmielnicki. Ses confidents disaient seulement qu'il s'agissait de rédiger de respectueuses représentations, que des députés iraient porter au roi et à la diète. Malgré ces assurances chacun s'armait, fondait des balles, et faisait sa provision de poudre. On retirait mystérieusement du Dniépr quelques canons cachés dans le sable du fleuve. Personne ne doutait d'une expédition prochaine. Pour dérouter les Polonais, Chmielnicki, avec une troupe d'environ 500 hommes, quitta la sietche et se fortifia dans une petite île du Dniépr; puis, laissant ses compagnons, il se rendit dans le plus grand secret à Bakhtchi Saraï: c'était la résidence d'Islam Ghereï, khan de Crimée.

Pour gagner le prince tartare, il fallut que Chmielnicki déployât toute son adresse et la séduction pour laquelle il était renommé. Soupçonné de méditer quelque trahison, traité d'abord plutôt en espion qu'en ambassadeur, il parvint enfin à se faire écouter, lorsqu'il eut baisé le sabre du khan en prononçant une formule de serment, dont le sens était qu'il dévouait sa tête à la lame de ce sabre, s'il ne disait pas la vérité. Pour les Tartares, dont Chmielnicki connaissait les coutumes, et dont il parlait facilement la langue, cette cérémonie ne pouvait manquer de dissiper leur méfiance. Le proscrit dépeignit au khan la situation de l'Ukraine et des autres provinces russiennes soumises à la Pologne. Tout était prêt, disait-il, pour une insurrection. Une armée tartare ferait soulever tous les cosaques, tous les paysans. Les riches châteaux des seigneurs polonais, les trésors amassés par les juifs paieraient au centuple les frais d'une expédition, et la Crimée et la Porte ottomane se feraient des alliés braves et fidèles. Le khan répondit qu'à la vérité le roi de Pologne était en retard pour le payement du tribut annuel qu'il envoyait à la Horde sous le titre de présent, mais qu'à moins

d'un refus formel, il ne pouvait déclarer la guerre. « Attendez, ajouta-t-il, que les Polonais aient répondu à mes réclamations. Si vous commencez la guerre, je vous suivrai de près, dans le cas où le roi ne tiendrait pas ses engagements. Vous pouvez, cependant, vous adresser à Tougaï-Bey, et lui demander des cavaliers pour marcher avec vous. »

Tougaï-Bey était le gouverneur de Pérécop, vassal du khan, mais vassal très-peu docile et à peu près indépendant. On prétendait néanmoins que le prince tartare était d'accord avec son lieutenant et qu'il trouvait avantageux d'avoir sur sa frontière un chef de partisans qu'il pouvait lancer en avant, puis désavouer au besoin. Tougaï-Bey, après quelque hésitation, promit quatre mille cavaliers, mais à la condition que ses Tartares formeraient le corps de réserve, et qu'ils ne s'engageraient qu'après que les cosaques auraient prouvé qu'ils étaient de bonne foi en attaquant les Polonais. Les préparatifs de campagne n'étaient pas longs chez les Tartares. Sur un signe du chef, chaque cavalier accourait au rendez-vous avec son arc et ses flèches. Ils n'avaient besoin ni de chariots ni de provisions;

chaque homme menait plusieurs chevaux. Ils mangeaient la chair crue de leurs montures éclopées, coupée en tranches minces et amortie quelques heures sous leurs selles, et dès que l'herbe avait percé la neige, la steppe leur offrait partout des pâturages.

Les armements des Zaporogues de la sietche et ceux de leurs alliés avaient lieu au commencement de l'année 1648. Instruit de la fermentation qui régnait depuis quelque temps parmi les cosaques et les paysans, mais ignorant encore leur alliance avec les Tartares, le général de la couronne, Potocki, et le *général de campagne* [1], Kalinowski, avaient réuni leurs troupes autour de Tcherkask. Ils avaient rappelé tous leurs détachements, ainsi que les cosaques enregistrés sous les ordres de l'ataman Barabache. Enfin, ils avaient requis les milices de la province de prendre les armes, et, par surcroît de précaution, ils demandaient en Pologne qu'on leur envoyât

1. Le général de la couronne commandait toutes les troupes de la république, le général de campagne était son lieutenant. Ces deux charges étaient à vie. Il en était de même pour le grand-duché de Lithuanie dont les milices ne se confondaient pas avec celles de la Pologne.

des renforts. A la faveur de ces préparatifs guerriers, les rigueurs redoublaient à l'égard des schismatiques. Potocki faisait publier partout une proclamation qui défendait aux habitants de l'Ukraine de se rendre à la sietche, sous peine de mort, non-seulement contre les déserteurs, mais contre leurs femmes et leurs enfants. Ces menaces épouvantables, appuyées de quelques exécutions sanglantes, n'eurent d'autre effet que d'exaspérer un peuple déjà mûr pour la révolte. Les fugitifs arrivaient à la sietche, non plus isolés, mais par grosses bandes. L'enthousiasme religieux, la fureur avaient succédé à l'abattement et au désespoir.

Pendant tout le mois de mars 1648 des alternatives de froid et de dégel avaient rendu la steppe impraticable pour tous autres que des cosaques ou des Tartares, en sorte que les troupes concentrées à Tcherkask ne sortaient pas de leurs quartiers. Les généraux et les officiers polonais passaient le temps de leur mieux, en fêtes et en festins; les soldats, mal payés, vivaient à discrétion chez les habitants; personne ne songeait à faire des reconnaissances au midi de Tcherkask, ni à découvrir le point de ralliement où se ren-

daient tous les fugitifs. Du côté de la Pologne, non-seulement on n'envoyait pas de renforts, mais le chancelier Ossolinski écrivait aux généraux que les Zaporogues de la sietche ne songeaient nullement à se révolter; qu'ils préparaient une expédition contre les Turcs, et qu'on avait tout à gagner à les laisser partir. Le chancelier blâmait énergiquement les mesures de rigueur ordonnées par Potocki, et lui recommandait, pour pacifier le pays, de faire quelques exemples des starostes polonais et des colonels cosaques qui se seraient rendus coupables d'excès trop scandaleux envers leurs paysans. C'était surtout contre la conduite de Koniepolski, staroste de Tchighirine, que le chancelier appelait toute la sévérité du général. Il annonçait, au surplus, que des commissaires royaux allaient se rendre en Ukraine pour examiner les plaintes des Russiens. Cette lettre excita aussitôt de vives discussions parmi les généraux. Kalinowski soutenait qu'on ramènerait les cosaques par la douceur; Potocki, à défaut d'arguments, s'emportait, et déclarait que lui seul avait le droit de commander. A l'exemple des chefs, le quartier général était divisé en deux partis. Les paysans, se croyant ap-

puyés par le roi, redoublaient d'audace, et cependant Chmielnicki était en campagne avec une armée nombreuse que suivaient les Tartares de Tougaï-Bey.

Le 2 avril 1648, on annonça à Potocki que les rebelles se fortifiaient au confluent de la Tiasmine et du Dniépr; mais on ne connaissait encore exactement ni leur nombre ni leurs ressources. Dans le conseil de guerre, Potocki dit qu'il serait honteux de faire marcher l'armée de la couronne contre un rassemblement de paysans, et qu'une avant-garde suffirait pour les disperser. Il donna à son fils Étienne un corps de troupes, et pour instructions, lui prescrivit de s'enfoncer dans la steppe jusqu'à ce qu'il eût fait justice des Zaporogues. « Parcours les bois et la plaine, lui dit-il, détruis la sietche, extermine cette canaille, et amène-moi leurs chefs enchaînés. Fais en sorte, mon fils, que l'histoire parle de toi. » En même temps l'ataman Barabache recevait l'ordre de descendre le Dniépr avec une flottille, en suivant le mouvement d'Étienne Potocki. Ces deux corps, destinés à se soutenir mutuellement, s'élevaient ensemble à sept ou huit mille hommes. Barabache emmenait ses cosaques *enregistrés* et des dragons ha-

billés et équipés à l'allemande, mais presque tous levés dans les provinces russiennes [1]. Étienne Potocki avait plusieurs escadrons polonais, bon nombre de volontaires tirés des milices nobles du pays, enfin quelques compagnies d'infanterie et de dragons, allemands seulement de nom et d'uniforme, car depuis les exploits des soldats de la guerre de Trente ans, toute l'organisation militaire était empruntée à l'Allemagne.

Au lieu de maintenir soigneusement ses communications avec Barabache, Étienne Potocki s'avança dans la steppe et après huit jours de marche et de contre-marches, sans avoir eu la moindre nouvelle des mouvements de l'ennemi, se trouva tout à coup en vue du camp des Za-

1. Probablement le gouvernement polonais avait voulu créer une milice nouvelle pour l'opposer aux cosaques. — « Il y avoit dans cette dernière troupe quelques compagnies de dragons qui rendirent dans cette guerre de grands services contre la noblesse polonoise, laquelle, pour épargner la dépense d'une garde allemande, que les grands seigneurs de ces pays-là ont accoutumé d'avoir près de leurs personnes, avoit armé et habillé à la mode des dragons allemands plusieurs de ces paysans, leur relevant le courage avec ce changement de condition qui les tiroit de la bassesse de l'esclavage. » *Histoire de la guerre des cosaques contre la Pologne*, par P. C. (Chevalier). Paris, 1668.

porogues établi non loin d'une petite rivière qu'on appelait les Eaux-Jaunes (*Jovtié Vody*). Selon l'usage des cosaques, ce camp formait un grand rectangle bordé de fossés et de plusieurs lignes de chariots. Le lieu semblait fort d'assiette et choisi par des chefs expérimentés. Les Polonais remarquèrent non sans surprise que les insurgés observaient un profond silence et gardaient leurs rangs sans venir à l'escarmouche. Ordinairement tout combat dans la steppe commençait par une suite de duels. Les plus vaillants s'avançaient à portée de la voix, et défiaient leurs adversaires avec injures, en un mot pratiquaient la guerre homérique. Cette fois les cosaques silencieux et immobiles montraient une discipline toute nouvelle. Les Polonais jugeant qu'il serait difficile de forcer le camp ennemi, résolurent d'attendre l'arrivée de Barabache et prirent position, laissant les Eaux-Jaunes entre eux et les cosaques.

Chmielnicki n'était point alors avec le gros de ses troupes. Bien servi par ses espions, il attendait au bord du Dniépr la flottille de Barabache. Celui-ci descendait le fleuve, s'arrêtant toutes les nuits pour mettre à terre une partie de ses équipages. Le bateau sur lequel tous les autres

réglaient leur marche était monté par le colonel Krepczowski, le compère de Chmielnicki; l'homme dont on aurait dû le plus se méfier était le guide de l'expédition, aussi Chmielnicki était-il informé jour par jour de tous ses mouvements. La nuit du 3 au 4 mai 1648, laissant la flottille amarrée au rivage, une partie des soldats dormant dans les bateaux ou bivouaquant sur les bords du fleuve, Krepczowski courut prévenir son compère; Chmielnicki l'attendait. Un de ses colonels nommé Ganja, aventurier hardi, se jeta au milieu des bivouacs des dragons soi disant-allemands, et leur cria : « Vive la foi, les cosaques et le peuple russien! Êtes-vous pour le roi de Pologne qui vous paie, ou pour notre mère Ukraine? — Vive l'Ukraine! répondirent les dragons, nous ne nous battons pas contre nos frères! » En un instant la révolte passa sur la flottille. Les soldats jetaient dans le fleuve leurs insignes étrangers et tuaient leurs officiers et les gentilshommes polonais venus avec eux. Barabache, surpris dans son bateau, essaya d'abord de se défendre, puis bientôt jeta ses armes et demanda grâce. On l'accabla d'injures et de coups. Chacun lui reprochait les violences exercées par

ses ordres ou plutôt par ceux des généraux polonais. Enfin un tartare baptisé, nommé Djedjalyk, le perça de sa lance et le jeta dans le fleuve. Avec lui furent massacrés tous les officiers cosaques connus pour leur attachement aux gouverneurs polonais.

Grande fut la surprise de Potocki et de ses compagnons en voyant arriver au camp zaporogue, la troupe de Barabache conduite par Chmielnicki et reçue en triomphe par le gros des insurgés. Les officiers polonais tinrent conseil. Se retirer en présence d'un ennemi nombreux et exalté par le succès semblait une entreprise trop périlleuse. On se fortifia à la hâte par des retranchements en terre et des chariots, et on résolut d'attendre dans cette position l'arrivée du général de la couronne, auquel on dépêcha un courrier chargé de demander un prompt secours.

Pendant plusieurs jours, les cosaques attaquèrent le camp polonais, mais mollement. L'artillerie nombreuse de Potocki les tenait en respect; mais ils l'empêchaient d'aller au fourrage, de communiquer avec la rivière, et le fatiguaient par de continuelles escarmouches, dans lesquelles les dragons désertaient toujours en grand nombre,

aussitôt qu'on les menait à quelque distance de leur camp. L'unique courrier que le jeune Potocki avait expédié, fut enlevé, et apprit aux cosaques que les Polonais commençaient à manquer de vivres.

Lorsque Chmielnicki jugea ses ennemis suffisamment épuisés et inquiets, il s'approcha à cheval de leurs retranchements, et demanda à parlementer. « Assez de sang répandu, disait-il; » envoyez-nous des gens avec qui nous puissions » nous entendre et traiter honorablement. » Un gentilhomme polonais, nommé Czarnecki, sortit du camp et s'avança de la part de son général. Chmielnicki le complimenta sur sa bravoure et ne voulut pas lui parler d'affaires avant de l'avoir fait dîner avec lui. A l'exemple de leur chef, les anciens des Zaporogues le reçurent plutôt comme un camarade que comme un parlementaire. Tout le jour se passa sans qu'il fût question du sujet de la guerre, Czarnecki oubliant peut-être à table ses amis harassés et mourants de faim. Il s'en souvint le lendemain; mais, pendant la nuit, les Tartares de Tougaï-Bey, qui, jusqu'alors, avaient campé à l'écart et comme incertains du parti pour lequel ils devaient se déclarer, avaient fini

par se rendre aux instances de Chmielnicki, et, passant en grand silence les Eaux-Jaunes, assez loin du camp des Polonais, s'étaient portés sur le chemin qu'ils devaient suivre pour se retirer sur Tcherkask. Chmielnicki déclara qu'il ne pouvait traiter de la paix, puisque le général de la couronne n'avait pas donné de pleins pouvoirs à son fils. Mais il voulait, disait-il, épargner de braves soldats dont il connaissait parfaitement la position désespérée, et il leur permettrait de regagner le quartier-général, à une condition cependant : c'est qu'ils lui livreraient leur artillerie. Quelque humiliante que fût cette condition, elle fut acceptée avec joie, et vingt-six canons furent remis aux cosaques. Peu après, Potocki sortit lui-même de son camp avec sa division, réduite aux seuls Polonais, et commença sa retraite, suivi à quelque distance par les cosaques, qui, d'ailleurs, ne montraient point d'intentions hostiles. On chemina de la sorte environ trois milles, jusqu'à un ravin entouré de bois. Là la route se trouva coupée par des fossés et des arbres abattus. La tête de la colonne polonaise s'arrêta. Tout d'un coup le bois retentit du cri *Allah!* et les Tartares, se montrant de tous côtés, chargèrent les malheureux Polo-

nais. Instinctivement la tête et la queue de la colonne se rejetèrent sur le centre. L'ennemi, occupant les deux versants du ravin, tirait à coup sûr sur cette masse confuse. Potocki, blessé grièvement, ne cessait d'exhorter ses gens à tenir ferme et à vendre chèrement leur vie. « Nous » avons été trahis, disait-il, mais nous n'avons » rien à nous reprocher. Mieux vaut la mort au » champ d'honneur que l'esclavage chez les bar- » bares. Pour moi, je n'endurerai ni les outrages » du vainqueur ni les reproches de mon père! » Animés par ses paroles et par son exemple, les Polonais combattaient en désespérés. Ils n'avaient plus de poudre et se défendaient à coups de pierres et de crosse de mousquet. Les cosaques, observant la lettre des conventions, demeuraient spectateurs de la mêlée, sans y prendre part; cependant ils prêtèrent aux Tartares l'artillerie qu'on venait de leur livrer. Foudroyés par leurs propres canons, les Polonais cédèrent enfin. Potocki tomba de cheval, et ses compagnons mirent bas les armes aussitôt. Chmielnicki prit soin que ses prisonniers ne fussent pas maltraités. Il fit panser leurs blessures; mais celles du jeune Potocki étaient mortelles. Il expira le lendemain

de sa défaite, plaint et regretté, comme il semble, par les cosaques eux-mêmes.

III

Pendant plusieurs jours, on ne sut rien à Tcherkask de ce qui s'était passé à la steppe et sur le Dniépr. La première nouvelle fut apportée par un dragon, qui, après avoir longtemps erré à l'aventure, arriva au quartier-général. D'abord on le prit pour un espion de l'ennemi, et personne ne voulait ajouter foi à son récit, d'ailleurs incomplet, car, probablement, il avait pris la fuite avant la fin du combat. Bientôt, cependant, la joie des paysans, leur émigration en masse vers le sud, vinrent confirmer le rapport du fuyard. Potocki se mit en campagne avec sa petite armée, cherchant les traces de son fils. Il fut deux jours sans pouvoir trouver la moindre information, et il pensait à reprendre le chemin de ses cantonnements, lorsque ses coureurs lui amenèrent un gentilhomme polonais blessé et mourant de faim,

qui revenait des Eaux-Jaunes. Tous les chefs l'écoutèrent avec stupeur, et chacun, en regardant le malheureux père, oublia un instant la position critique de l'armée. — « Tous nos guerriers pâ-» lirent, dit un chroniqueur polonais, *comme* » *l'herbe gelée que brûle un rayon de soleil.* » Le gentilhomme termina son lugubre récit en déclarant que Chmielnicki ne pouvait être éloigné, qu'il avait des Tartares pour auxiliaires et que son armée était innombrable.

Les principaux officiers se réunirent autour du général de la couronne, qui cherchait à étourdir sa douleur en buvant de l'eau-de-vie. Kalinowski, le général de campagne, opina qu'il fallait marcher en avant et attaquer l'ennemi au plus vite; la plupart des autres chefs remontrèrent que l'armée était mal pourvue de vivres, qu'on ignorait la force de l'ennemi, et que la prudence voulait qu'on l'attendît en s'appuyant sur les forteresses où l'on pourrait se ravitailler. En ouvrant la délibération, Potocki ne respirait que combats, et jurait qu'il ne pourrait dormir avant d'avoir taillé en pièces « la misérable canaille insurgée »; mais, dès qu'il eut entendu l'opinion de Kalinowski, il se déclara aussitôt pour le parti de la re-

traite, uniquement pour lui faire sentir son autorité supérieure.

La retraite commença donc. Les Polonais brûlaient les hameaux et les fermes et massacraient souvent les paysans qu'ils rencontraient. Kalinowski protestait contre ces violences abominables, qui, disait-il, exaspéraient les Russiens et privaient l'armée de ressources qui, bientôt, peut-être, lui seraient nécessaires. Le général de la couronne, toujours ardent à le contredire, commandait de tout mettre à feu et à sang.

Le 15 mai, sur tout le midi de la steppe, s'éleva un nuage de poussière annonçant l'approche d'une grande armée, et quelques officiers envoyés en reconnaissance l'évaluèrent à cent mille hommes. Il est vraisemblable que Chmielnicki n'en avait que la moitié. Les Polonais prirent position entre les villages de Korsun et de Steblof, sur d'antiques retranchements d'un autre âge. Un instant, les Tartares firent mine d'attaquer leur aile gauche, mais ils se retirèrent bientôt à la chute du jour. Alors s'alluma une ligne de feux sur la steppe, entourant dans un demi-cercle immense le camp des Polonais. Ils se préparèrent, non

sans de funestes pressentiments, à une rude bataille pour le lendemain.

Mais Chmielnicki n'employait la force que lorsque la ruse était impuissante. Tel était son ascendant sur ses cosaques, qu'il trouvait facilement parmi eux des hommes prêts à subir une mort ignominieuse pour faire réussir les desseins de leur chef. Il fit choix d'un certain Mikita Galagan, qu'il instruisit du rôle qu'il avait à jouer, et l'envoya aux Polonais. Galagan se fit prendre dans une escarmouche, et d'abord refusa de répondre aux questions qu'on lui adressa. Il était prévenu qu'on le mettrait à la torture; mais la constance à la supporter était chez les cosaques une vertu appréciée, à laquelle on s'exerçait, et dont on tirait vanité. Il résista longuement; enfin, comme vaincu par la douleur, il récita sa leçon. — « Je ne sais pas le nombre de nos gens, dit-il, » mais il augmente à chaque instant. Quant à » Tougaï-Bey, il a 15,000 Tartares, et nous atten- » dons le khan et sa horde, qui ne sont pas » loin derrière nous. » Au nom du khan de Crimée, la consternation fut générale, et Potocki lui-même commença à perdre courage. Kalinowski, seul, voulait qu'on attaquât l'ennemi au plus vite,

avant qu'il n'eût été renforcé par la horde d'Islam Ghereï. La discussion s'échauffant, il en vint à insinuer que, pour conseiller la retraite, le général de la couronne avait quelque motif qu'il n'osait faire connaître. A ces mots, la fureur de Potocki éclata. « Personne que moi, s'écria-t-il, n'a le » droit de commander ici. A vous d'obéir ! Aujour- » d'hui, c'est un jour néfaste, l'anniversaire du » massacre des Innocents : nous demeurerons au » camp. Demain, lorsque je ferai sonner à cheval, » que chacun soit à son poste et que personne ne » s'avise de raisonner ! » Mikita Galagan, peut-être grâce à de nouvelles tortures, persuada aux Polonais qu'il connaissait le pays mieux que personne, et entreprit de les guider. On se mit en marche. Les chariots, lourdement chargés et disposés sur huit lignes parallèles, formaient un grand rectangle renfermant l'artillerie et l'infanterie. Une arrière-garde devait contenir l'ennemi. La cavalerie bordait les grands côtés du rectangle, l'aile gauche commandée par Kalinowski, la droite par Potocki.

On chemina de la sorte pendant une dizaine de verstes, en assez bon ordre et sans être inquiété. Mais à la vue des grands bois où l'on allait s'engager, les cosaques commencèrent à charger l'ar-

rière-garde, la débordèrent et vinrent harceler la cavalerie rangée à droite et à gauche du rectangle de chariots. Les balles des Zaporogues, les flèches des Tartares estropiaient quantité de chevaux. La plupart des gentilshommes polonais mirent pied à terre et renvoyèrent leurs chevaux dans le carré; mais un grand nombre de leurs valets s'enfuirent avec les chevaux ou passèrent à l'ennemi. Chargés de lourdes cuirasses, et s'appuyant sur leurs longues lances, les hussards [1] polonais cheminaient péniblement, assaillis de loin par un ennemi agile qu'ils ne pouvaient jamais joindre, et laissaient à chaque pas sur la steppe des morts et des blessés. On touchait aux bois où Galagan avait annoncé qu'on se trouverait hors d'insulte; l'espérance commençait à renaître dans les rangs de l'armée, lorsqu'une décharge furieuse, dirigée sur la tête du convoi,

1. On nommait ainsi des cavaliers armés de toutes pièces, organisés comme autrefois les hommes d'armes ou les gendarmes dans l'occident de l'Europe. Tous les hussards étaient des gentilshommes. Outre leur pesante armure, déjà abandonnée en France et en Allemagne, ils se distinguaient par un ornement singulier, de grandes ailes attachées à leurs épaules. Ces ailes étaient encore en usage au temps de Sobieski.

prouva que l'ennemi avait déjà coupé la ligne de retraite. 6,000 cosaques occupaient le bois et avaient élevé des abatis partout où le terrain marécageux laissait un passage. En même temps un corps de 1,800 dragons sortit du carré comme pour charger les cosaques, mais tournant bride aussitôt, fit feu sur le convoi qu'il était chargé de défendre. La confusion la plus effroyable éclata dans toute l'armée. Potocki et Kalinowski, au lieu de donner des ordres, s'attribuaient réciproquement les fautes et les malheurs de la journée, s'injuriaient et semblaient près d'en venir aux mains. Un grand nombre de gentilshommes couraient à leurs chariots pour y prendre ce qu'ils avaient de plus précieux. Au milieu du désordre, le prince Korecki, un des plus riches seigneurs de la Volhynie, se mit à la tête d'un corps de 2,000 hommes qu'il commandait, et s'écria : « Qu'on ne s'occupe pas des bagages. Il » s'agit d'échapper à l'ennemi. Faisons une trouée, » et qui m'aime me suive ! » Quelques officiers voulurent le retenir et lui rappeler que le général de la couronne avait ordonné que, sur toute chose, chacun gardât le poste qui lui était assigné. — « Ses ordres viennent trop tard, s'écria

» Korecki. A cheval, et au galop ! » Il perça au travers des cosaques et parvint à s'échapper, mais en perdant la moitié de son monde. Ce mouvement décida l'affaire. Le vide que laissait la troupe de Korecki fut en un instant rempli par les cosaques, et le carré enfoncé de toutes parts. Kalinowski, blessé au bras et à la gorge, criait et se battait toujours. Enfin il tomba de cheval et fut pris. Potocki, voyant que tout était perdu, s'assit dans sa calèche et attendit la mort. A son exemple les principaux seigneurs se jetèrent épuisés dans leurs chariots. C'est ainsi qu'on les conduisit au vainqueur.

Il faut rendre aux cosaques cette justice que, cette fois, le massacre cessa avec la résistance des Polonais. Grandes et nombreuses pourtant étaient leurs injures, et, sans parler des dernières violences exercées par Potocki, les Zaporogues n'avaient pas oublié que leur ataman Tarass, vingt ans avant, avait été mis à mort à Varsovie, où il s'était rendu sur la foi d'un traité ; qu'à l'avénement de Vladislas IV, l'ataman Soulima, prisonnier des Polonais, avait été écartelé; enfin, qu'en 1637, son successeur Pavliouk Bayoun, venu en Pologne avec un sauf-

conduit du chancelier, avait subi une mort horrible avec plusieurs des Anciens. Cependant pas un seul de ces gentilshommes prisonniers ne fut maltraité, et la vengeance des cosaques se borna à des railleries de soldat. — « Pane Chmielnicki, » criaient-ils, donne des pelisses à ces messieurs, » qui sont si pâles; ils grelottent de froid! » Ils se pressaient autour de la voiture du général de la couronne, et lui disaient : « Pane Potocki, pour- » quoi te frotter aux Zaporogues? Pour avoir » voulu faire le général, tu vas aller en Crimée » manger du cheval cru. »

Potocki, toujours assis dans sa calèche, pâle, mais fier et impassible, parut devant Chmielnicki. — « Tu vois les jugements de Dieu, lui dit le » vainqueur. Ceux qui croyaient me prendre na- » guère, maintenant sont mes prisonniers. » « — Serf, répondit Potocki, remercie tes alliés, » cette *brave chevalerie tartare* [1]. Sans eux, ni toi » ni ta bande de brigands ne m'auriez vaincu. — » Tu m'appelles serf, dit Chmielnicki; tu le seras » toi-même, ainsi que tes pareils. — C'est ce ve- » lours et cette braverie qui le rendent si fier,

1. Tchem zaplatich slavnomou rytsarstvou tatarskomou?

» s'écrièrent les cosaques; donnons-lui le cos- » tume de son état ! » En un instant, Potocki fut dépouillé de ses riches habits et revêtu d'une souquenille de paysan. Chmielnicki fut plus courtois pour les autres prisonniers de marque. Les chefs dînèrent à sa table, et il voulut que les Polonais eussent leur part de l'eau-de-vie qu'il fit distribuer à son armée; il est vrai qu'elle venait de leurs cantines.

Le lendemain les Zaporogues, réunis en *cercle*, délibérèrent sur le sort de leurs captifs. On résolut que les généraux seraient envoyés au khan de Crimée, mais que les soldats et les officiers subalternes auraient permission de se racheter. Telle était encore la loi de la guerre à cette époque, parmi des peuples plus civilisés. Suivant les chroniqueurs russiens, Tougaï-Bey emmena à Pérécop 8,060 hommes, qu'on lui vendit ou qu'on lui donna. 520 soldats et 80 officiers se rachetèrent. Quant au général de la couronne et au général de campagne, ce fut en vain qu'ils offrirent une rançon considérable. Chmielnicki les envoya en présent à Islam Ghereï. — « J'en ai refusé 24,000 ducats, » écrivait-il au khan : je les réservais à Ton » Altesse. Je la supplie de les traiter avec bien-

» veillance. Ce sont des personnages considéra-
» bles, et qui pourront un jour reconnaître tes
» bontés. »

En annonçant sa victoire à la sietche des Zaporogues, Chmielnicki envoya des présents aux Anciens, et leur rendit au double les insignes que les gouverneurs polonais leur avaient enlevés. Au lieu d'une masse d'armes d'argent, symbole du commandement remis à l'ataman, il en envoya deux; deux queues de cheval au lieu d'une. Il y joignit 300 ducats pour l'église de la sietche, et 1,000 pour régaler de bière les affiliés de la confrérie. Le butin fait sur les Polonais fut immense. Pour sa part Chmielnicki avait eu treize chariots chargés d'objets précieux, et l'on rapporte que les cosaques, qui étaient en haillons à l'ouverture de la campagne, étaient si bravement habillés d'écarlate, que, suivant la naïve expression d'un chroniqueur, à voir de loin leur camp, on l'eût pris pour un *champ de coquelicots*.



IV

Peu de jours après la victoire de Korsun, Bogdan Chmielnicki établissait son quartier-général à Biela-Tserkof, pour organiser à la fois son armée et un gouvernement. Il n'avait pas voulu prendre le titre d'ataman que lui offraient ses soldats; car, disait-il, au roi seul appartenait d'en donner l'investiture; et de tous les insignes du commandement il n'avait accepté que le sceau de l'armée zaporogue. En réalité, il était le chef reconnu, non-seulement des cosaques de l'Ukraine, mais encore de toutes les populations russiennes, enthousiastes de sa gloire et de ses succès. Il présida en cette qualité une assemblée de près de 70,000 hommes, et malgré l'ardeur belliqueuse des nouvelles recrues, il décida le *cercle* à envoyer des députés à Varsovie pour traiter de la paix.

Vladislas était mort le 2 mai 1648, plus de quinze jours avant le combat de Korsun; mais Chmielnicki, feignant de l'ignorer, lui écrivit de

la manière la plus soumise, pour protester de son dévouement et lui demander de soulager les misères de ses compatriotes. « Après avoir épuisé » tous les moyens de faire valoir leurs droits, les » cosaques, disait-il, réduits au désespoir, avaient » eu recours aux armes. Ils étaient prêts à les dé- » poser, dès que S. M. aurait ordonné qu'ils fus- » sent traités comme le méritaient des sujets fidè- » les à la république. » En terminant, il suppliait le roi d'envoyer au plus tôt des commissaires en Ukraine, pour connaître la vérité et remédier aux maux produits par la tyrannie des gouverneurs polonais. Chmielnicki recevait en même temps une lettre du vayvode de Braclaw, Kissel, qui, professant la religion grecque et s'étant souvent montré favorable aux demandes de ses coreligionnaires, était à la diète une sorte de patron reconnu par les cosaques. Kissel remerciait Chmielnicki de ses intentions pacifiques, le conjurait de renvoyer les Tartares, et lui promettait que cette fois les plaintes de l'Ukraine seraient écoutées. Au milieu de ces négociations, Chmielnicki pressait avec la plus grande activité ses préparatifs militaires. De toutes les provinces voisines du Dniépr, les paysans accouraient en Ukraine pour s'enrô-

ler; devenir cosaques, c'est-à-dire hommes libres, tel était le vœu de tous les Russiens.

Chmielnicki et les Anciens parmi les Zaporogues se préoccupaient beaucoup plus, selon toute apparence, des antiques priviléges des cosaques que de l'affranchissement des paysans; mais les victoires des Eaux-Jaunes et de Korsun avaient éveillé dans toutes les provinces méridionales l'idée d'une indépendance absolue. Plus de maîtres, plus d'étrangers, l'ancienne religion, ce fut le cri général partout où les paysans appartenaient à la communion grecque. Les popes et les évêques furent les premiers à souffler le feu de la révolte et à prêcher la vengeance contre les oppresseurs de la foi orthodoxe, c'est-à-dire contre les catholiques et les juifs. Les cosaques, soldats de profession, ne s'étaient pas montrés cruels, après la victoire, envers d'autres soldats dont ils estimaient la bravoure; mais les paysans russiens, esclaves révoltés et sectaires fanatiques, furent sans pitié lorsque le sort des armes les favorisa. Tandis que Chmielnicki s'appliquait à compléter ses régiments avec des hommes habitués à la guerre, des aventuriers hardis et féroces se mettaient à la tête des serfs insurgés. Armés de faux

emmanchées à revers, de piques et de bâtons, ils saccageaient les maisons isolées, massacraient sans merci tous les Polonais, tous les catholiques, tous les juifs qui leur tombaient entre les mains. Les juifs leur étaient particulièrement odieux. En général, l'intendant ou l'homme d'affaires d'un *pane* polonais était un juif. Son industrie ordinaire était d'avancer de l'argent à son maître et d'en obtenir, pour se rembourser, l'autorisation de pressurer les paysans. Les Russiens attribuaient aux juifs toutes les exactions, toutes les violences dont ils étaient victimes. Leur vengeance fut horrible. En quelques semaines maint château fut détruit, maint village brûlé, plusieurs villes importantes surprises et cruellement saccagées. Les plus féroces bandits, les plus ingénieux à inventer des supplices atroces étaient nommés par acclamation chefs de ces bandes insurgées, qui s'appelaient *Haïdamaks*, d'un mot tartare qui signifie, je crois, partisans ; sans doute les cosaques n'eussent pas souffert que cette populace furieuse se mêlât à leurs rangs et prît leur nom. Un certain Morosenko, dont les paysans de la Volhynie conservent encore la mémoire, arrachait une lanière de peau autour du col des femmes polo-

naisés ou juives qu'il rencontrait, c'est ce qu'il appelait leur *faire cadeau d'un ruban rouge.* Ganja, un des colonels de Chmielnicki, l'avait quitté pour se mettre à la tête des insurgés de la Podolie. S'étant emparé par trahison de la ville de Nemirof, il y massacra tous les gentilshommes et tous les juifs, ces derniers au nombre de six mille. Le château de Nesterow, où s'étaient réfugiées la plupart des familles nobles de Podolie, essaya de résister. Ganja avait quelques canons d'un trop faible calibre pour faire brèche aux remparts, mais qui détruisaient les toits des maisons et ne laissaient aucun repos aux assiégés. Ils demandèrent à traiter et offrirent une rançon. Les Haïdamaks répondirent qu'ils accepteraient une rançon pour les Polonais, mais non pour les juifs. « Ce » sont nos ennemis mortels, disaient-ils, et nous » ne nous retirerons que si vous nous les livrez. » Après quelque hésitation, les Polonais expulsèrent les juifs du château. Préparés au sort qui les attendait, les malheureux israélites sortirent des remparts avec leurs femmes et leurs enfants, invoquant la vengeance divine contre les lâches qui les envoyaient à la mort. On dit que le massacre dura trois jours, accompagné d'épouvantables

cruautés. Las de tuer, les insurgés reçurent la rançon des Polonais et s'éloignèrent ; mais, dès le lendemain, survint un autre chef de bande, qui saccagea le château et égorgea ce qui restait de ses habitants.

L'insurrection, avec ses hideuses saturnales, s'étendit rapidement sur les deux rives du Dniépr, en Podolie, en Volhynie et dans la Sévérie [1], province qui appartenait alors à la Pologne. Elle pénétra même en Lithuanie, malgré l'énergique résistance du prince Janus Radziwill. Partout les masses populaires poursuivaient avec une égale fureur la noblesse, le clergé catholique, mais surtout les juifs et les jésuites. Un rabbin qui a écrit le récit des misères de ses coreligionnaires dans ces temps déplorables, estime à plus de cent mille le nombre des juifs massacrés, sans compter ceux qui, obligés de fuir au hasard, mouraient de faim et de froid dans les forêts ou sur les routes. Jusques aujourd'hui les souvenirs de cette grande catastrophe se sont conservés dans les pays qui en ont été le théâtre, revêtus par l'imagination slave de couleurs fantastiques, dont, à

1. Province dont Smolensk est le chef-lieu

notre avis, les chroniqueurs contemporains n'ont pas toujours su se défendre. Aux noms trop célèbres des chefs de Haïdamaks, tels que Ganja, Nebaba, Krivonoss et tant d'autres, les paysans ajoutent des monstres imaginaires, types dignes de ce temps d'épouvantable mémoire. Ainsi les légendes populaires racontent les exploits et les crimes d'un khan de Polovets, Choloudivoï Bouniak, espèce de vampire, mort depuis longtemps, mais ranimé par une puissance surnaturelle. Sous sa pelisse, disait-on, il cachait un cadavre en décomposition. Une fois par mois il prenait un bain, et le cosaque qui le servait voyait avec horreur à quel monstre il avait affaire. Bouniak ne manquait jamais de tuer un témoin qui aurait pu être indiscret. Cela dura quelque temps, jusqu'à ce qu'il eût pour baigneur le fils d'une fameuse sorcière, qui devinait les vampires à la mine. Elle donna à son fils un gâteau fait avec son lait, et lui dit d'en faire manger au capitaine, dès qu'il serait au bain. A peine le vampire en eut-il goûté, qu'il s'écria : « Tu viens d'échapper à la mort ; » nous sommes frères, à présent que nous avons » goûté le lait d'une même mère. Quant à moi, je » suis perdu ! » En effet, il mourut dans le pre-

mier combat, et cette fois pour ne plus revenir. Cette tradition fantastique atteste l'existence de la fraternité par adoption, *pobratimstvo*, alors très en honneur parmi les Slaves du midi. Elle était et est encore consacrée par des rites religieux dans l'Église grecque. Il paraît qu'elle pouvait exister entre personnes de religions différentes, car on dit que Chmielnicki et un frère du khan de Crimée s'appelaient *pobratimes*, ou frères d'adoption.

Les terribles cruautés des Haïdamaks ôtaient à la noblesse polonaise jusqu'à sa valeur si renommée. On fuyait devant le torrent dévastateur, sans essayer de lui résister. Il n'y avait plus de troupes régulières dans les provinces russiennes, et les gentilshommes polonais, isolés et entourés d'ennemis, ne savaient ou ne pouvaient se concerter. Chacun cherchait un refuge dans quelque grande ville. Le prince Jérémie Wiszniowiecki, descendant des Jagellons, et un des plus riches seigneurs de ce temps, donna le premier l'exemple de la résistance et courut fièrement lui-même au devant de l'insurrection. Propriétaire d'immenses domaines en Ukraine, en Volhynie et dans la Russie rouge, il s'était fait exécrer depuis long-

temps du clergé grec et des paysans par son zèle de nouveau converti au catholicisme. Son père était mort dans la religion grecque. Jérémie avait bâti des églises, doté des couvents, payé des missionnaires. C'était un homme tout d'une pièce, un héros du moyen âge, plein de convictions robustes, et que rien n'eût détourné de sa route et de ce qu'il croyait son devoir. Courage, générosité, galanterie, il avait toutes les vertus chevaleresques avec ceux de sa caste, mais il était sans pitié pour ses malheureux vassaux. Les paysans russiens le trouvaient toujours dur, souvent cruel. Il voulait et croyait être juste envers une race abjecte qu'il détestait et méprisait, et comme vilains et comme hérétiques; mais accorder quelque chose à leurs plaintes lui semblait lâcheté et folie, comme céder aux caprices d'un cheval rétif. Jamais il n'y eût consenti, dût-il verser des flots de sang. Au surplus le sang d'un serf était pour lui comme de l'eau ; et le sien, il était toujours prêt à le répandre pour son honneur, son pays et ses droits de gentilhomme.

Dès qu'il eut appris la levée de boucliers de Chmielnicki, il rassembla ses gentilshommes et ses domestiques; c'était une petite armée. Il se

mit à leur tête et s'apprêtait à rejoindre le général de la couronne, lorsque des cosaques lui remirent une lettre que le vainqueur de Korsun lui adressait, pour l'engager à ne point prendre part à une querelle déjà jugée par le droit des armes. Pour toute réponse Wiszniowiecki fit empaler les porteurs du message. Bientôt, cependant, il reconnut le danger de sa position. Déjà l'insurrection s'allumait derrière lui, et Krivonoss, un colonel de cosaques, s'approchait avec un corps considérable. Wiszniowiecki, la rage dans le cœur, retourna sur ses pas, pour pourvoir à la sûreté de sa jeune femme et de son fils, qui se trouvaient alors à Lubny; mais dès qu'il les eut mis à l'abri des fortifications du château de Wiszniowieç, d'où il tirait son nom, libre alors, avec une troupe peu nombreuse, mais dévouée, il se lança au plus fort de l'insurrection. Par la rapidité de ses marches et l'habileté de ses manœuvres, il surprit plusieurs rassemblements de paysans et en fit un horrible carnage. Imiter, surpasser même les cruautés des Haïdamaks, c'était, pensait-il, faire justice; mais ni les terribles représailles qu'il exerçait, ni son courage, ni ses talents militaires ne pouvaient

arrêter le soulèvement de tout un peuple. Sa troupe, diminuée par les combats et la désertion, se refusa bientôt à continuer une lutte trop inégale. Un village brûlé en faisait insurger dix autres, et cette guerre d'extermination devait être fatale au parti le moins nombreux.

Dans deux engagements meurtriers, Wiszniowiecki battit Krivonoss, lui prit des drapeaux et fit quelques prisonniers, mais ces succès furent stériles. Après chaque victoire, il était contraint de céder du terrain aux révoltés. Un capitaine de cosaques nommé Poloviane, fait prisonnier par lui et soumis à plusieurs reprises aux plus cruelles tortures, persista, sans jamais se dédire, dans une fable de son invention, dont le but était de forcer les Polonais à la retraite. A l'entendre, Chmielnicki s'avançait avec une armée innombrable et toute la horde de Crimée le suivait. Pour prix de ce mensonge héroïque, Poloviane mourut sur le pal ; mais en mourant il vit les Polonais abandonner presque toute la Volhynie. Wiszniowiecki lui-même, alarmé pour sa famille, se replia précipitamment sur Zbaraz, laissant Krivonoss poursuivre impunément ses ravages. Quelque idée qu'on se fasse de la méchanceté hu-

maine, quelque persuadé qu'on soit que tous les crimes sont possibles à une populace ignorante et fanatique, croira-t-on, sur le témoignage des contemporains, aux immenses massacres qu'ils attribuent à ce chef sanguinaire? Ils rapportent qu'à la prise de Bar, Krivonoss fit écorcher vivants 15,000 juifs. *Credat Judæus Apella.* Que des hommes soient assez enragés pour imaginer pareil supplice, il faut bien l'admettre. En 1610, les bouchers de Paris offrirent au Parlement d'écorcher Ravaillac, si soigneusement, qu'ils s'engageaient à le faire vivre trois jours. Mais que, dans une ville prise d'assaut, on écorche 15,000 personnes, je déclare le fait impossible, non pas à la férocité, mais à la patience des plus stupides parmi les sauvages.

V

Pendant que le sang inondait les provinces russiennes, Chmielnicki, immobile dans son quartier-général de Biela-Tserkof, soufflait le feu de l'insurrection, tout en affectant de n'avoir aucune relation avec les Haïdamaks, qui, pour la plupart, cependant, lui adressaient le rapport de leurs expéditions. Il négociait même avec la veuve de Vladislas et avec le gouvernement polonais. Après la mort du roi, le primat de Gnezne avait convoqué une diète extraordinaire, et selon l'usage du pays, avait pris en main les rênes de l'administration. Le danger était si pressant, que dès la premiere réunion de la diète, on décréta la levée d'une armée de 36,000 hommes, sans compter les milices de chaque province. Les troupes régulières, *l'armée de la couronne*, comme on l'appelait, ne devait être composée que de gentilshommes ou d'étrangers, car c'eût été grossir l'insurrection que d'armer les paysans. Au milieu

de ces préparatifs arrivèrent à Varsovie les envoyés des cosaques. Ils parurent devant la diète, non sans montrer beaucoup de timidité, et après force protestations de leur attachement à la république, ils excusèrent leur prise d'armes, en disant qu'ils avaient reçu du feu roi l'ordre de construire des barques pour faire la guerre aux Turcs, sous promesse de libertés nouvelles; qu'ils avaient obéi avec joie, mais que traités bientôt avec la dernière cruauté par les seigneurs du pays ils s'étaient vus contraints de repousser la force par la force.

Ils ne disaient que la vérité; mais leur déclaration provoqua aussitôt dans la diète une explosion violente. On accusa les conseillers du feu roi de trahir la patrie, de pactiser avec les cosaques. Ossolinski et Kissel, nommément accusés, et non sans raison, comme on l'a pu voir, nièrent hardiment qu'ils eussent fait aucune promesse au nom de Vladislas. Ils soutinrent que les cosaques cherchaient par un mensonge odieux à diviser la noblesse polonaise; mais ils admettaient en même temps que les plaintes de l'Ukraine n'étaient que trop fondées. A leur avis, il ne fallait pas précipiter la guerre. La paix, même au prix de quel-

ques concessions, valait mieux que les mesures violentes. « Souvenez-vous du proverbe, disait » Kissel, et *ne prenez pas le loup par les oreilles;* » en se servant du temps et des occasions, on a » toujours raison des masses populaires. »

Ossolinski et Kissel furent absous par la majorité, et l'on décida qu'on traiterait avec les cosaques. Le chancelier en prévint Chmielnicki par une lettre officielle adressée à l'armée zaporogue. Après avoir reproché vivement aux insurgés leur prise d'armes et leur alliance avec le khan de Crimée, la diète voulait bien leur promettre une amnistie complète, à condition qu'ils relâcheraient leurs prisonniers et donneraient satisfaction pour les excès dont ils s'étaient rendus coupables. On leur annonça également l'envoi d'une commission présidée par Kissel, qui prendrait connaissance de leurs griefs et prescrirait les mesures propres à rendre la tranquillité au pays.

Kissel, qui avait peut-être rédigé cette lettre, et qui d'ailleurs promettait à Chmielnicki ses bons offices auprès dela diète, écrivait en même temps à la cour de Moscou, dans un sens bien différent. Il représentait que la révolte des serfs dans les

provinces russiennes ne pouvait manquer de s'étendre à la Moscovie; que l'intérêt du Tsar, aussi bien que celui de la république, était d'étouffer au plus vite l'insurrection en Ukraine, et que si les deux empires réunissaient leurs forces, ils feraient facilement rentrer dans le devoir cette race dangereuse et incorrigible des cosaques qui donnait un si funeste exemple.

Le courrier qui portait cette lettre au Tsar, fut arrêté par un parti de cosaques et les dépêches furent remises à Chmielnicki. Vraisemblablement elles ne lui apprirent rien, quant à la bonne foi de Kissel. Néanmoins, il ne fit aucune plainte. Son but était de gagner du temps pour achever ses préparatifs militaires, et il était intéressé à prolonger les négociations. Il répondit donc en protestant comme ses envoyés de son amour de la paix et de son attachement à la république; mais aux plaintes de la diète il opposa les siennes. A l'entendre, c'était au seul Wiszniowiecki qu'il fallait attribuer les horreurs de cette guerre. C'était lui qui avait donné l'exemple des violences et des cruautés. Devait-on s'étonner qu'un demi-sauvage, tel que Krivonoss, se fût montré impitoyable dans ses représailles? Mais d'un prince

Wiszniowiecki on ne pouvait excuser les excès, en alléguant son ignorance et la bassesse de sa condition ; et en admettant qu'ils se fussent rendus coupables des mêmes crimes, devait-on juger le cosaques aussi sévèrement que le palatin polonais? Pour faire parade de justice, Chmielnicki fit arrêter Krivonoss et le tint quelques heures enchaîné à un canon. Plusieurs bandits étrangers au pays furent décapités par son ordre. Mais bientôt Krivonoss, qui était pour lui un lieutenant utile, fut relâché et rentra en grâce. Les Haïdamaks continuèrent leurs ravages, et, guidés plutôt que contenus par les instructions de Chmielnicki, poussèrent des partis de fourrageurs jusque dans les environs de Varsovie.

Lorsque Kissel et la commission désignée par la diète voulurent se rendre en Ukraine, leur voyage fut retardé par des obstacles sans cesse renouvelés. Tantôt des bandes armées s'opposaient à leur passage, et beaucoup de temps se perdait à parlementer avec elles, bien que les commissaires montrassent des passe-ports revêtus du sceau de l'armée zaporogue et qu'ils eussent une escorte de cosaques réguliers. Tantôt on disait que les députés de l'Ukraine avaient été empalés à Var-

sovie, et la populace ameutée voulait massacrer les commissaires, en représailles. A chaque ville, à chaque village, leur arrivée excitait un rassemblement tumultueux, qui délibérait en armes sur le traitement qu'on devait leur faire. Arrivés, après des lenteurs infinies, à la frontière ukrainienne, les députés polonais apprirent tout à coup avec terreur que Chmielnicki était près d'eux avec une armée de plus de 80,000 hommes. Il leur faisait dire que ses efforts pour obtenir la paix avaient été inutiles, et qu'il ne pouvait s'opposer à la volonté de tout son peuple résolu de ne plus traiter avec la Pologne. Kissel désespéré n'essaya pas de le voir, et courut avec ses compagnons au camp polonais, qui venait de se former à Glinnie.

L'espoir d'une solution pacifique avait retardé les préparatifs militaires des Polonais. On sait que le général ou *hetman de la couronne* et le *hetman de campagne* étaient l'un et l'autre prisonniers chez les Tartares. Il avait fallu nommer d'autres chefs. Un moment on avait cru que Wiszniowiecki obtiendrait le bâton de commandement; mais sa hauteur lui avait fait de nombreux ennemis, et il était trop fier pour s'abaisser à solliciter les suf-

frages de ses égaux. On eût regardé d'ailleurs comme dangereux de choisir un homme si connu par sa haine contre les cosaques, dans un moment où l'on traitait avec eux. La diète désigna, pour commander l'armée de la couronne, le prince Dominique Zaslawski, seigneur riche et puissant, plus connu par sa magnificence et son goût pour les plaisirs que par ses talents militaires. Ses lieutenants furent Koniepolski, jeune homme brave jusqu'à la témérité, mais aussi incapable que son chef de diriger les opérations d'une armée, et Nicolas Ostrorog, qui passait à cette époque pour un grand savant parmi ses compatriotes, parce qu'il possédait une bibliothèque. Chmielnicki les connaissait, et ne les désignait à ses cosaques que par des sobriquets méprisants. Il appelait Zaslawski *l'homme au lit de plume;* Koniepolski était le *bambin*, et Ostrorog le *latiniste.*

Wiszniowiecki, indigné de la préférence donnée par la diète à des hommes si médiocres, avait juré d'abord de demeurer tranquille spectateur de la lutte qui se préparait; mais au premier bruit de guerre, son ardeur martiale l'emporta sur son ressentiment; il reprit ses armes, leva

quelques troupes, et se mit en campagne, déterminé à faire la guerre pour son propre compte et sans prendre les ordres du général de la diète.

L'armée de la couronne n'avait guère plus d'estime que lui pour les chefs qu'on lui avait donnés. Un assez grand nombre de gentilshommes, au lieu de se rendre au quartier-général de Zaslawski, à Glinnie, étaient allés se joindre au prince Wiszniowiecki, et leur exemple avait été suivi même par quelques capitaines étrangers, en sorte que l'armée de la couronne se trouvait, et pour le nombre et pour la qualité des soldats, fort inférieure à l'effectif prescrit par la diète. Elle était en outre affaiblie par une énorme quantité de bagages et une multitude de non-combattants. Selon l'usage de leur pays, les seigneurs polonais s'entouraient, même en campagne, d'un luxe extravagant, supérieur peut-être à celui de leurs palais fastueux. Il fallait pour un capitaine, et même pour un simple hussard, plusieurs chariots portant une tente, des meubles, souvent une vaisselle d'argent, outre des provisions de toute espèce. Les brides, les étriers étaient d'argent massif. Les chabraques de velours étaient brodées d'or ou de perles. On se piquait d'avoir, dans

le camp, une table aussi somptueuse, de faire des repas aussi longs qu'à Varsovie. Beaucoup de ces guerriers polonais, comme les Scythes, leurs ancêtres, portaient tout leur avoir avec eux. Aussi les armées étaient suivies de convois immenses, encombrées de toutes choses inutiles à la guerre, et affamées par un peuple de valets et de goujats, dont on ne pouvait attendre aucun service efficace. Un historien polonais, témoin de cette fastueuse indiscipline, remarquait que dans le camp de Zaslawski, l'argent était plus commun que le plomb.

Zaslawski lui-même, frappé et effrayé du désordre qui régnait dans son armée, eut l'idée généreuse de sacrifier sa vanité de général en chef, pour obliger Wiszniowiecki à concourir franchement avec lui au salut commun. Il se rendit au quartier du prince et le conjura, au nom de la patrie, de joindre ses efforts aux siens. Wiszniowiecki, un instant ébranlé, allait céder, lorsqu'un mot imprudent irrita sa susceptibilité. Tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il consentît à assister aux conseils de guerre. Quant à réunir son corps à l'armée de la couronne, il fut inflexible; et de fait, continua à camper séparé-

ment, à quelques lieues du quartier-général.

Ce fut dans cette disposition que les Polonais s'avançaient contre les cosaques. Chmielnicki avait appelé à lui les principaux chefs des Haïdamaks et réunissait une armée de près de cent mille hommes. A la vérité, le plus grand nombre de ses soldats n'étaient que des paysans qui venaient d'abandonner leurs charrues, n'ayant pour armes que des massues ou des faux; mais les cosaques de l'Ukraine, organisés de longue main, étaient braves, aguerris, et formaient à eux seuls une masse plus nombreuse que les deux armées polonaises réunies. Quantité de volontaires, soldats de profession, étaient venus se ranger sous ses drapeaux, cosaques du Don, Valaques, Hongrois, aventuriers de toute nation. Enfin le Mourza de Pérécop, que Chmielnicki appelait *son âme*, son *brave faucon*, Tougaï Bey, accourait pour le joindre avec l'élite de ses Tartares. Les cosaques avaient établi leur camp à Piliawce, village entouré de marécages et de forêts, ayant devant eux la Piliawa, cours d'eau assez important. Pour engager les Polonais à en tenter le passage, ils avaient négligé d'en fortifier les bords, mais leur front et leurs ailes étaient

protégés par des fossés et des abatis d'arbres. A l'avantage du nombre et de l'autorité la plus absolue sur ses troupes, Chmielnicki joignait celui d'être parfaitement servi par ses espions, tandis que les Polonais, regardés comme des ennemis par tous les paysans volhyniens, n'en obtenaient que des renseignements incertains ou des avis perfides.

Chmielnicki n'était jamais pressé de combattre, lorsqu'il pouvait ruser. Il savait que chaque jour accroissait ses forces et diminuait celles de l'ennemi. Dès que les Polonais parurent sur les bords de la Piliawa, il écrivit à Zaslawski que, las de la guerre civile, il ne soupirait que pour la paix, et qu'il le priait d'en fixer lui-même les conditions, persuadé qu'il ne pourrait trouver un arbitre plus équitable. Le piége était grossier, et il était facile de voir que Chmielnicki voulait gagner du temps pour que Tougaï Bey fît sa jonction; cependant l'ouverture fut accueillie avec empressement par le général en chef dont elle flattait la vanité; mais la plupart des gentilshommes, qui s'étaient persuadé qu'une bataille finirait la guerre, s'indignaient de ce nouveau retard et accusaient Zaslawski de connivence avec le chef des cosaques.

Le conseil s'assembla, et, comme dans toutes les assemblées polonaises, la discussion dégénéra en violentes récriminations et en querelles particulières. Kissel, qui venait d'arriver au camp, et qui, selon son habitude, opinait pour le parti de la modération, fut grossièrement insulté et accusé ouvertement de trahir la patrie. Wiszniowiecki, en demandant la bataille avec une ardeur qui allait jusqu'à l'emportement, parla avec tant de mépris de la mollesse avec laquelle la guerre était conduite, qu'il obligea Zaslawski à terminer la discussion, en faisant usage de son autorité de général en chef. « Sans doute, dit-il, la victoire » est certaine, mais quel en sera le résultat? Si » nous exterminons l'ennemi, personne n'y per- » dra plus que moi. Ce sont mes paysans, à moi, » qui font le gros des rebelles. Faut-il que je les » tue, quand je puis les ramener par la douceur? » Je comprends bien l'envie de combattre que » montrent ces messieurs, qui n'ont pas de pro- » priétés dans les provinces russiennes; mais, » quant à moi, je ne me soucie pas de détruire » mes paysans. Ce n'est pas moi qui cultiverai » mes terres, et je n'ai nulle honte à recevoir à » merci des gens qui se montrent prêts à se sou-

» mettre. » Wiszniowiecki, furieux, regagna ses quartiers, résolu à ne plus avoir de relations avec des généraux si inhabiles. Cependant, on nomma des commissaires pour s'aboucher avec les cosaques, et deux semaines entières furent perdues en conférences, tandis que les insurgés recevaient chaque jour des renforts, et que, loin de suspendre les hostilités, leurs partis allaient piller et brûler des châteaux en vue du camp polonais. Enfin Zaslawski s'aperçut qu'il était pris pour dupe. Il recevait de Wiszniowiecki l'avis que les Tartares étaient en marche et prêts à faire leur jonction avec les cosaques. Longtemps il refusa de le croire; mais enfin, obligé de se rendre à l'évidence et vaincu par les instances de ses officiers, il se décida à marcher à l'ennemi.

VI

Nous avons dit que la rivière de Piliawa séparait les deux armées. Une chaussée étroite la traversait et débouchait dans la plaine où les cosaques avaient élevé leurs retranchements, autour

du château de Piliawce, que Chmielnicki avait pris pour son quartier général. Le 20 septembre 1648, toute l'armée polonaise, divisée en trois corps, passá la Piliawa, sans que les cosaques offrissent beaucoup de résistance. Le centre, s'avançant par la chaussée, se déploya dans la plaine; les corps de droite et de gauche ayant découvert des gués passèrent la rivière, mais trouvèrent l'ennemi en force et bien retranché sous des bois épais où il fut impossible de pénétrer. La colonne du centre, qui avait refoulé les cosaques dans leurs retranchements, était pleine d'ardeur et demandait l'assaut. « Un coup de canon, criaient les soldats, et le *poulailler* est à nous! » Ils montraient le château de Piliawce. Mais Zaslawski crut avoir fait assez pour un jour, et s'arrêta.

Le lendemain, 21 septembre, ce fut le tour des cosaques d'attaquer. Ils se jetèrent en masse sur la colonne de gauche, l'obligèrent à repasser la Piliawa, et toute la journée harcelèrent les Polonais par de continuelles escarmouches. Ils firent cependant une perte considérable. Ganja, un de leurs meilleurs colonels, fut tué dans un de ces combats d'homme à homme, où les aventuriers

de part et d'autre se provoquaient à la vue des deux armées. Ganja périt par sa faute, dit un chroniqueur petit-russien : « Il était monté à cheval sans avoir fait sa prière. » Il ajoute « qu'il était ivre depuis le matin. »

La nuit, un grand mouvement eut lieu dans le camp des cosaques. On entendit des décharges de mousqueterie, des fanfares de trompettes et de timbales, accompagnées d'un cri bien connu des Polonais : *Allah! Allah!* Un pope, ou un cosaque déguisé, fut fait prisonnier et amené à Zaslawski. Il déclara que 40,000 Tartares venaient d'arriver et qu'ils ne formaient que l'avant-garde de l'armée du khan. En réalité, au lieu de 40,000 Tartares, il n'y en avait que 4 ou 5,000 amenés par Timothée, le fils aîné de Chmielnicki; mais personne ne douta de la véracité du pope, lorsque le lendemain on vit se déployer dans la plaine une longue ligne de cavalerie tartare. On dit que, pour mieux tromper les Polonais, Chmielnicki avait fait prendre un costume oriental à une partie de ses cosaques.

A la vue de ces cavaliers, alors très-redoutés, l'inquiétude succéda à la confiance dans le camp polonais. L'armée courut aux armes, et se mit en

bataille avec tumulte et en désordre. Les généraux se querellaient; chacun donnait des ordres, personne n'obéissait. Un brouillard, qui se levait de la Piliawa, augmentait la confusion. Pourtant, le sentiment du danger et la bravoure des soldats suppléant à l'impéritie des chefs, les Polonais soutinrent bravement l'attaque. Le régiment de Sandomir perça le centre des cosaques et pénétra fort avant dans la plaine, suivi bientôt par d'autres régiments, accourant, sans avoir reçu d'ordre, sur le point où ils voyaient une trouée. Ils furent bientôt arrêtés par l'élite des Zaporogues, conduite par Chmielnicki en personne, qui leur criait dans le dialecte de l'Ukraine : Pour la foi, mes braves[1] ! Dans le même temps, cette cavalerie, si témérairement eugagée, était assaillie par derrière et sur ses flancs. Le régiment de Sandomir et celui de Volhynie furent hachés en pièces. Beaucoup de seigneurs de haut lignage furent tués, et toute l'armée polonaise fut ramenée à son camp dans le plus grand désordre. L'abattement était général. On s'attendait que le lendemain on aurait sur les bras toute l'armée du khan, et,

1. **Za Virou, molodtsi !**

pendant qu'on se battait dans la plaine de Piliawce, le terrible Krivonoss, avec un corps considérable, avait passé la rivière et s'était porté sur Konstantinow, menaçant de couper la retraite aux débris de l'armée polonaise.

Réunis en conseil de guerre, les trois généraux, après s'être attribué mutuellement toutes les fautes de la journée, ne se trouvèrent d'accord que sur un point, c'est de se soustraire au plus vite à la responsabilité d'une catastrophe qu'ils jugeaient inévitable. Ils résolurent d'inviter Wiszniowiecki à prendre le commandement, et le courrier expédié, comme s'ils n'eussent plus eu de devoir à remplir, ils quittèrent le camp sans y laisser un chef, sans y donner un ordre, après avoir prévenu quelques-uns de leurs amis intimes de pourvoir promptement à leur sûreté. Ce fut au milieu de la nuit que l'armée apprit la désertion de ses généraux. Aussitôt le cri de *sauve qui peut!* s'élève de toutes parts. Chacun saisit ce qu'il a de plus précieux et se précipite hors du camp. Tentes, canons, blessés sont laissés à l'abandon. Tout fuit pêle-mêle, sans savoir où l'on va. Ce n'est plus une armée, mais une cohue courant à l'aventure. Dès la petite pointe du jour,

des cosaques, envoyés en reconnaissance, rapportent que le camp polonais est abandonné et qu'ils n'y ont trouvé que des blessés et des chiens. Aussitôt Chmielnicki lance ses escadrons à la poursuite. Pas un Polonais n'eût échappé, si les vainqueurs n'eussent été arrêtés à chaque pas par l'immense butin qui s'offrait à eux. La route était couverte de caisses, de meubles, d'armes, de dépouilles de toute espèce. Cent mille chariots, dit-on, furent pris dans le camp ou sur la route. Les cosaques avaient trouvé à l'abandon quatre-vingts pièces d'artillerie, dix millions de ducats, une immense quantité d'argenterie, de fourrures et d'objets précieux. L'eau-de-vie et le vin sauvèrent les fuyards. Les cosaques, pour s'enivrer à loisir, cessèrent bientôt la poursuite.

Il est impossible de croire que le prince Wisniowiecki ignorât que depuis trois jours on se battait à Piliawce. L'orgueil et le ressentiment le retenaient sans doute sous sa tente. En recevant le courrier de Zaslawski, chargé de lui remettre le commandement, il répondit avec hauteur : « Il est trop tard ! » Quelques heures après, informé de la déroute, il s'écria douloureusement : « O

mon Dieu, est-ce donc ta volonté de punir la patrie par les mains de si méprisables ennemis! Que ta vengeance au moins tombe sur les auteurs de nos désastres, sur moi tout le premier, si je suis coupable! » Pour le fier palatin, être vaincu par des paysans était plus cruel que de mourir par la main d'un gentilhomme. Rendu enfin au sentiment du devoir, il courut pour essayer de rallier les fuyards et couvrir la retraite avec ce qu'il avait de soldats. Mais ses efforts furent impuissants; et après s'être exposé vingt fois à être tué ou pris, il fut lui-même entraîné par le torrent, ou plutôt il parvint à diriger sa course désordonnée. L'armée vaincue atteignit Lwow [Lemberg] en trois jours, tant l'effroi précipitait sa fuite. Là, Wiszniowiecki les arrêta et commença le ralliement. Il leva une contribution sur la ville pour pourvoir aux besoins pressants des soldats, y laissa une garnison nombreuse, avec un officier brave et résolu; puis il courut à Zamosc, où il jeta tout ce qu'il put recueillir de troupes, et après avoir mis en état de défense cette place importante, il se rendit de sa personne à Varsovie.

Bien que cette prodigieuse victoire de Piliawce fût due en grande partie aux bonnes dispositions et à la prudence de Chmielnicki, il s'en montra surpris lui-même et comme accablé. Plus d'armée devant lui, un royaume divisé, sans roi, sans chef. Un pays riche et tout ouvert s'offrait au chef des cosaques comme un butin aussi facile à ramasser que les dépouilles du camp de Zaslawski. Après quelques jours de marche, il s'arrêta à Zbaraz pour consulter les colonels et les anciens. « Que veut l'honorable cercle? leur demanda-t-il. Irons-nous au fond de la Pologne donner le coup de grâce à nos ennemis, ou bien retournerons-nous dans notre chère Ukraine? » Il était évident qu'il penchait pour le dernier parti ; mais tous les chefs, exaltés par leurs derniers succès, s'écrièrent d'une seule voix : En Pologne! Finissons-en avec les *Liakhs* [1] ! En même temps ils l'invitèrent à prendre le titre et les insignes d'ataman, qu'il avait toujours refusés. Cette fois encore Chmielnicki répondit qu'il voulait les recevoir du roi qui serait élu.

1. Ancien nom des Polonais, devenu un terme méprisant dans la bouche des Russes.

D'ailleurs, paraissant déférer à l'avis de son conseil, mais, en effet, pour suivre ses propres plans, il dispersa ses lieutenants dans les provinces russiennes, sous prétexte d'y faire des recrues et d'en chasser les Polonais, et lui-même, avec le gros de ses troupes, alla mettre le siége devant Lwow.

La conduite de Chmielnicki dans cette circonstance doit sembler, à bon droit, fort extraordinaire. M. Kostomarof l'explique d'une manière assez peu vraisemblable, en l'attribuant à un sentiment de pitié patriotique dont le vieux cosaque ne pouvait se défendre. Nous croyons qu'il fait trop d'honneur à sa sensibilité et qu'il ne rend pas justice à sa politique. D'abord il est assez difficile de croire au patriotisme polonais d'un habitant de l'Ukraine; de supposer qu'un sectaire ardent voulût respecter les catholiques ses persécuteurs, que le chef d'une nation de paysans conservât quelques sentiments de bienveillance pour une aristocratie oppressive. Enfin, si cet amour de la Pologne eût jamais existé, n'est-il pas étrange qu'il ne se manifestât qu'après tant de maux faits à la Pologne, sous ses yeux et par ses ordres? Nous ne prétendons cependant pas nier

d'une manière absolue l'influence que purent exercer sur Chmielnicki d'anciens souvenirs, d'anciennes habitudes, qui lui rendaient respectables et la ville de Varsovie et le faible gouvernement appelé la république. Toutefois, il nous semble que son principal mobile dut être son intérêt personnel et celui de l'Ukraine qu'il identifiait avec le sien. Chmielnicki pouvait-il être un prince indépendant, l'Ukraine un pays libre et autonome? L'eût-il désiré, ce but lui sembla toujours trop haut et trop difficile. Il voulait pour lui l'autorité de fait, pour son pays l'indépendance réelle, peu soucieux d'ailleurs de l'apparence, et prêt à reconnaître un maître nominal, pourvu que son vasselage ne lui coûtât que des témoignages de respect. Bien que chef d'une armée d'insurgés, ou plutôt probablement parce qu'il avait souffert plus que personne de l'indiscipline des bandes suivant son drapeau, il voulait un nom plus ancien et plus autorisé que le sien, pour tenir en bride des hordes encore plus difficiles à gouverner pendant la paix que pendant la guerre, et un roi de Pologne, une république de Pologne étaient toujours des mots pleins de pouvoir sur les masses populaires. D'un autre côté,

si le gouvernement oppresseur de l'aristocratie polonaise l'avait obligé de recourir aux armes, Chmielnicki n'en était pas moins lui-même une sorte d'aristocrate vis-à-vis de la plèbe insurgée. Le cosaque, homme libre et soldat par droit de naissance, se croyait bien au-dessus du paysan soumis à la corvée. Le Zaporogue de la sietche s'estimait au-dessus du simple cosaque comme le Spartiate autrefois s'estimait au-dessus des Lacédémoniens. Le chef de l'armée zaporogue partageait ses préjugés. Peut-être, comme Zaslawski, pensait-il qu'il lui fallait des paysans pour cultiver ses terres; mais, dans aucun cas, il n'aurait voulu compter avec les Haïdamaks, les associer à son autorité, ou changer ses plans en leur faveur. Cette séparation entre le cosaque et le paysan était profonde; la religion seule et la haine d'un ennemi commun les unissaient. Sans doute Chmielnicki eût voulu adoucir la condition des serfs, mais il eût hésité à les élever tout d'un coup au rang de cosaques; en un mot, il ne voulut pas anéantir la Pologne, parce qu'il voulait assurer l'indépendance de l'Ukraine à l'ombre d'une puissance, grande encore en Europe. Après sa victoire, il

ne pensa qu'à redevenir vassal d'un roi respecté; mais il visait à choisir lui-même ce roi et à le diriger. En ce point l'événement trompa ses calculs, comme nous le raconterons bientôt.

Chmielnicki temporisait avec son armée, comme avec l'armée polonaise. En la menant contre Lwow son but était de gagner du temps et de permettre à la diète de nommer un roi. Le siége, en effet, ne fut pas poussé avec vigueur; les cosaques n'avaient ni ingénieurs ni grosse artillerie; mais avec leurs pièces de campagne, ils démolissaient les toits de la ville, et tout en tiraillant avec la garnison, ils essayaient de faire soulever les habitants et surtout le bas peuple qui en grande majorité appartenait à la religion grecque. On conserve une tradition singulière sur le siége de Lwow. Parmi les plus ardents à la défense de la place étaient les moines d'un couvent de Bernardins qui, touchant aux remparts, avait été transformé en une sorte de forteresse. Ils étaient toujours les premiers à prendre les armes, soit pour repousser un assaut, soit pour réprimer les émeutes de la populace affamée. Instruits des intelligences de Chmielnicki avec un certain nombre

d'artisans russiens, ils firent publier que le samedi ils donneraient des vivres aux pauvres des deux religions. Il y eut foule au couvent le premier samedi. A la porte du réfectoire, un moine avertissait qu'une table était servie en maigre pour les catholiques, une autre, avec de la viande, pour les grecs. Les Russiens s'asseyaient à cette table et se mettaient en devoir de réparer un long jeûne, lorsqu'un bernardin invita l'un d'entre eux à le suivre pour une communication confidentielle. Peu après, un autre Russien fut demandé, puis un troisième. Pas un seul de ceux qu'on avait appelés ne revenait. Au sortir de table, un moine les dépêchait d'un coup de hache et les jetait dans un puits. Le fait est-il vrai, nous l'ignorons ; mais cette légende rapportée par les chroniqueurs russiens montre à quelle extrémité les haines religieuses s'étaient développées en Pologne.

Après plusieurs semaines de siége, les cosaques avaient détruit ou incendié quantité de maisons ; ils avaient coupé des aqueducs et bloqué la ville si étroitement que la famine commençait à s'y faire cruellement sentir. Le gouverneur, effrayé d'ailleurs par les menaces du bas peuple, offrit de

capituler. Chmielnicki reçut son parlementaire avec bienveillance et en déplorant les maux que la guerre faisait peser sur les habitants de Lwow. C'est Wiszniowiecki, disait-il, qui seul est responsable des calamités, dont je gémis le premier. Mon armée est irritée ; elle veut faire un exemple terrible sur vous, et je suis impuissant pour vous sauver. Après leur avoir fait un tableau effrayant du sort qui les attendait, il leur laissa voir que l'armée zaporogue se contenterait d'une rançon, ou plutôt d'un subside qui lui était nécessaire pour payer son allié, le mourza tartare. Dès ce moment, il ne s'agit plus que de fixer la somme. Chmielnicki demandait 200,000 ducats. On réclama. Il renvoyait les réclamants à Tougaï Bey; Tougaï Bey les renvoyait à Chmielnicki. La ville ne put fournir que 16,000 ducats en espèces, mais les assiégeants voulurent bien accepter en compte de l'argenterie et des marchandises. On dépouilla les églises et les monastères, on apporta au camp des cosaques des étoffes, des meubles, des bijoux. Il fallut encore faire des présents aux colonels, aux anciens, aux capitaines; bref, ce fut un pillage organisé, mais de gré à gré. Les terribles bernardins, qui jusqu'au dernier moment avaient

toujours protesté contre la capitulation, prétendirent être exemptés de la contribution forcée de leurs concitoyens, et de fait, il paraît qu'ils surent s'y soustraire.

De Lwow, Chmielnicki conduisit son armée devant Zamosc, évidemment pour l'occuper, la tenir en haleine, et l'empêcher de se jeter sur Varsovie et de porter le dernier coup à la Pologne. Le siége de Zamosc ressembla de tous points à celui de Lwow. Les cosaques se trouvèrent impuissants à réduire une ville bien fortifiée et pourvue d'une garnison nombreuse; mais ils la fatiguèrent par des attaques répétées, l'effrayèrent par un blocus rigoureux et finalement acceptèrent une rançon pour lever le siége. S'il faut en croire les chroniques russiennes, les assiégeants construisirent une machine prodigieuse dont ils attendaient avec confiance le plus grand succès. C'était une tour en bois, avec un pont mobile destiné à s'abattre sur le rempart. A force de bras, au moyen de rouleaux et de poulies, on la conduisit, en effet, tout proche des murailles; mais les Polonais la démontèrent à coups de canon et la réduisirent en cendres. Les cosaques, chez lesquels on ne s'attendait pas à retrouver cet

étrange souvenir de la poliorcétique des Romains, appelaient cette machine *la ville promeneuse* [1] et furent consternés de sa ruine. Ce n'était pas d'ailleurs le seul point de ressemblance entre l'armée russienne et celles de l'antiquité ; Chmielnicki avait ses augures comme un consul, et à l'exemple de Marius il entretenait une sorcière à son quartier général. Sur l'observation de je ne sais quel météore, Maroucha déclara que la ville ne pourrait être prise, et, persuadés de l'infaillibilité de leur prophétesse, les cosaques acceptèrent 20,000 ducats pour cesser leurs attaques.

Pendant ce siége, et au milieu des ravages exercés par les Haïdamaks, la diète polonaise, réunie à Varsovie, allait procéder à l'élection d'un roi, et les intrigues ordinaires en pareilles occasions semblaient absorber les électeurs au point de leur faire oublier les dangers de la patrie. Les candidats étaient nombreux pour ce trône chancelant. Le seul qui pût offrir des soldats, un trésor et une expérience militaire était Étienne Ragoczi, prince de Transylvanie, qui offrait d'abjurer le schisme grec pour prix de la couronne

1. Goulaï gorod.

qu'il demandait. Sa mort imprévue surprit la diète au milieu de ses premières opérations. Restaient les deux frères du feu roi, les princes Charles et Jean-Casimir, favorisés par l'opinion qui commençait à s'établir en Pologne en faveur de l'hérédité. Tous les deux étaient cardinaux et affiliés à la société de Jésus ; mais ils comptaient sur des dispenses. On dit qu'ils étaient rivaux, non-seulement pour la couronne de Vladislas, mais pour la main de sa veuve, Louise-Marie de Gonzague, qui à l'âge de quarante ans conservait encore toutes les grâces de la jeunesse et les séductions d'un esprit brillant qui l'avaient déjà rendue célèbre à la cour de France. Assurée de régner sous le nom de l'un ou l'autre des deux frères, ses préférences étaient pour Jean-Casimir, et elle détermina l'ambassadeur de France à soutenir ses prétentions; mais son appui le plus considérable était le redoutable chef des cosaques. On ignore les relations qui avaient pu exister entre Chmielnicki et le prince Jean-Casimir. Probablement elles dataient du temps où Vladislas traitait avec les cosaques pour les exciter à faire la guerre aux Turcs. Quoi qu'il en soit, Chmielnicki se déclara ouvertement en sa faveur. Ses

agents, et il était à présent assez riche pour en avoir plus d'un dans la diète, déclarèrent que l'élection de Jean-Casimir mettrait fin à la guerre civile, et que, dans le cas contraire, l'armée qui campait autour de Zamosc se porterait sur Varsovie. Le prince Charles, dans la déplorable situation du pays, ne pouvait plus insister. Il se fit un mérite de sacrifier ses intérêts personnels à ceux de la république, et renonça à sa candidature. Jean-Casimir fut élu dans la plaine de Wola par la diète, qui voyait à l'horizon la fumée des châteaux incendiés par les cosaques.

Le premier soin du nouveau roi fut de notifier son élection à Chmielnicki par une lettre autographe. Il le suppliait de ramener ses troupes en Ukraine, pour y attendre des commissaires qui seraient chargés de donner satisfaction aux cosaques et au peuple russien. Les promesses du roi étaient un peu vagues ; mais il reconnaissait que les plaintes des cosaques étaient fondées, et semblait persuadé qu'il ne convenait pas que l'armée zaporogue fût soumise à un voiévode polonais. Quant à la question religieuse, il était encore moins explicite. Les cosaques ne voulaient en Ukraine ni jésuites ni grecs-unis : il était difficile

à un jésuite, à un cardinal, de prendre un engagement à cet égard ; mais Jean-Casimir se montrait disposé à tout faire pour ramener des sujets auxquels, en effet, il devait sa couronne. Chmielnicki ne douta pas de sa sincérité. En apprenant le choix de la diète, il avait témoigné la joie la plus vive, et ses canons avaient célébré l'élection de Jean-Casimir avant que ceux de Zamosc se fussent fait entendre. Il se croyait arrivé à cette situation qu'il avait entrevue dès le règne de Vladislas, et qui avait été le but constant de sa politique et de tous ses efforts; la souveraineté nominale du roi de Pologne et l'indépendance de fait de l'Ukraine. Plein de ces espérances, il se hâta de quitter la Pologne et de ramener ses régiments dans leurs chefs-lieux. Au commencement de janvier 1649, il fit son entrée triomphale à Kief, la ville sainte des Russiens, au milieu des cris de joie de la population. Le clergé grec vint à sa rencontre et le reçut comme un libérateur. Cependant il laissait dans les provinces qu'il évacuait la plupart des bandes irrégulières qui avaient suivi ses drapeaux. Rien n'avait été stipulé pour les autres provinces russiennes ni pour les Haïdamaks. Malgré son attachement à la religion

grecque, Chmielnicki, nous l'avons déjà dit, ne portait qu'un intérêt secondaire à la cause des paysans russiens. Chef de l'armée zaporogue, il croyait que son premier soin, son premier devoir étaient la gloire et la prospérité des cosaques.

VII

Chmielnicki, de retour en Ukraine, soit qu'il se crût parvenu à la fin de ses travaux, soit qu'il voulût donner du repos à son organisation énergique mais altérée par de longues fatigues, soit enfin qu'il subît une sorte de folle joie après tant de succès, sembla négliger les affaires publiques et ne penser qu'à lui-même. On le voyait partagé entre les pratiques d'une dévotion superstitieuse et les orgies coutumières à ses compatriotes. Pendant des heures entières il demeurait prosterné devant les images des saints, puis il s'enfermait avec des sorciers, ou s'enivrait avec les anciens, en leur chantant des vers de sa façon. Bien qu'il se montrât quelquefois rude et hautain, surtout

avec les chefs, toutes ses singularités étaient prises en bonne part et ne nuisaient en rien à la prodigieuse autorité qu'il exerçait. Vers le même temps, il reprit sa femme, enlevée et épousée par Czaplinski, comme nous l'avons dit plus haut. On pense bien que Czaplinski n'avait pas attendu la vengeance de l'époux outragé et qu'il avait eu soin de quitter l'Ukraine. Madame Chmielnicka était sa commère; le métropolitain de Corinthe, qu'on appelait alors le patriarche russien, trouva que cette parenté religieuse invalidait sa seconde union, et il confirma la première. Madame Chmielnicka reprit à la fois son ancienne religion et son ancien mari.

Les victoires des cosaques avaient attiré l'attention de tous les princes voisins sur l'Ukraine et son chef. On commençait à rechercher son alliance; dans son quartier général, à Péréïaslavl, il réunissait les envoyés du prince de Transylvanie, du sultan et du tsar de Moscou. Chmielnicki leur offrait une hospitalité large et barbare. Vrai chef de cosaques, mais enrichi par la victoire, il faisait boire à ses hôtes de l'eau-de-vie de grains dans des tasses d'or. Sa femme bourrait les pipes et les allumait. Échauffés par le vin, les

officiers cosaques effrayaient les ministres étrangers par leur grossièreté et leurs habitudes féroces, et la position des envoyés était souvent embarrassante. On rapporte qu'un jour l'ambassadeur de Transylvanie dit en latin à un de ses collègues, au milieu d'une orgie à laquelle il était forcé d'assister : *Me pœnitet ad istas crudeles bestias venisse !*

Le prince de Transylvanie ne prétendait à rien moins qu'à devenir roi de Pologne, tout prêt d'ailleurs à partager l'autorité avec celui qui lui donnerait la couronne. La Porte offrait à Chmielnicki de prendre l'Ukraine sous sa protection, et pour lui-même un titre tel que celui de hospodar. Quant au tsar, tout en félicitant les cosaques de leurs succès, qui avaient vengé et relevé la religion orthodoxe, il les exhortait à une sincère réconciliation avec la Pologne. Malgré tout son désir de reprendre les provinces que Sigismond et Vladislas avaient enlevées à la Russie, la cour de Moscou n'avait pas voulu accepter pour alliés des paysans insurgés contre leurs maîtres. Elle tremblait que l'incendie ne s'étendît au nord et à l'est. Propriétaires de serfs, les boyards avaient, en effet, tout à redouter au contact d'auxiliaires

tels que les cosaques, dont les institutions pouvaient exercer les plus dangereuses séductions sur les Moscovites.

En arrivant en Ukraine, les commissaires polonais ne furent pas peu mortifiés de s'y voir précédés par les ministres de puissances étrangères, envoyés pour traiter avec Chmielnicki comme avec un prince indépendant.

En outre ils avaient eu sous les yeux, pendant tout leur voyage, le plus triste spectacle : des églises ruinées ou profanées, des châteaux saccagés ou réduits en cendres. Au lieu de serfs timides et respectueux comme autrefois, ils ne rencontraient plus que des soldats pleins d'arrogance. A chaque instant ils étaient insultés et menacés. Sans leur escorte de cosaques réguliers, il est douteux qu'ils eussent pu parvenir au quartier général, à Péréïaslavl. Il existe une relation du voyage des ambassadeurs polonais, et M. Kostamarof en a fait grand usage. Elle raconte jour par jour les tribulations et les difficultés de tout genre qu'ils eurent à traverser, mais de plus elle contient un récit plein d'intérêt, ou plutôt une sorte de procès-verbal de tous leurs entretiens avec Chmielnicki.

On se ferait, je crois, une idée fausse du chef russien si on ne le jugeait que d'après cette relation. Les envoyés polonais ont vu un barbare dans l'insolence du triomphe, grossier, souvent ivre, et se laissant aller à des emportements pleins d'extravagance. Comment reconnaître là le général qui ayant naguère le pied sur la gorge de la Pologne, pour ainsi parler, arrêtait ses bandes victorieuses, et sur un mot du roi les ramenait en Ukraine? Il me semble qu'à Péréïaslavl, Chmielnicki joua la comédie devant les Polonais et les cosaques pour suivre le plan qu'il s'était tracé et que nous avons déjà cherché à faire connaître. Il s'agissait pour lui de faire adopter par la diète les conditions de paix qu'il avait à proposer; il fallait les faire adopter par le *cercle* cosaque enivré par la victoire. Ce double but, il le poursuivait en effrayant les députés polonais et en paraissant tout disposé à recommencer la guerre; en même temps, il donnait une satisfaction de vanité à ses propres soldats, qui devaient être moins difficiles sur les conditions de la paix, après avoir eu le plaisir de voir leurs ennemis humiliés par le chef de leur choix. Poli et affable avec les ambassadeurs, Chmielnicki aurait pu exciter la

défiance de ses cosaques. Au contraire, ils souscriraient sans examen à tous les articles qu'il semblerait imposer aux plénipotentiaires rudoyés et souvent menacés par lui. Telle est, je pense, l'explication de sa conduite et de la contradiction apparente entre son langage dans les conférences de Pereïaslavl et la modération réelle de ses prétentions.

A la première entrevue, Chmielnicki commença à jouer son rôle.

« Nous avons eu notre dispute de famille, dit-il aux commissaires; fasse le ciel qu'elle finisse à l'amiable! La ménagère a mis le pot au feu : mangeons et buvons au retour du bon accord. » Les nobles commissaires eurent le désagrément de s'asseoir à la même table avec les colonels cosaques, et, qui plus est, avec les ambassadeurs étrangers. Ils demandèrent qu'on leur indiquât le jour et le lieu où ils devaient remettre l'étendard et le bâton de commandement, insignes de la dignité d'ataman, que le roi venait de conférer à Chmielnicki. Celui-ci indiqua le lendemain et la grande place de Pereïaslavl ; car, chez les cosaques, tout se faisait en plein air. Les jeunes gentilshommes de la députation polonaise en

furent irrités. « Nous allons nous trouver confondus avec la canaille, disaient-ils, c'est une insulte pour la république. » Kissel les exhortait à la patience.

Le 10 février 1649, les commissaires parurent sur la place où les attendait Chmielnicki, revêtu d'une magnifique pelisse de renard noir, entouré de ses colonels et des anciens. Auprès de lui flottaient les queues de cheval dont les cosaques, à l'exemple des Tartares, se servaient en guise de drapeaux. Toute la place était couverte de soldats. Kissel s'avança, tenant d'une main la lettre du roi, et de l'autre une *bulava*, ou masse d'armes, dont le manche était incrusté de saphirs. C'était la marque du commandement et le symbole de l'autorité militaire de l'ataman. « Sa Majesté, dit-il, m'a commandé d'assurer de ses bonnes grâces le sérénissime ataman et toute l'armée zaporogue.... » Kissel passait pour éloquent, et cette phrase semblait l'exorde d'un discours étudié, lorsqu'il fut brusquement interrompu par un des colonels : « Le roi, c'est le roi, s'écria-t-il, et vous, vous êtes des roitelets. Il y a longtemps que vous faites du tapage chez nous; à présent, il s'agit de payer les pots cas-

sés. Et toi, Kissel, toi que nous tenions pour une esquille de nos os, tu nous as quittés pour te faire Polonais. » Chmielnicki imposa silence au colonel. Un peu déconcerté par l'apostrophe et les murmures des cosaques, Kissel ajourna sa harangue et remit silencieusement à Chmielnicki la masse d'armes et un étendard rouge, à l'aigle de Pologne, portant pour légende : *Casimirus Rex*. La foule parut apprécier médiocrément le présent royal, et plusieurs crièrent : « Nous n'avons que faire de vos babioles ! » Le colonel Djedjalyk, s'avançant, dit à Kissel : « Vous pensez nous attraper pour nous remettre le joug sur le cou; mais nous ne nous laisserons pas prendre à vos belles paroles; notre manière à nous de discuter, c'est à coups de sabre. Mêlez-vous de votre Pologne et laissez là notre Ukraine ! » Djedjalyk était un des favoris de Chmielnicki; c'était lui qui avait tué de sa main Barabache, l'ancien ataman. « Que le diable t'emporte ! s'écria Chmielnicki, j'avais préparé quelque chose pour dire à ces messieurs, et tu me l'as fait oublier. Mais cela me reviendra. En attendant, allons dîner. » Avec ses festins homériques et sa bonhomie patriarcale de commande, l'ataman

ne parvenait pas moins à désespérer les commissaires, que ses colonels avec leurs insolences et leur grossièreté. Pendant plusieurs jours, il fut impossible de parler d'affaires. Lorsque à table la conversation s'engageait sur la politique, les officiers cosaques expliquaient à leur manière les motifs qui leur avaient fait prendre les armes, s'échauffaient les uns les autres au récit des injures que leur pays avait souffertes, et des paroles menaçantes semblaient disposés à passer aux voies de fait. Un ecclésiastique polonais ayant une fois exprimé le doute que Chmielnicki fût exactement renseigné sur un fait allégué dans la discussion, un des colonels s'écria : « Comment, pope, tu oses contredire l'ataman ! » et, saisissant sa masse d'armes, il aurait fendu le crâne au prêtre si celui-ci n'eût aussitôt quitté la table.

Les dîners succédaient aux dîners, mais les conférences ne commençaient pas. Impossible d'obtenir de l'ataman qu'il fixât un jour pour ouvrir la discussion. Kissel, impatienté, se rendit au logement de Chmielnicki, et le trouva à table avec ses officiers et l'envoyé transylvain, qui allait retourner auprès de Ragoczi. La table était couverte de bouteilles d'eau-de-vie et tous les con-

vives semblaient plus qu'à demi ivres. Au premier mot de Kissel, Chmielnicki lui répondit avec humeur : « A demain les questions et les réponses! A présent je suis gris. Je viens de boire le coup de l'étrier avec le Hongrois; aussi je ne puis pas en dire long, mais votre commission ne fera que de l'eau claire. Dans trois ou quatre petites semaines, la guerre recommencera. Je vous culbuterai vous tous, messieurs les Polonais; je vous mettrai sous mes pieds, et, ensuite, je vous vendrai au Turc. Que le roi soit roi! qu'il fasse marcher sa noblesse, ses ducs et ses princes. Je veux qu'il soit libre. Un prince fait une sottise, qu'on lui coupe le cou! Si un cosaque en fait une, j'en fais mon affaire; voilà ce que c'est que la justice! Je sais que je ne suis qu'un pauvre diable, mais Dieu m'a élevé et m'a fait le seigneur de toute la terre russienne. Sur ce, bonsoir; à demain les questions et les réponses. »

L'ataman parlait facilement le polonais, mais il affectait de se servir du dialecte des cosaques, probablement pour être mieux compris de ses officiers, et peut-être pour imiter en tout un prince souverain.

Le lendemain, Kissel trouva Chmielnicki plus

sobre mais non moins fier et brutal. Il le supplia de se laisser toucher au nom de leur foi commune. « Votre Excellence veut-elle donc, lui dit-il, livrer aux païens la Pologne et la terre russienne, la foi orthodoxe et nos saintes églises! Avez-vous quelque grief particulier? on vous donnera satisfaction. Czaplinski vous a offensé; il sera châtié. Si l'armée zaporogue n'est pas assez nombreuse, si elle n'a pas assez de terres, le roi est prêt à lui faire de nouvelles concessions. Faut-il qu'elle s'élève à quinze mille, à vingt mille hommes? indiquez un chiffre. Si les cosaques veulent faire la guerre, ne vaut-il pas mieux qu'ils la fassent aux infidèles qu'aux chrétiens? Croyez que Sa Majesté sera reconnaissante si vous portez vos troupes sur la frontière. »

« Assez parlé! s'écria Chmielnicki. Il était temps de parlementer avec moi lorsque Potocki me chassait au delà du Dniépr; il en était encore temps après la farce des Eaux-Jaunes, après celle de Korsun, après même celle de Piliawce; à présent il est trop tard. Pourtant, je vais vous dire tout ce que je veux. Eh bien! Je veux délivrer tous les Russiens de l'esclavage des Polonais.

Deux cent mille, trois cent mille cosaques sont prêts à me suivre. Toute la horde va monter à cheval. Les Nogaïs sont en marche. J'ai tout près de moi Tougaï Bey, mon frère, mon âme, *l'unique faucon du monde;* il ira partout où je voudrai. L'Ukraine, la Podolie, la Volhynie sont à moi. Je serai sur la Vistule et je regarderai les *Liakhs* si loin qu'ils soient. Assis, Liakhs! Silence, *Liakhs!* S'ils font trop de bruit derrière la Vistule, j'irai les ranger. En Ukraine, je ne veux ni prince ni gentilhomme, et s'il en reste quelqu'un qui mange notre pain, qu'il soit soumis à l'armée zaporogue et qu'il ne s'avise pas de ruer contre le roi! » En prononçant ces paroles l'ataman frappait du pied et s'arrachait les cheveux. « Il semblait une furie, et les éclats de sa voix nous pétrifiaient, » écrit un des commissaires, témoin de cette scène. On remarquera dans le langage de Chmielnicki le respect constant qu'il a, ou qu'il affecte, pour l'autorité royale. Après les intérêts de l'armée zaporogue, il n'en a pas de plus chers que ceux de la royauté. Voyait-il en politique les vices énormes de la constitution polonaise ou bien se souvenait-il du temps où il conspirait contre elle avec Vladislas, et pensait-il trouver dans

son successeur un auxiliaire contre cette aristocratie à laquelle il avait juré une guerre à mort?

Il y avait alors à Pereïaslavl, un gentilhomme polonais nommé Mitiagowski, que ses opinions religieuses avaient exposé à des persécutions dans son pays. Il était arien, car il y avait alors des ariens en Pologne. Obligé de fuir, il avait été accueilli par les cosaques, qui ne savaient pas trop ce qu'était un arien, mais qui l'avaient bien traité comme un homme en butte à la haine des catholiques. Chmielnicki en faisait cas et lui montrait une bienveillance singulière. Les commissaires s'adressèrent donc à Mitiagowski et le supplièrent d'employer son crédit auprès du redoutable ataman. Mitiagowski pénétra dans le logement de Chmielnicki et lui demanda hardiment ce qu'il prétendait faire. Assurément il ne comptait pas retenir les commissaires prisonniers, action que les infidèles eux-mêmes regardaient comme coupable. Il devait alors les congédier en leur donnant une réponse catégorique, un ultimatum. L'ataman tira de dessous le tapis de sa table un papier sur lequel étaient écrits, dans le dialecte de l'Ukraine et dans le style le moins diploma-

tique, les articles suivants, qu'il le chargea de remettre aux commissaires :

1. Le nom et le souvenir de l'Église grecque-unie sont abolis dans les provinces russiennes.

2. Plus d'Église romaine ni grecque-unie.

3. Le métropolitain de Kief aura le premier rang après le primat de Pologne.

4. Dans les provinces russiennes il n'y aura ni voiévodes ni castellans d'une autre religion que de la religion orthodoxe.

5. L'armée zaporogue rentrera dans tous ses anciens priviléges.

6. L'ataman ne relèvera que de Sa Majesté le roi.

7. Tous les Juifs videront l'Ukraine immédiatement.

8. Jérémie Wiszniowecki n'aura jamais de commandement militaire.

En lisant cet ultimatum les commissaires s'entre-regardaient comme atterrés et ne trouvaient pas un mot à dire. Enfin Kissel, pour entamer une dicussion, demanda à Chmielnicki quel serait le chiffre de son armée, et ce qu'il devrait rapporter au roi sur le nombre des cosaques enregistrés ?

« — A quoi bon un chiffre? répondit Chmielnicki. Il y en aura autant que j'en voudrai.

» — Votre Excellence, reprit Mitiagowski, ne refusera pas sans doute de rendre au roi un grand nombre de ses sujets qu'elle retient prisonniers?

» — Accidents de guerre, répondit Chmielnicki; que le roi n'en prenne nul souci. »

» — Mais, continua Mitiagowski, les païens eux-mêmes rendent à la paix les prisonniers qu'ils ont faits à la guerre. J'ai été prisonnier des Turcs, et le sultan Ibrahim m'a renvoyé dans ma patrie. Comment vous, monseigneur, qui venez de recevoir de Sa Majesté la bulava et l'étendard, vous garderiez prisonniers des gentilshommes de sa maison, qui, pour la plupart, n'ont pas été pris sur le champ de bataille, mais enlevés dans leurs demeures avant qu'ils sussent la guerre déclarée? Que pensera-t-on de votre loyauté? »

» — C'est bien, dit Chmielnicki; ceux que Dieu m'a donnés, je les rendrai quand, en Lithuanie, on ne fera plus couler le sang des chrétiens. Jusque-là, que Potocki ne se flatte pas de revoir son frère, qui m'a volé ma maison en Podolie. Je sais les horreurs qui se passent en Lithuanie. »

En effet, l'insurrection, qui s'était étendue à cette province et qui avait été excitée et soutenue

par l'envoi de plusieurs régiments de cosaques, venait d'être battue et rudement châtiée par le prince Radziwill et ses lieutenants.

— « Et que se passe-t-il ici tous les jours? s'écria Mitiagowski. La populace n'assassine-t-elle pas des innocents ? ne les jette-t-elle pas dans le Dniepr ? Sous nos yeux, on pille, on massacre, on noie les Polonais. »

— « Je l'ai décidé. Ici, je suis maître et seigneur. C'est assez parlé. »

Kissel reprit :

— « Votre Excellence vient de nous donner son ultimatum. Nous pouvons être assurés qu'il n'y sera rien changé? »

— « Je ne puis rien garantir, dit l'Ataman. Nos régiments ne sont pas réunis, car il n'y a pas encore de fourrage. Que la commission s'ajourne à Pâques-fleuries, lorsqu'il y aura de l'herbe pour les chevaux, et jusqu'à ce moment que les armées polonaises ne mettent pas le pied dans la voiévodie de Kief. »

Pour couper court à toute discussion, Chmielnicki copia à la hâte les articles de son ultimatum et les remit aux Polonais. Sur leurs nouvelles instances au sujet des prisonniers, il promit de

les rendre lorsqu'on lui apporterait la ratification du traité. Il fut impossible d'en obtenir davantage.

Prêt à partir, Kissel lui adressa quelques mots d'une voix émue. Il lui rappela la responsabilité qui allait peser sur sa tête, pour avoir divisé affaibli la république. Lui, chrétien, s'était allié contre des chrétiens avec des infidèles. Il les avait conduits en Pologne pour y faire mille maux. Un jour, peut-être, l'Ukraine aurait à endurer les misères qu'endurait la Pologne; alors, mais trop tard, Chmielnicki se repentirait d'avoir sacrifié la patrie commune à son ressentiment. L'Ataman parut touché de l'accent du vieillard : « Personne, dit-il, ne peut éviter sa destinée. La nôtre est de vivre le sabre nu tant que nous voudrons être libres; mais mieux vaut mourir que vivre esclave. Je sais que la fortune est changeante; mais la justice triomphe à la fin. Nous aimons et nous respectons le roi comme notre seigneur; mais les panes et les gentilshommes, nous les haïssons à la mort. Qu'ils cessent de nous faire du mal, alors il ne sera pas difficile de conclure une bonne paix. Ils n'ont qu'à observer nos articles; mais s'ils veulent nous tromper, guerre à mort! Les prisonniers

seront rendus lors de la ratification du traité. Dites-le au roi : à d'autres conditions que celles que vous emportez, point d'accord entre nous! » Les commissaires observaient avec surprise qu'en parlant des larmes roulaient dans ses yeux.

On leur avait dit qu'un des colonels, nommé Tchornota, chef d'état-major de l'Ataman, avait auprès de son général un crédit extraordinaire. Les commissaires, pour ne négliger aucun moyen de succès, essayèrent de l'intéresser au sort des prisonniers. Lorsqu'ils se présentèrent chez le colonel, ils le trouvèrent au lit, souffrant d'un grand mal de tête, résultat d'un dîner auquel il avait assisté la veille chez son général. Aux premiers mots des commissaires, il s'écria qu'il ne se mêlerait de rien. — « Savez-vous, leur dit-il, que si je lui demandais de lâcher les oiseaux qui sont en cage, il serait homme à vous y mettre vous-mêmes? » Kissel, qui se croyait passé maître dans la connaissance des hommes, et qui ne doutait pas que toutes les consciences n'eussent leur prix, renvoya ses collègues, et, sans pourtant oser faire une offre directe, entama un long discours pour faire comprendre à Tchornota qu'il pourrait facilement obtenir pour lui-même la dignité

d'Ataman. Le cosaque, qui bâillait effroyablement, trop fatigué pour rien comprendre, coupa court brusquement à la conversation. « Ce fut un grand bonheur, dit le rapporteur de la commission, qu'on ne se fût pas expliqué plus clairement, car nous étions tous mis en pièces. » Les commissaires n'avaient-ils pas beaucoup à apprendre auprès de ce soldat ivre qu'ils avaient si mal jugé?

Le 16 février 1649, ils prirent définitivement congé de Chmielnicki. Il fit amener en leur présence les prisonniers polonais, et il renouvela devant ces malheureux la promesse de les rendre à la ratification de la paix, ajoutant toutefois, qu'en définitive, tout dépendait de la décision du *cercle*, et qu'il ne pouvait pas savoir ce qu'il exigerait. Puis il fit présent à Kissel d'un cheval magnifique et d'une bourse de 600 ducats, que celui-ci distribua sur-le-champ aux prisonniers. Ainsi se terminèrent les conférences de Pereïaslavl. Elles avaient exalté les présomptions des cosaques et profondément irrité l'orgueil des Polonais. Chmielnicki avait passé le but, et il était facile de prévoir que la paix était impossible.

La commission rapportait que les cosaques

étaient résolus à faire la guerre, et que Chmielnicki ne prétendait à rien moins qu'à la souveraineté de toutes les provinces russiennes. Un patriarche de Jérusalem, ajoutaient les envoyés polonais, lui avait tourné la tête en lui donnant le titre de *prince des Russiens* et lui faisant croire qu'il serait un second Constantin le Grand. Ils asuraient encore que Tougaï-Bey se préparait à entrer en campagne, et que Chmielnicki accueillait les aventuriers, de quelque nation et de quelque religion qu'ils fussent, pour s'en faire une garde soldée. Ils ne doutaient point qu'au printemps il ne se jetât sur la Pologne avec une armée innombrable.

VIII

Vainqueur, Chmielnicki avait dicté les conditions d'un traité, et cependant il ne garantissait pas la paix, pour prix des sacrifices exigés, puisqu'il la faisait dépendre du consentement de l'armée zaporogue, c'est-à-dire d'une masse de

serfs émancipés, enivrés de leur succès et rêvant de nouveaux pillages. A la rigueur, des panes polonais pouvaient se résigner, après la défaite, aux exigences du sérénissime Ataman, qui était une espèce de seigneur comme eux; mais leur orgueil se révoltait à l'idée d'avoir à compter avec une populace, avec des esclaves naguère tremblant à leurs pieds. Le nouveau roi, que Chmielnicki s'attendait à trouver plein de reconnaissance, et dont, sans trop de vanité, il pouvait s'attribuer l'élection, Jean-Casimir, ne reçut pas les propositions de paix avec moins d'indignation que sa noblesse, et fut le plus ardent à s'écrier qu'il fallait en finir avec les cosaques, non plus par des négociations, mais par les armes. La diète se rassembla; mais ses premières délibérations prouvèrent que les dangers de la patrie n'avaient pas le pouvoir de rallier sous un même drapeau les factions qui la divisaient. Au lieu de chercher des ressources pour la guerre, le parti de l'opposition voulait qu'on mît en jugement les généraux à qui l'opinion attribuait la déroute de Piliawce. Le roi les protégeait; ils avaient d'ailleurs de nombreux et puissants amis dans la diète, qui empêchèrent qu'on ne votât sur la question. En revanche,

l'opposition parvint à faire refuser au roi l'autorisation de lever une armée soldée; cependant, comme le danger était manifeste, on convint qu'il pourrait ordonner la *Pospolite ruszenie*, c'est-à-dire la levée en masse de la nation.

Au sujet du commandement de l'armée, les débats ne furent pas moins vifs entre les deux partis. On se souvient que les deux grands généraux de la république, le hetman de la couronne et le hetman de campagne, étaient prisonniers chez les Tartares. En Pologne, ces charges étaient à vie, et il ne pouvait être question que de désigner un général *par intérim*. Wiszniowiecki, après la bataille de Piliawce, avait été nommé par la diète *régimentaire* ou généralissime provisoire; mais le roi ne l'aimait pas, sachant qu'il avait soutenu, à la dernière diète, la candidature de Ragoczi. En outre, il l'accusait d'entretenir avec les Hongrois des relations secrètes et factieuses. On lui reprochait, avec beaucoup plus de raison, sa cruauté à l'égard des schismatiques et des paysans russiens, et parmi les Polonais eux-mêmes, il ne manquait pas de voix autorisées pour répéter, d'après Chmielnicki, qu'aux rigueurs intempestives du prince Jérémie devait

être attribuée l'insurrection des Russiens. Enfin, les formalistes, et le nombre en était grand, lui imputaient à crime d'avoir, au moment de l'invasion des cosaques, ordonné une prise d'armes générale dans sa voiévodie, mesure qui, légalement, ne pouvait être prescrite que par la diète ou par le roi. Wiszniowiecki fut donc exclu tout d'abord du commandement. Puis, lorsqu'il fut question de nommer un généralissime, le roi rencontra tant d'ambitions opposées, tant d'intrigues et tant de vanités dangereuses, qu'il ne crut pas pouvoir mieux faire que de prendre lui-même le commandement suprême. Il fit choix pour ses lieutenants-généraux de Firleï, de Landskoronski et d'Ostrorog. Le premier, qui, en l'absence du roi, devait commander l'armée, était un vieillard généralement aimé et considéré, complétement dépourvu d'ambition, et tout prêt à résigner ses fonctions entre les mains de l'hetman Potocki, lorsqu'il sortirait de captivité. Ostrorog était un des généraux si malheureux à Piliawce, mais celui pourtant dont la réputation avait eu le moins à souffrir de ce désastre. Landskoronski passait pour avoir de l'expérience et des talents militaires.

Au commencement du printemps, une armée de douze à quinze mille hommes, sous la conduite de ces trois généraux, partit pour la Volhynie. Elle devait être suivie de près par l'armée royale et Jean-Casimir lui-même. L'expérience des désastres récents n'avait pas amélioré la discipline, et cette avant-garde traînait à sa suite plus de vingt mille chariots. Les instructions données aux généraux leur prescrivaient de ne pas pénétrer sur le territoire des cosaques, et de se borner à donner la chasse aux Haïdamaks et aux maraudeurs qui infestaient le pays. Le quartier-général s'établit à Konstantinow. Instruit que Bar, qui avait une garnison de cosaques réguliers, était fort mal gardée, Landskoronski ne put résister à la tentation d'un coup de main hardi et s'en empara par surprise. Aussitôt, Chmielnicki affecta une grande indignation, et s'écria que les Polonais avaient commencé les hostilités. Il avait toujours répudié toute responsabilité des violences commises par les Haïdamaks, et, aussi courtois dans ses lettres qu'il avait été brutal dans ses conférences avec Kissel, il n'avait cessé d'exprimer l'espoir d'un arrangement pacifique : mais, cependant, il pressait Islam Gheraï de se mettre en

campagne et faisait prendre les armes, non-seulement à ses cosaques, mais encore à tous les habitants de l'Ukraine. Les colonies allemandes établies en Ukraine avaient subi l'enthousiasme guerrier des Russiens, et lui avaient envoyé de nombreuses recrues. On ne voyait plus dans les villages que des femmes, des vieillards infirmes ou des enfants. Tous les hommes avaient pris les armes; et, selon un auteur contemporain, « on » eût vainement cherché quelqu'un portant barbe » dans toute l'Ukraine. » A cette époque, les militaires seuls se rasaient le menton.

L'armée cosaque se composait d'une vingtaine de régiments dont chacun portait le nom du district où il se recrutait. Un ou plusieurs villages formaient une *sotnia,* ou *centurie;* mais la plupart dépassaient de beaucoup le chiffre réglementaire de cent hommes. « Tant vaut un village, disaient les cosaques, tant vaut la sotnia. » Quelques-unes comptaient plus de mille hommes. En général, il y en avait vingt dans chaque régiment. La sotnia se subdivisait en *kourènes*, ou escouades composées d'hommes du même hameau, quelquefois de la même maison. Cette armée était, comme on voit, toute la nation russienne organisée militai-

rement. On prétend qu'elle s'élevait à plus de deux cent mille combattants.

Les Tartares opérèrent leur jonction dès le commencement de juin. Non-seulement toute la Horde d'Or[1], mais les Nogaïs, les Tartares du Boudjak et de toutes les steppes du Sud, et jusqu'à des Circassiens du Caucase, avaient répondu à l'appel de Chmielnicki. Six mille janissaires avaient été mis par la Porte aux ordres de l'Ataman. On dit que, depuis l'invasion de Tamerlan, jamais armée plus nombreuse n'avait paru en Europe. Pas un seul de ces soldats ne recevait de solde ni de distribution; le pillage de la Pologne devait les payer et les nourrir.

Sur la nouvelle de ce débordement de barbares, les généraux polonais tinrent conseil pour choisir le poste le plus favorable à la défensive. Ostrorog proposait d'aller camper sous Kaminiec, la meilleure forteresse de la Pologne où, en cas de revers, on pourrait trouver un refuge assuré. D'autres représentaient que si l'on abandonnait la Volhynie, on allait renforcer l'ennemi de toute la

1. *Or* est le nom tartare de Pérécop; c'est probablement pour cela que les Tartares de Crimée sont désignés sous le nom de Horde d'Or.

OXFORD - TAYLOR INST.

population de cette province, et qu'en outre, on laissait la Pologne royale ouverte à la dévastation. Firleï réunit la majorité, en indiquant la position de Zbaraz. On s'appuyait à une forteresse importante; on couvrait la Pologne; enfin on donnait la main à Wiszniowiecki, déjà établi dans le voisinage de cette place avec un corps nombreux de volontaires. La seule présence de ce chef hardi et heureux rendrait le courage aux soldats inquiets et troublés par les rumeurs effrayantes qui précédaient les hordes ennemies. Aux premiers mouvements des cosaques, le prince Jérémie, s'arrachant des bras de sa jeune femme, avait rassemblé ses gentilshommes, ses clients, ses amis, et, sans prendre l'ordre du roi, avait commencé la guerre. Landskoronski alla le voir dans son camp et le supplia, au nom de la patrie, d'oublier ses ressentiments pour se joindre au petit nombre de braves qui allaient se dévouer pour elle; il ajouta que Firleï était prêt à lui céder le commandement :
« — A Dieu ne plaise, s'écria Wiszniowiecki les
» larmes aux yeux, que je prive ce noble vieillard
» d'un honneur qui lui a été si justement conféré
» par le roi et la république! Je n'ai qu'une poi-
» gnée d'hommes mal armés et mal pourvus,

» mais déterminés à faire leur devoir. Comptez » sur moi, je vous les amènerai demain. »

La noble conduite du prince remplit de joie toute l'armée et lui rendit la confiance. Les soldats, prêts à déserter, se serrèrent avec enthousiasme autour de leurs chefs. Chacun jura de mourir à son poste. On vint camper sous Zbaraz, et un ingénieur, réputé fort habile, traça l'emplacement d'un camp retranché. Chaque corps, selon la position qu'il occupait, devait travailler à une partie des lignes de défense. Pourtant, l'ouvrage n'avançait que lentement. Après plusieurs jours de travaux pénibles, on s'aperçut que le tracé des retranchements était beaucoup trop étendu pour le nombre des troupes qui devaient les défendre. Il fallut recommencer sur un nouveau plan. D'ailleurs, la position était forte; l'armée polonaise appuyait une de ses ailes à la forteresse de Zbaraz, l'autre à un marais infranchissable.

Le 29 juin [V. S.], une reconnaissance, partie du camp polonais, rencontra une forte avant-garde de cavalerie tartare, qui la ramena précipitamment et vint insulter les retranchements encore inachevés. Le lendemain parut l'innom-

brable armée des cosaques et des Tartares. On aperçut l'étendard blanc du khan de Crimée, et les Polonais ne doutèrent plus que toute la Horde d'Or n'eût pris les armes. Chmielnicki se montra lui-même, examina longtemps les lignes et la contenance des Polonais, et promit au khan de le faire souper, le soir même, dans la tente de Firleï. Sur cette assurance, les Tartares se précipitèrent sur un point où les retranchements n'étaient qu'ébauchés. La mêlée fut rude et furieuse, mais les assaillants furent repoussés. Le jour suivant, les Tartares furent relevés par les cosaques, mais avec aussi peu de succès. Wiszniowiecki et sa petite troupe de volontaires faisaient des prodiges de valeur, et, à plusieurs reprises, chassèrent l'ennemi assez loin de leurs lignes. Mais ces combats brillants ne diminuaient en rien ni le danger, ni l'inquiétude de l'armée polonaise. La plupart des soldats et quelques-uns des généraux eux-mêmes demandaient qu'on abandonnât les lignes et qu'on se retirât dans la forteresse, qui leur semblait plus facile à défendre. Wiszniowiecki s'y opposa; à son avis, l'évacuation du camp ne pouvait avoir lieu à l'insu de l'ennemi; ce serait le signal d'une attaque terrible, et peut-être

d'une déroute comme celle de Piliawce. « Il nous faut vaincre ou mourir à notre poste, disait-il; montrons que les Polonais, à pied et derrière un parapet, sont aussi bons qu'à cheval et en rase campagne. » Il parvint à faire adopter son opinion, et, comme à chaque instant on s'attendait que les lignes pourraient être forcées, on travailla jour et nuit à en élever de nouvelles en arrière. Les plus grands seigneurs, mettant bas leurs dolmans de velours et de soie, prirent la pelle et la pioche, et donnèrent l'exemple aux travailleurs. De leur côté, les cosaques et les Tartares n'étaient pas oisifs et faisaient leurs approches avec une activité extraordinaire. A peine les assiégés eurent-ils terminé leur retranchement intérieur, qu'ils furent obligés d'abandonner le premier, sur lequel l'ennemi s'établit aussitôt. Les cosaques poussaient leurs travaux avec une incroyable rapidité. Guidés par les déserteurs étrangers, ils remuaient la terre sans relâche et élevaient des cavaliers qui dominaient les ouvrages des assiégés. Du haut de ces cavaliers, leurs mousquetaires tuaient ou blessaient quantité de monde dans l'intérieur du camp. C'est en vain que les Polonais construisaient des traverses pour se

mettre à l'abri de leurs tirailleurs, il fallait élever, autour de chaque tente, un parapet de terre pour ne pas être en butte aux balles et aux flèches des assiégeants. A toutes ces difficultés vint se joindre la famine. Pas un convoi ne pouvait arriver au camp; les généraux, bien qu'ils eussent encore des provisions particulières, mangeaient de la viande de cheval, afin de donner l'exemple aux soldats en leur montrant qu'ils savaient souffrir comme eux. Cependant l'inquiétude et le découragement croïssaient tous les jours; faute de fourrage, les chevaux mouraient par milliers et infectaient le camp de leurs cadavres. Nulle nouvelle de Varsovie ni de l'armée royale; tous les courriers qu'expédiaient les assiégés tombaient entre les mains de l'ennemi, qui leur jetait, avec des cris de triomphe, les lettres qu'il avait interceptées. Bien que Firleï fît son devoir et comme général et comme soldat, il était sans prestige pour son armée, qui le considérait comme un homme condamné par le destin. Il était luthérien, et les catholiques fervents attribuaient les malheurs de cette guerre au choix fait d'un général hérétique. L'étendard royal, planté devant sa tente, selon l'usage, avait été

renversé par la foudre, et cet accident parut aux soldats superstitieux un présage de la colère céleste. Un seul homme parvenait à ranimer les courages abattus, c'était Wiszniowiecki; toujours au poste le plus périlleux, toujours serein, gai même, il lui suffisait de se montrer pour que les soldats oubliassent leur détresse et leurs souffrances. Dans une sortie, il fut blessé à la jambe et, bien que retenu dans sa tente, il ne cessait pas de présider aux conseils des assiégés. Un jour, qu'entouré des chefs de l'armée il les exhortait à la constance, une flèche vint tomber à quelques pas de son lit; on était alors si près de l'ennemi que personne ne douta d'abord qu'elle n'eût été lancée par un Tartare. A cette flèche était attaché un billet, écrit en langue polonaise, il n'était pas signé, mais l'auteur disait qu'il était gentilhomme et que la nécessité l'avait obligée à suivre Chmielnicki comme beaucoup d'autres. Pénétré de remords et désirant servir sa patrie, il avertissait les chefs du camp de Zbaraz que l'armée royale approchait et qu'elle n'était plus qu'à six ou sept milles. Sa venue, ajoutait-on, avait fort abattu l'audace des cosaques et des Tartares. Personne ne mit en doute l'authenticité de cette lettre, qui

pourtant n'était qu'un mensonge héroïque de Wiszniowiecki. L'armée l'accueillit avec des transports de joie; un gentilhomme courageux s'offrit aussitôt pour aller avertir le roi de la situation des assiégés; à la tombée de la nuit, il traversa le marais à la nage et tout le jour se tint caché entre des roseaux; puis, lorsque l'obscurité revint, il se glissa, revêtu d'un habit de paysan, au travers des postes ennemis. Enfin, après avoir échappé à mille dangers, il apprit que le roi se trouvait effectivement assez près de Zbaraz, et il se rendit aussitôt auprès de lui.

IX

Wiszniowiecki avait deviné juste. En effet, l'armée royale approchait et se trouvait même à peu près à la distance qu'il avait annoncée; mais, chose étrange, elle ne savait encore rien de ce qui se passait en Volhynie, tant les paysans, dévoués aux cosaques, mettaient de soin à cacher ce qu'ils savaient de leurs mouvements. Jean-Casimir avait inutilement fait des efforts auprès de la diète pour

qu'elle l'autorisât à lever des troupes mercenaires, c'est-à-dire des soldats réguliers. Tout ce qu'il avait pu obtenir, était la convocation de la *Pospolite ruszenie* ou de l'arrière-ban. Mais la nation était loin de partager son ardeur. Les provinces qui n'étaient pas immédiatement menacées, se montraient mal disposées à s'armer pour défendre celles qui étaient déjà envahies. On reprochait au roi ses favoris, ses ministres, son goût pour le luxe et les plaisirs. Son mariage même avec la veuve de son frère, bien qu'il eût été autorisé par la cour de Rome, passait pour une espèce de sacrilége, et les malheurs de la patrie, disaient les dévots, étaient la juste punition de ce mépris pour les lois de l'Église. A force d'instances, et en engageant jusqu'aux joyaux de la reine, Jean-Casimir était parvenu à mettre sur pied une petite armée, composée de sa garde, de quelques régiments d'infanterie allemande et quelques escadrons de hussards. On sait que les hussards polonais étaient un corps d'élite, semblable à ce qu'on appelait autrefois en France les *compagnies d'ordonnance.* Magnifiquement armés et montés, ils étaient, à cette époque, les plus redoutables cavaliers de l'Europe. Si le ciel tombait, disaient les Polonais,

nos hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs lances. A ces troupes, qu'on pouvait appeler régulières, était venu se joindre l'arrière-ban, au nombre de 13 à 14,000 hommes. Ce chiffre prouvait que la guerre n'était pas populaire. Encore avait-il fallu beaucoup de temps pour rassembler toutes ces forces, qui, réunies, ne s'élevaient pas à plus de 25,000 combattants. Lublin avait été désigné pour le rendez-vous général. Dès le milieu de juin, le roi s'y était rendu de sa personne. Il attendit trois semaines ses détachements, et ce ne fut que le 7 juillet V. S. (17 N. S.) qu'il se mit en marche sur le bruit que les Tartares et les cosaques avaient fait leur jonction en Podolie. L'armée prit le chemin de Zbaraz, dans la plus complète ignorance de ce qui s'y passait, et il ne lui fallut pas moins de trois semaines pour atteindre Toporow, où le gentilhomme polonais sorti du camp assiégé remit au roi une lettre de Firleï. Il y avait alors trente-deux jours que la petite armée de Zbaraz résistait aux efforts de 200,000 hommes; elle avait soutenu vingt assauts, fait quarante-six sorties, perdu plus de la moitié de son effectif, et Jean-Casimir n'en savait rien. Il apprenait presque en même temps l'invasion de

l'ennemi et la situation désespérée de ses plus fidèles serviteurs. En Volhynie cependant, il n'y avait guère de paysan qui ne fût parfaitement instruit des progrès des cosaques. Pas un seul ne fournissait de renseignements à l'armée royale. « *On a beau les brûler*, » dit un écrivain polonais de ce temps, « *ils ne disent pas la vérité* [1]. » Et cette conjuration de tout un peuple n'ouvrait pas les yeux à ses oppresseurs.

D'un autre côté, les cosaques et les Tartares, instruits jour par jour, heure par heure, de tous les mouvements de leurs adversaires, s'apprêtaient à les surprendre, et sans abandonner le siége du camp de Zbaraz, avaient détaché contre eux l'élite de leur immense armée. Le 5 août V. S. (15 N. S.) les Polonais se trouvèrent sur les bords de la Strina devant Zbaraz. Derrière la ville s'étendaient d'épaisses forêts traversées par deux routes, l'une menant à Lwow, l'autre à Sbaraz. Les coureurs envoyés par le roi rapportaient que, nulle part, à plus de trois milles de distance, ils n'avaient rencontré l'ennemi. En réalité, Jean-Casimir était aussi mal servi par ses officiers que par les

1. *Etiam ustulati* prawdy nie powiedza.

paysans russiens. L'armée cosaque était en bataille derrière les bois, et déjà un gros corps de cavalerie débordait le flanc de l'armée royale. C'était la veille de l'Assomption ; le roi entendit la messe, communia, et passa une courte revue dans laquelle il harangua ses troupes; mais personne ne se doutait qu'on fût près d'en venir aux mains. Depuis plusieurs jours le temps était pluvieux et les chemins détestables. Le grand nombre de chariots que les Polonais traînaient après eux devait rendre le passage de la rivière long et difficile. On résolut de former deux colonnes, qui suivraient, l'une la route de Lwow, l'autre celle de Zbaraz et passeraient chacune sur un pont jeté sur la Strina. Une faible avant-garde les précédait. La colonne qui marchait sous les ordres du roi défilait en assez bon ordre, mais l'arrière-ban, qui passait sur l'autre pont, ne gardait plus ses rangs. Les uns allaient chercher un abri dans les maisons, les autres s'occupaient des apprêts de leur repas. Les chariots avançaient pêle-mêle avec les cavaliers. La plupart avaient mis pied à terre et quitté leurs armes. Cependant, Chmielnicki, monté sur un arbre de la forêt, observait tous leurs mouvements, les comptait à loisir et

choisissait sa proie. Lorsque la moitié de chacune des deux colonnes polonaises eut passé la rivière, il donna le signal de l'attaque. L'avant-garde du roi qui avait dépassé Zbaraz, fut brusquement refoulée et annonça que l'ennemi se montrait en masse. Personne ne bougea, on crut que c'était une fausse alerte. Cependant le bruit de la mousqueterie redoublait et se rapprochait. On s'imagina, telle était la confiance générale, que ces coups de feu n'annonçaient qu'une querelle entre les soldats pour leur logement, accident presque journalier dans la marche. Enfin l'avant-garde parut fuyant pêle-mêle avec les Tartares et les cosaques. L'arrière-ban de Lwow et de Przemysl, surpris à pied et dans le plus grand désordre, fut taillé en pièces avant d'avoir pu se mettre en ligne. En un instant, le pont que les Polonais venaient de traverser fut obstrué par des chariots poussés en sens contraires, et tout ce qui se trouvait sur la rive gauche fut massacré sans rendre de combat. Là périrent plusieurs seigneurs de haute distinction et près de 5,000 gentilshommes. Les fastes militaires de la Pologne ont conservé le souvenir du porte-enseigne du régiment de Lwow, qui, les deux mains hachées à

coups de sabre, tomba en serrant son drapeau entre ses bras mutilés.

L'attaque des cosaques et des Tartares contre la colonne qui suivait la route de Zbaraz ne fut ni moins soudaine ni moins impétueuse, mais de ce côté les Polonais, marchant sous les yeux du roi, étaient mieux préparés et soutinrent le choc avec vigueur. Laissant dans Zborow quelques compagnies d'infanterie pour contenir la populace qui déjà sonnait le tocsin et prenait les armes pour se joindre aux cosaques, le roi replia ses troupes sur la rive droite de la Strina, fit rompre le pont derrière lui et forma sa petite armée en bataille, après avoir recueilli les fuyards qui arrivaient de l'autre colonne. « Je mourrai ici, » disait-il aux soldats, « ou je serai prisonnier chez les Tartares; mais personne ne me verra tourner le dos. » Cependant l'ennemi passait la Strina sur plusieurs points, et grâce à son immense multitude, débordait l'armée royale des deux côtés à la fois. A l'approche des cosaques, un officier polonais courut au devant d'eux, et leur cria qu'ils eussent à obéir à l'ataman Zaluski, que le roi venait de nommer; que Chmielnicki était déclaré *impie et traître*, et que 10,000 ducats étaient offerts à qui

le livrerait mort ou vif. Il fallait une hardiesse peu commune pour faire cette proclamation, et le héraut dut à la vitesse de son cheval de n'être pas mis en pièces. L'engagement devint général. Les cosaques portèrent leur plus grand effort sur le centre de l'armée royale formé de l'arrière-ban. Trois fois la ligne polonaise plia, et trois fois ses chefs la ramenèrent au combat. Après quelques charges simulées contre l'aile droite, la cavalerie tartare se rua tout d'un coup sur le centre et y fit une large trouée. L'épouvante se répandit dans tous les rangs et un flot de fuyards se précipita vers le carré de chariots qui renfermait les bagages. En ce moment un cavalier tout couvert de sang arrive devant le roi, qui se trouvait à l'aile gauche, criant que tout est perdu et qu'il n'a pas un moment à perdre pour échapper à la mort ou à la captivité. Pour toute réponse, Jean-Casimir galope au devant des fuyards : « Messieurs, » criait-il, « n'abandonnez pas votre roi, ne trahissez pas la patrie! » Il saisissait les rênes des cavaliers et les obligeait à faire face à l'ennemi. Ses prières, ses menaces, son exemple surtout, arrêtèrent la foule débandée. Quelques compagnies d'infanterie allemande, tenues jus-

qu'alors en réserve, arrêtèrent un instant les Tartares par un feu roulant. De la droite où commandait Ossolinski, car un chancelier polonais devait être général au besoin, survinrent quelques troupes fraîches et le combat recommença. Mais à chaque instant de nouveaux renforts arrivaient à l'ennemi. Sans cesser de faire tête aux assaillants, sans se laisser rompre, les Polonais étaient pourtant refoulés en arrière, sous la pression d'une masse irrésistible ; le jour tombait lorsqu'ils gagnèrent l'enceinte de leurs chariots; c'était leur dernier asile. Les cosaques et les Tartares s'arrêtèrent; certains que leur proie ne pouvait leur échapper, ils voulurent bien lui donner quelques heures de repos.

Pendant qu'on élevait à la hâte un parapet en terre devant les chariots, les chefs de l'armée polonaise se réunissaient autour du roi. Tous étaient encore à cheval, quelques-uns blessés et couverts de sang. La consternation était peinte sur tous les visages. Le roi seul conservait cette noble fierté que donne la conscience d'avoir fait son devoir. Tenter le sort d'une nouvelle bataille semblait impossible aux plus hardis. Résister dans des retranchements ébauchés, sans vivres, sans espoir

de secours, personne n'osait le proposer. Après un assez long silence, un des généraux, d'une voix émue, dit que rien n'était perdu si le roi était sauvé. A tout prix, il fallait essayer de le faire sortir secrètement d'un camp impossible à défendre.

Jean-Casimir répondit simplement : « Non, je veux vivre ou mourir avec vous. » Un autre proposa de tenter une trouée, à la faveur de la nuit; mais, avec des troupes épuisées et découragées, l'entreprise fut déclarée inexécutable. Articzewski, vieux général plein d'énergie, prétendit qu'en se jetant dans les bois voisins, on pourrait gagner Zbaraz, en combattant, sans trop de désavantage. Mais trouverait-on Zbaraz encore entre les mains des Polonais, et que gagnerait-on en y amenant une armée battue et démoralisée ? Personne n'appuya cette proposition. Ossolinski prit la parole : « Je ne vois, dit-il, qu'un moyen de salut. Il faut essayer de diviser l'ennemi, de séparer les Tartares des Russiens. Que le roi écrive au khan, qu'il lui rappelle qu'autrefois Vladislas lui a rendu des services considérables; qu'on lui promette des subsides, et j'ose espérer que cette démarche de Sa Majesté touchera le prince tartare. »

Tout le monde se rendit à cet avis, qui fut aussitôt mis à exécution. Jean-Casimir écrivit ou signa une lettre destinée à flatter l'amour-propre du khan. Le roi s'adressait à lui comme à son égal, et lui reprochait doucement de s'être allié, lui, prince souverain, à un ramas de rebelles, ses anciens ennemis, qui au premier jour pourraient se tourner contre lui et profiter de la puissance qu'il leur avait donnée pour dévaster ses États. Vraisemblablement, le parlementaire chargé de cette lettre portait des propositions verbales, de nature à satisfaire l'avidité du Tartare.

La dépêche expédiée, le roi pria longuement devant une image de la vierge, patronne de la Pologne, puis, se jetant sur une botte de paille, il prit quelque repos. Il fut bientôt réveillé. Le bruit se répandit dans l'armée que le roi et les principaux seigneurs allaient quitter le camp en secret et abandonner les soldats à leur sort. En un instant, tout le monde fut sur pied. Les uns se préparaient à fuir, quelques soldats voulaient piller les bagages; on sellait les chevaux, on criait que tout était perdu et que la nuit offrait la seule chance d'échapper aux barbares. Un prêtre réveilla le roi. Jean-Casimir, sans hésiter, sauta

sur le premier cheval qui s'offrit à lui, et, entouré de pages et de gardes portant des torches, se montra aux troupes mutinées. « Me voici, mes enfants ! leur criait-il. Reconnaissez votre roi. Dieu nous a châtiés ; mais il est clément, et demain, avec son aide, nous pourrons vaincre encore. Croyez qu'en aucun cas je ne vous abandonnerai, et que, si Dieu le veut, je suis prêt à mourir à votre tête. » Ces paroles arrachaient des larmes aux vieux soldats. Tous firent serment de périr aux pieds de leur souverain.

Le jour parut. Les cosaques seuls commencèrent l'attaque, à la fois contre la ville de Zborow et contre le camp. Favorisés par les habitants, ils s'emparèrent de la ville, égorgèrent la faible garnison qui la défendait, et, se déployant sur les derrières du camp polonais, qui de ce côté n'avait encore ni fossé ni parapet, ils commencèrent à tirailler comme prêts à donner l'assaut. Ils semblaient encore plus nombreux que la veille, et à chaque instant on s'attendait à les voir pénétrer dans l'enceinte des chariots. Tout à coup, un cri s'éleva : *Trève!* On vit Chmielnicki à cheval, ordonnant à ses cosaques de se retirer, et les assiégés respirèrent. Bientôt après, un mourza tartare

entrait dans le camp royal avec une lettre d'Islam Ghereï. Le khan, avec toutes les formules de la politesse orientale, complimentait Sa Majesté polonaise. Il se plaignait de n'avoir pas reçu plus tôt de ses nouvelles, ce qui l'avait obligé, disait-il, à venir en chercher en personne. « Nous sommes à présent tes hôtes, ajoutait-il, et tu peux nous envoyer ton chancelier ou quelque homme de confiance pour que nous traitions avec lui. » Malgré le ton un peu ironique de cette lettre, il était évident que le khan était disposé à la paix, et qu'il ne s'agissait plus que de savoir à quel prix il voudrait l'accorder.

Avec la lettre d'Islam Ghereï, le Tartare en apportait une de Chmielnicki écrite en latin, soit pour se conformer aux usages de la chancellerie polonaise, soit peut-être pour en dérober la connaissance à ses alliés les Tartares. Chmielnicki rappelait au roi en peu de mots ses malheurs et ceux de son pays : « Je ne suis pas un factieux, disait-il; je me suis réfugié aux pieds de Son Altesse le khan de Crimée, dans l'espoir qu'il me ferait rentrer en grâce auprès de vous. J'aimerais mieux mourir que de vivre l'ennemi de mon gracieux souverain. Je suis prêt à remettre à Zaluski

la masse d'armes et l'étendard que j'ai reçus de Votre Majesté, pourvu que je sois assuré de sa bienveillance, et je ne désire qu'une chose, c'est de finir mon existence en paix sous sa royale protection. »

Que s'était-il passé dans la nuit qui suivit la bataille de Zborow? Les historiens ne nous donnent à ce sujet que des conjectures. Si l'on en croit la plupart des auteurs polonais, le roi aurait détaché le khan de son alliance avec les cosaques, et l'aurait subjugué par sa noble confiance, après l'avoir étonné par son courage; d'autres donnent à entendre que Jean-Casimir aurait acheté la paix du Tartare; tous paraissent croire que l'Ataman des cosaques, non-seulement n'aurait eu aucune influence dans les négociations, mais que le traité même se serait conclu sans sa participation; en un mot, qu'il aurait été sacrifié par son allié.

A notre avis, ni l'une ni l'autre de ces suppositions ne sont admissibles. Islam Ghereï n'était pas un Alexandre qui, après avoir battu un prince, lui rendit ses États par estime pour son courage. Sans doute, l'appât d'une grosse somme d'argent pouvait exercer une influence décisive sur un chef de maraudeurs habitués à vivre de la guerre;

mais telle était la situation des Polonais qu'ils ne pouvaient lui offrir que ce qui était déjà, pour ainsi dire, entre ses mains. La rançon qu'ils étaient en état de payer valait-elle le pillage des fourgons du roi et le sac de ses villes? On verra tout à l'heure combien il fut difficile à Jean-Casimir de trouver les moyens de présenter au khan un à-compte acceptable. Enfin, en supposant même que le souverain des Tartares ou ses ministres se fussent laissés gagner par des promesses dans la nuit qui suivit la bataille, il eût suffi sans doute d'un mot de Chmielnicki pour lancer ses cosaques à l'assaut du camp polonais et pour l'emporter avant que les Tartares eussent conclu leur marché. Tout se réunit, au contraire, pour faire croire que l'influence de Chmielnicki fut toute-puissante auprès de son allié et qu'il se montra ferme et résolu pour l'empêcher d'abuser de sa victoire. Fidèle à sa politique, l'Ataman fut à Zborow ce qu'il avait été à Piliawce; il tenait ses ennemis sous ses pieds. S'il leur donnait le coup de grâce, qu'y gagnait-il? De partager le butin du camp royal avec les Tartares, et bientôt après, sans doute, de leur disputer la possession du pays, de la disputer peut-être à d'autres

princes, à d'autres peuples plus éclairés, plus puissants, irrités contre l'imprudent qui aurait livré aux musulmans des provinces chrétiennes. Chmielnicki, nous l'avons déjà dit, sentait qu'il ne devait pas prétendre à devenir un souverain reconnu par ses voisins; mais il voulait cependant régner sous le nom d'un autre, et cette fois, la Pologne semblait si complétement abattue, qu'il dut se flatter de n'avoir pour longtemps rien à en redouter. Cette fois encore il se méprit.

Le chancelier Ossolinski, du côté du roi, et le visir du khan, Cheffer Kasi, s'entendirent assez vite sur lès conditions de la paix. Les Tartares ne demandaient que de l'argent, une somme de 90,000 ducats, payée annuellement, plus 200,000 pour les frais de la guerre. Le visir avait prononcé le mot de tribut, et l'orgueil du plénipotentiaire polonais en fut révolté. « Les Polonais, s'écria-t-il, sont un peuple libre et ne payent tribut à personne : ils sont prêts à faire des présents à leurs amis et à reconnaître les services rendus par un *don gratuit*, mais jamais ils ne consentiront à devenir tributaires. »

— « Tribut, présent, don gratuit, qu'importe le

mot? dit Cheffer Kazi en souriant, pourvu qu'on soit d'accord sur la somme. »

Dans la caisse militaire de Jean-Casimir, on ne put trouver que 30,000 ducats à donner comptant aux Tartares, outre un cadeau au visir et à quelques autres chefs. Vers la fin des conférences, Chmielnicki se montra, salua respectueusement le chancelier de Pologne, mais ne prit aucune part, du moins en apparence, au traité qui allait se conclure. D'ailleurs les intérêts des cosaques n'y furent point oubliés, et tous les articles proposés, ou plutôt imposés en Ukraine aux commissaires du roi en faisaient partie. Il était formellement stipulé que l'Ataman des cosaques ne relèverait que du roi, et que les voiévodes polonais n'auraient aucun pouvoir dans les provinces russiennes; enfin, que le nombre des cosaques enrégimentés serait de 40,000. Il faut remarquer toutefois qu'au lieu d'être produits dans la forme un peu brutale de leur première rédaction, ces articles étaient modifiés de manière à ménager l'orgueil du roi et des seigneurs. Le khan priait Sa Majesté polonaise d'accorder une amnistie complète aux cosaques et de rendre ses bonnes grâces à leur Ataman. On dit, qu'à

l'insinuation de Chmielnicki, on ajouta que la voiévodie de Tchighirin (Czehrin) serait l'apanage du chef de l'armée zaporogue. Depuis le commencement de la guerre, le régiment de ce nom formait la garde particulière de Chmielnicki.

Ces articles concernant les cosaques semblèrent aux seigneurs polonais plus durs que tout le reste. Le roi, disaient-ils, traite avec les Tartares d'égal à égal; mais pouvons-nous nous abaisser jusqu'à traiter avec nos sujets? Il fallut bien se soumettre en présence de la nécessité. Toutefois le chancelier, discutant avec adresse tous les articles et employant à propos l'intervention d'Islam Ghereï, obtint quelques concessions, notamment en ce qui concernait les provinces russiennes, où il n'y avait jamais eu de cosaques. En réalité, le traité de Zborow ne fut que le retour à l'ancienne constitution du pays, la reconnaissance et sur quelques points l'extension des priviléges de l'armée zaporogue. Voici le résumé des articles du traité qui regardent les cosaques :

1. Sa Majesté rend à l'armée zaporogue toutes ses anciennes franchises, et à cet effet lui accorde un nouveau *privilége*.

2. Le roi permet de porter à 40,000 le nombre des Cosaques

enregistrés, dont le territoire sera déterminé. Ces soldats pourront être choisis sur les terres seigneuriales ou sur celles de Sa Majesté. Il est en outre permis à tous ceux d'autres provinces qui voudraient devenir cosaques, de transporter leur domicile et leurs biens en Ukraine et de s'y faire enregistrer dans le courant de la présente année, après lequel terme ils ne pourront quitter la terre à laquelle ils appartiennent.

3. Tchighirin avec son territoire sera l'apanage de l'Ataman, et Sa Majesté le confère au général actuel de l'armée zaporogue, le noble Bogdan Chmielnicki, fidèle sujet du roi et de la R. P.

4. Amnistie pleine et entière est accordée pour tous les actes datant des derniers troubles.

5. Amnistie semblable est accordée aux gentilshommes qui auraient pris parti dans l'armée zaporogue; et ceux qui, pendant les derniers troubles, auraient été dégradés de noblesse, seront réhabilités dans la prochaine diète. (Cet article concernait surtout les sociniens, les ariens et les hérétiques de toute espèce, qui étaient allés chercher un refuge dans le camp des cosaques.)

6. Dans les chefs-lieux de régiments cosaques, les Juifs ne pourront ni posséder, ni affermer des terres, ni même s'y domicilier.

7. Le métropolitain de Kief aura la direction suprême de toutes les affaires relatives à l'Union et à l'Église, dans le royaume de Pologne et dans la grande principauté de Lithuanie. Il aura siége au sénat.

8. Tous les emplois administratifs des voiévodies de Kief, Braclaw et Tchernigof ne pourront être donnés qu'à des gentilshommes professant la religion grecque.

9. Les jésuites ne pourront résider ni à Kief, ni dans les

autres villes où se trouvent des écoles russiennes autorisées. Ces écoles conserveront tous leurs anciens priviléges.

10. Les cosaques ne pourront vendre de l'eau-de-vie en détail, mais ils pourront en distiller et la vendre en gros.

11. Les articles précédents seront ratifiés par la diète; il y aura paix et entente cordiale entre les habitants de l'Ukraine, les troupes du roi et l'armée zaporogue.

X

A son retour de Zborow, Jean-Casimir fut reçu dans sa capitale, non-seulement avec tristesse et froideur, mais encore avec des marques de mépris. Il avait humilié la nation en capitulant devant des sujets rebelles, des serfs révoltés. C'était le reproche qui s'élevait de toutes parts, sous forme de satires, de chansons, de caricatures, de cris injurieux; et ceux qui n'avaient combattu ni à Zbaraz, ni à Zborow, qui, malgré l'appel aux armes, étaient demeurés dans leurs châteaux, n'étaient pas les moins ardents à déchirer le prince malheureux. En faisant à Wiszniowiecki une réception enthousiaste, la population de

Varsovie sembla prendre à tâche d'infliger un nouvel affront à son roi; mais ce fut surtout contre Ossolinski que se déchaîna avec le plus de violence l'orgueil national si profondément blessé. Dans la diète qui s'ouvrit peu après la convention de Zborow, il eut à subir tous les outrages auxquels un ministre peut être exposé dans une assemblée toute-puissante. Et pourtant, pas une voix ne s'éleva pour demander qu'on déchirât le traité et qu'on tentât de nouveau le sort des armes; la convention fut ratifiée sans qu'on en discutât les articles, car on eût craint de paraître accepter ainsi une part de responsabilité; en revanche, tous les actes de la vie politique d'Ossolinski furent passés en revue et stigmatisés avec la dernière rigueur. La diète l'accusait de tout ce qu'il avait fait, et aussi de tout ce qu'elle l'avait conrtaint de faire. Il avait envoyé aux cosaques un *privilége* royal : on disait qu'il les avait excités à la rébellion. C'était à lui seul qu'on attribuait les malheurs de la guerre, et on oubliait qu'on l'avait empêché de lever une armée soldée et que ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'on l'avait autorisé à convoquer l'arrière-ban. Enfin, on lui reprochait d'avoir traité avec un rebelle, lors-

que c'était probablement à la modération de ce rebelle que la république devait son existence et le roi sa liberté. Ossolinski ne survécut pas longtemps à ces injustes attaques, à cet anathème prononcé contre lui par toute une nation; il mourut désespéré, sans exciter un regret, poursuivi jusqu'à sa dernière heure par les sarcasmes de ses ennemis :

Semper fuit Ossolinciorum opus
Corrumpere Reipublicæ corpus.

On répétait sur son tombeau cette mauvaise prose de Wiszniowiecki.

Le roi, qui avait supporté les satires et les libelles avec la plus exemplaire patience, partageait les sentiments de tous ses gentilshommes au sujet du traité de Zborow, et s'il avait eu, au moment du danger, quelque reconnaissance pour Chmielnicki, il l'oublia bien vite pour ne se rappeler que l'audace d'un sujet dictant la loi à son souverain. Wiszniowiecki lui-même n'attendait pas avec plus d'impatience que Jean-Casimir l'occasion de prendre une revanche éclatante. A la cour, comme à la diète, on disait tout haut que la paix n'était qu'une trêve, consentie

suadente necessitate, qu'il faudrait rompre dès que la Pologne serait en état de châtier des sujets rebelles, et, en attendant, on cherchait à enlever aux cosaques leur puissant allié, le khan des Tartares.

De son côté, Chmielnicki ne recueillait pas les fruits qu'il attendait de sa victoire. Après les joies d'une entrée triomphale à Kief, il avait éprouvé les embarras d'une situation fausse et le chagrin de voir déçus tous les calculs de sa politique. Il avait épuisé sa cassette particulière pour solder les Tartares, qui prenaient de toutes mains, et il avait eu beaucoup de peine à les empêcher de piller le pays, surtout d'enlever les femmes en traversant l'Ukraine, ce que ces barbares regardaient comme un privilége tout naturel de leur alliance. Il s'apercevait un peu tard qu'en épargnant la Pologne, il n'avait fait que rendre sa haine plus implacable. Ses espions, et il en avait jusque dans la familiarité intime du roi, lui annonçaient une guerre nouvelle dès que les plaies de la république seraient cicatrisées. Autour de lui, il sentait son autorité menacée et son prestige sur le déclin. Partout on l'accusait de n'avoir point fait assez pour la religion et pour le peuple russien. Les panes, disaient les paysans, allaient revenir,

rentrer en possession de leurs domaines et recommencer leur tyrannie sous sa protection. Lorsqu'il s'agit de procéder à l'enregistrement de l'armée zaporogue, c'est-à-dire de désigner les quarante mille cosaques qui devaient la composer, les plaintes et les réclamations les plus vives l'assaillirent de toutes parts. Bien qu'il se montrât peu scrupuleux observateur du traité de Zborow en ce qui concernait le nombre des soldats, force était de faire un choix parmi la foule des prétendants, et ceux qui se trouvaient exclus allaient criant qu'ils s'étaient battus pour la foi à Zborow et à Piliawce, et qu'ils étaient cosaques aussi bien que leurs camarades. On a vu que presque toute la population de l'Ukraine avait pris les armes, et les terres étaient demeurées sans culture. Il en était résulté une disette qui augmenta le nombre des mécontents. Le clergé grec, naguère dévoué à Chmielnicki, lui reprochait maintenant sa tiédeur et son alliance avec les musulmans. Pourquoi tolérait-on en Lithuanie la secte des grecs-unis? Pourquoi l'Ataman ne pressait-il pas l'exécution du traité de Zborow, qui stipulait qu'un siége, dans le sénat, serait donné au métropolitain de Kief? En réalité, l'arrivée de ce préla

à Varsovie avait soulevé des tempêtes, et, en présence de l'indignation que montrait le clergé catholique, ainsi que la plupart des sénateurs, le métropolitain, homme d'un caractère timide, s'était hâté de retourner dans son diocèse sans oser prendre sa place dans une assemblée résolue à l'exclure de son sein. On rendait Chmielnicki responsable de cette infraction grave au traité de Zborow.

En Ukraine, l'Ataman avait confisqué en partie les domaines des grands seigneurs polonais, notamment ceux de Wiszniowiecki, alléguant que c'étaient des terres de la couronne dévolues aux nouveaux cosaques enregistrés, car tout cosaque devait être propriétaire. Les simples gentilshommes, les seuls qui eussent osé reparaître sur le territoire de l'armée zaporogue, réclamaient fort humblement auprès de l'Ataman leurs paysans ou, tout au moins, leurs terres, et il lui était difficile de ne pas faire droit à leurs demandes. Mais, dans les provinces russiennes, où il n'y avait pas de cosaques enregistrés, les grands propriétaires étaient revenus avec des armées de serviteurs grossies par la foule des gentilshommes que la dernière révolte avait ruinés. Là, c'était le sabre

à la main qu'ils revendiquaient leurs biens et leurs serfs. En Volhynie, un prince Korecki, à la tête d'une troupe de trois mille hommes, battait, mutilait, empalait les paysans qui refusaient de reprendre la corvée. Ces violences contre des gens qui venaient à peine de déposer leurs armes, avaient partout provoqué des insurrections. Les Haïdamaks avaient reparu, protégés par plusieurs colonels zaporogues qui leur fournissaient des armes, des munitions et même leur envoyaient des officiers de leurs régiments. Tandis qu'à Varsovie on accusait Chmielnicki de fomenter ces révoltes, on murmurait contre lui en Ukraine, et on disait hautement qu'il était vendu aux Polonais pour trahir la cause nationale. Le colonel Nietchaï, dont les exploits sont encore célébrés dans les anciennes ballades de la Russie méridionale, et qui, aux yeux de ses contemporains, réunissait toutes les vertus idéales d'un chef cosaque, se fit l'interprète des sentiments du peuple russien et adressa à son général de rudes et audacieuses remontrances. « Tu nous abandonnes, disait-il, tu abandonnes ceux que ton devoir est de protéger. Es-tu aveugle pour ne pas voir que les Polonais se jouent de toi avec leurs caresses?

Ils t'ont déjà désarmé en t'aliénant tes plus fidèles soldats. Poursuis ta carrière; sois esclave si tu veux, nous trouverons un autre chef pour défendre nos libertés. » Nietchaï était l'idole des soldats, et Chmielnicki ne parut touché de ces reproches que par son empressement à s'en justifier. Il publia qu'à la vérité le registre de l'armée zaporogue était rempli, mais qu'il autorisait ceux qui n'étaient point inscrits à devenir cosaques *surnuméraires;* d'ailleurs, s'il avait supporté patiemment l'incartade de Nietchaï, il se montra sévère à l'égard d'autres mécontents plus obscurs et moins dangereux. Il fit couper la tête à un cosaque qui s'était proclamé Ataman et qui avait réuni quelques partisans. Il est certain que le chiffre de quarante mille hommes qui devaient composer l'armée avait été dépassé et de beaucoup. A l'exemple des hussards polonais, chaque cosaque menait avec lui plusieurs soldats. Tous ses enfants jouissaient des mêmes priviléges et étaient soldats comme lui sans être enregistrés. Enfin, Chmielnicki, de son autorité privée, avait institué, sous le nom de *réserve*, un corps d'élite en sus de l'armée régulière, dont il avait donné le commandement à son fils Timothée. Cette ré-

serve était de douze mille hommes. On prétend que, par suite de sa réorganisation, l'armée zaporogue avait un effectif de deux cent mille combattants.

Sans doute ces forces étaient suffisantes pour que l'Ataman envisageât sans crainte la chance d'une guerre contre la Pologne ; mais, toujours prudent, il s'appliquait à la retarder par tous les moyens en son pouvoir. Tout en affectant d'observer à la lettre le traité de Zborow, tout en faisant quelques rares exemples contre des infractions scandaleuses, il cherchait partout à susciter de nouveaux ennemis au gouvernement de la république. Un moment il avait espéré que les Moscovites profiteraient de l'affaiblissement de la Pologne pour lui reprendre les conquêtes de Sigismond et de Vladislas, c'est-à-dire Smolensk et la Sévérie; mais le tsar ne montrait pas de dispositions belliqueuses. Chmielnicki essaya de piquer son amour-propre. Il lui fit tenir un volume de poésies publié en Pologne, où le tsar Mikhaïl Fedorovitch, père du tsar régnant, était fort maltraité. Déjà Alexis Mikhaïlovitch croyait avoir à se plaindre de la cour de Varsovie pour une cause assez légère. Dans des dépêches qu'on lui

avait adressées, on avait omis quelques-uns de ses titres, fort nombreux comme on sait. La satire communiquée au tsar augmenta sa mauvaise humeur et faillit amener une guerre; pourtant il commença par envoyer une ambassade pour demander satisfaction. Quant à la question d'étiquette, la chancellerie polonaise était disposée à faire toutes les excuses réclamées; mais les vers du poëte donnaient plus d'embarras. Ce n'était rien moins que sa tête qu'exigeaient les ambassadeurs, et, dans un pays où l'on imprimait publiquement des libelles contre le roi, il n'y avait pas d'apparence qu'on se montrât fort sévère pour un poëte qui s'était permis quelques brocards contre un souverain étranger. Enfin, on imagina un biais qui satisfit le tsar : ce fut de brûler le livre en présence de ses ambassadeurs.

La cour de Moscou avait cependant des griefs plus sérieux contre celle de Varsovie. Tandis que la chancellerie polonaise désarmait la vanité du tsar, elle cherchait à lui donner assez d'occupation dans son pays pour qu'il ne songeât pas à déclarer la guerre à la Pologne. Dans cette vue, elle agissait secrètement auprès du khan de Crimée pour qu'il fît une grande incursion sur le

territoire moscovite, et elle lui promettait le concours des cosaques. Islam Ghereï, qui voyait l'occasion d'un riche butin, accueillit cette ouverture avec empressement, et Chmielnicki en fut instruit officiellement et par Jean-Casimir et par le khan qui réclamaient tous les deux le secours de l'armée zaporogue, l'un comme souverain, l'autre comme allié.

Le piége était grossier et Chmielnicki était trop avisé pour s'y laisser prendre. D'ailleurs, une guerre contre les Moscovites eût passé aux yeux de ses cosaques pour un crime et presque un sacrilége. La nécessité les avait contraints d'accepter l'alliance des Tartares, mais ils n'auraient jamais consenti à prendre les armes pour l'avantage des musulmans, contre un peuple chrétien et de la communion grecque. Ces scrupules étaient partagés par toutes les populations russiennes, et les plus endurcis flibustiers, parmi les Zaporogues, n'en étaient pas exempts. Piller et tuer des Polonais leur semblait méritoire, car ils étaient *païens*, c'est-à-dire catholiques : mais les Moscovites étaient leurs frères, et le souverain qui régnait à Moscou, le *tsar blanc*, comme ils disaient, c'était le champion de la foi orthodoxe. Il est

vraisemblable que Chmielnicki, dès avant cette époque, avait pesé dans son esprit les avantages et les dangers d'une alliance avec la Moscovie. Il craignait, et non sans raison, de trouver dans le tsar non point un protecteur, mais un maître, et un maître plus exigeant, plus tenace surtout, qu'un roi de Pologne. L'Ataman savait qu'en apprenant les succès des cosaques, Alexis Mikhaïlovitch avait montré plus d'inquiétude que de joie; car s'ils vengeaient la religion orthodoxe, les cosaques donnaient aux Moscovites l'exemple funeste de serfs révoltés conquérant leur liberté par les armes. A tout prendre, le désordre de la Pologne valait mieux pour l'ambitieux Ataman que l'ordre de la Moscovie. Sans rechercher ouvertement son appui, il s'était étudié à montrer en toute occasion une déférence particulière pour le tsar, afin de se le ménager comme une dernière ressource, si la nécessité l'obligeait d'y avoir recours. Cette fois encore il se hâta de lui donner avis des projets que formaient les Polonais et les Tartares. Aux demandes d'IslamGhereï et de Jean-Casimir, il opposa des excuses et des atermoiements qui rendaient l'expédition impossible, et cependant il se cherchait un autre protecteur,

grand par le nom, mais peu exigeant, pour se déclarer son vassal. On a vu déjà qu'il n'en voulait point d'autre.

On voyait près de lui les hospodars de Moldavie et de Valachie, le prince de Transylvanie, sujets ou protégés de la Porte Ottomane, mais jouissant d'une autorité réelle aussi grande que celle qu'il s'était promise sous le sceptre d'un roi de Pologne. Pour son peuple liberté de religion, pour lui-même un grand pouvoir, voilà ce qu'il pouvait attendre du sultan, s'il le reconnaissait pour suzerain. Chmielnicki put se dire en même temps que le caractère belliqueux de ses cosaques assurerait à leur chef une supériorité considérable sur les petits princes tributaires de la Porte, et qu'un jour, peut-être, il pourrait rallier sous la même bannière tous les peuples chrétiens de la même communion. Pour le moment, il trouvait un avantage particulier à la protection de la Porte. Elle le débarrasserait des exigences du Tartare, sans rompre son alliance, qui, au lieu d'être accordée comme une faveur par Islam Ghereï, deviendrait un devoir commandé par le divan. Je crois qu'il faut rattacher à ces plans le projet d'un mariage de son fils Timothée avec la

fille de Lupula, hospodar de Moldavie. Quelques historiens n'y ont vu de la part de Chmielnicki que l'ambition puérile d'une alliance princière; d'autres l'ont expliqué par une passion romanesque du jeune cosaque pour la fille du hospodar. A mon avis, Timothée, qui n'avait pas encore vu la princesse moldave, célèbre, il est vrai, par sa beauté, ne fut en cette occasion que l'instrument de la politique de son père.

Chmielnicki envoya à Constantinople le colonel Djedjalik, un de ses meilleurs officiers. On ignore quels engagements il l'autorisait à contracter, mais il ne paraît pas douteux qu'il ne fût prêt à reconnaître la suzeraineté du sultan. L'imbécile Ibrahim venait de perdre le trône; son successeur Mahomet IV était un enfant, et l'empire turc était gouverné par la sultane Valideh et par Méhémet Kiuperli qui commençait à diriger le divan. La Turquie, agitée alors par des révoltes et par les ambitions qui s'élevaient autour du jeune sultan, n'était pas en état de donner des secours bien efficaces à Chmielnicki, mais il n'en avait pas besoin, et ce qu'il voulait surtout c'est une complète liberté d'action. Ses demandes furent accueillies avec empressement et le grand vizir lui dépêcha

aussitôt un tchaouch porteur d'une lettre qui l'assurait de la protection ottomane. Elle était adressée au *prince des Russiens*.

L'arrivée de ce fonctionnaire turc alarma les commissaires polonais résidant auprès de l'Ataman, et en particulier Kissel, qui faillit en mourir de peur, s'il faut en croire les chroniques de l'Ukraine. Il dépêcha aussitôt son frère Georges à Chmielnicki. L'Ataman était ivre, car c'était l'après-midi. En voyant Georges Kissel, il devina le motif de sa visite, et avec la franchise du vin : « Bonjour, dit-il ; j'ai la protection de la Turquie ! »

» — Comment, s'écria Georges Kissel, Votre Excellence abandonne le roi, la république, la foi orthodoxe ! Vous flattez-vous que le Turc respecte vos libertés et votre religion ? Au nom du ciel, ne concluez rien avant d'avoir pris conseil du roi et lui avoir communiqué les offres de la Porte ?

» — Bah ! reprit Chmielnicki ; qu'ai-je à faire de mieux ? Les Liakhs ont juré ma perte. Vos intrigues, vos perfidies m'ont obligé à chercher des alliés chez les Turcs. Puis s'animant, il ajouta d'un ton furieux : Je vous battrai, je vous écrase-

rai en Ukraine, en Pologne, à Rome. Votre pape aussi, je le vendrai aux Turcs ! »

La maison d'un Ataman était alors ce qu'est encore aujourd'hui le palais d'un haut fonctionnaire asiatique. Tout le monde pénètre dans la grande salle et attend son tour d'audience. En ce moment, arrivait une députation de gentilshommes de l'Ukraine qui apportaient des présents à l'Ataman et venaient lui demander protection contre leurs paysans révoltés. Chmielnicki les aperçut tout à coup, et honteux et irrité de son emportement, il tourna sa colère contre eux. « Quels sont ces gens? s'écria-t-il, des espions? Et montrant Kissel à l'auditeur général Wygowski : Qu'on me pende cet homme ! Puis, se tournant vers les gentilshommes témoins involontaires de cette scène : Et ceux-là, qu'on me les noie ! » On les entraîna aussitôt. Il se remit à boire et s'endormit.

Wygowski fort heureusement jugea à propos de consulter madame Chmielnicka et tous deux décidèrent de surseoir à l'exécution. Le lendemain, en s'éveillant, l'Ataman demanda Georges Kissel et parut charmé de le trouver vivant. Il lui fit même des excuses, et, revenant sur le sujet de la conver-

sation qui avait failli avoir une conclusion si tragique, il l'assura qu'il n'avait pris aucun engagement avec les infidèles. Mais la réception faite à l'envoyé de la Porte suffisait pour démentir ses paroles.

XI

Le mariage entre Timothée et la fille du hospodar de Moldavie avait obtenu l'assentiment du divan; mais Lupula, qui s'était engagé au moment où la Pologne était réduite à la dernière extrémité, n'avait pas tardé à changer d'avis. Sur le bruit de la beauté de Domna Rosanda, la fille du hospodar, le prince Démétrius Wiszniowiecki, cousin de Jérémie, s'était rendu à Iassy incognito, avait trouvé que la renommée n'avait pas exagéré les attraits de la princesse et avait aussitôt demandé sa main. La fille aînée de Lupula était déjà mariée au prince Radziwill, et le hospodar, persuadé qu'en s'alliant aux deux plus grandes maisons de Pologne, il obtiendrait pour lui-même la protection de la république, commença à chercher des défaites pour éconduire

Timothée. Chmielnicki lui écrivit fort laconiquement pour lui rappeler ses promesses, et l'avertir qu'il irait bientôt chercher la fiancée avec *cent mille garçons de la noce* [1]. Le divan, qui soupçonnait Lupula de chercher à profiter des troubles de l'empire pour se rendre indépendant, voyait avec plaisir qu'un chef chrétien se chargeât de le faire rentrer dans le devoir. Ainsi Chmielnicki avait eu l'art de présenter comme un service rendu à la Porte une entreprise qui servait ses intérêts particuliers. En effet, Timothée, avec plusieurs régiments de cosaques et une armée tartare commandée par sultan Noureddin, frère d'Islam Ghereï, envahit la Moldavie, saccagea nombre de villes et de villages, brûla la capitale et réduisit en peu de temps Lupula à crier merci. Le mariage fut pourtant ajourné à quelques mois, j'ignore pour quels motifs.

Les garçons de la noce, ainsi se nommaient les trente mille cosaques ou Tartares qui accompagnaient le jeune Chmielnicki dans son expédition, repassèrent la frontière chargés de butin, et traînant des milliers de captifs, presque à la vue de

1. Svatyé.

l'armée de la couronne commandée par le vieux Potocki. Il n'était pas assez fort pour les arrêter, et malgré les pressantes sollicitations de Lupula, il était demeuré témoin impassible des ravages exercés dans les États d'un prince allié de la république. Probablement, en passant si près d'une armée polonaise et comme pour la braver, Timothée obéissait aux instructions de son père, qui, jugeant la guerre inévitable, aurait saisi volontiers l'occasion de l'engager avant que ses adversaires fussent en mesure. On peut voir la même tactique dans l'entrevue demandée par un colonel cosaque au général de la couronne, où l'envoyé de Chmielnicki parut n'avoir d'autre but que de pousser à bout le palatin polonais par une insolence calculée. Introduit en présence de Potocki, le colonel Kravtchenko débuta de la sorte : « N'es-tu pas encore saoul de notre sang, seigneur hetman : Pourquoi violes-tu le traité de Zborow ? » Potocki essaya de lui rappeler les usages de la politesse; mais le cosaque poursuivit imperturbablement : « L'Ataman demande pourquoi une armée polonaise campe sur la frontière lorsqu'il n'y a pas d'ennemis, et qu'à nous appartient de la protéger ? » Commencée sur ce ton la conférence

pouvait se terminer par des voies de fait; mais Potocki parvint à se contraindre. On se sépara après maints reproches échangés, un peu plus ennemis qu'auparavant. Il semble que Chmielnicki attachât une grande importance à ne pas commencer les hostilités; car tandis qu'il traitait avec les Turcs, avec les Tartares, avec Ragoczi, tandis qu'il combinait avec ses alliés un plan pour une invasion générale de la Pologne, il continuait à publier des ordonnances contre les serfs rebelles et prodiguait les menaces contre les infracteurs du traité de Zborow. Cela n'empêchait pas que l'insurrection ne fît des progrès dans les provinces russiennes. Les gentilshommes propriétaires se hâtaient de quitter l'Ukraine, et Kissel lui-même, ne s'y trouvant plus en sûreté, se retirait précipitamment dans son château en Volhynie. Nietchaï, maintenant réconcilié avec son général, enrôlait ouvertement les paysans russiens, les armait et s'apprêtait à passer la frontière.

Telle était la situation des affaires, lorsque le roi convoqua une diète extraordinaire pour demander les ressources nécessaires à la défense du pays. Les cosaques y envoyèrent leurs députés.

Ils parurent avec une contenance soumise et modeste, parlèrent avec reconnaissance des bienfaits du roi et protestèrent de leur attachement à la république ; puis, baissant les yeux et de l'air le plus humble, présentèrent à la diète, de la part de l'armée zaporogue, quatre articles en la suppliant de vouloir bien les sanctionner.

Ils demandaient en premier lieu que, dans les trois voiévodies de Kief, Braclaw et Tchernigof, aucun gentilhomme propriétaire ne pût avoir de serfs; que dans le cas où des gentilshommes voudraient y résider, ils n'eussent d'autres droits que ceux des habitants du pays et fussent justiciables de l'Ataman.

Le second article interdisait l'exercice de la religion grecque-unie, non-seulement en Ukraine, mais en Pologne et en Lithuanie, et réclamait pour les ministres du culte grec toutes les immunités accordées au clergé romain.

Le troisième article stipulait que le traité de Zborow, avec les clauses additionnelles qu'on vient de lire, serait signé par les principaux dignitaires de la république, à savoir : le primat, l'archevêque de Lwow, l'évêque de Cracovie, les hetmans de la couronne et de Lithuanie.

Enfin, dans un dernier article, l'armée zaporogue exigeait qu'on lui remît des otages pour assurer la loyale exécution des conventions précédentes, et elle désignait Jérémie Wiszniòwiecki, Kalinowski et Lubomirski, lesquels, disait-on, résideraient dans leurs domaines en Ukraine, sans pouvoir y entretenir aucune troupe armée.

En Europe, aujourd'hui, on n'étonnerait personne, grâce au ciel, en demandant que les habitants d'un même pays soient égaux devant la loi; mais on peut à peine imaginer l'effet que pareille proposition produisit en 1650 dans une assemblée de nobles polonais. Dans le sénat, dans l'assemblée des nonces, un même cri de fureur sortit à la fois de toutes les bouches. « Des otages! Ils demandent des otages lorsqu'ils ont la parole du roi! Plus de concessions! plus de faiblesses! n'imitons pas les bergers de la fable qui, faisant la paix avec les loups, commencèrent par livrer leurs chiens de garde. » Toutes les factions se réunirent, toutes les rivalités politiques cessèrent, et la guerre fut votée par une acclamation unanime. La diète accorda au roi, avec des subsides, le pouvoir de convoquer l'arrière-ban et de lever une armée soldée parmi les vieilles bandes qui

venaient de prendre part à la guerre de Trente ans. On résolut encore de demander des secours à l'Europe occidentale, car la guerre, disait-on, intéressait toute la catholicité. Une ambassade fut envoyée au pape, une autre à l'Empereur, pour solliciter de l'un et de l'autre des soldats et de l'argent. Cependant, comme il fallait du temps pour se préparer à la guerre, on congédia honorablement la députation des cosaques, qui, peu d'années auparavant, ne serait pas sans doute sortie vivante de Varsovie. Elle emportait la réponse suivante aux quatre articles envoyés par Chmielnicki. « Si les cosaques ne sont pas satisfaits des conventions de Zborow, le roi et la république regrettent de ne pouvoir accueillir leurs prétentions. Quant aux dernières propositions, il serait humiliant pour Sa Majesté de les accepter. Dans le cas où les cosaques continueraient à exciter la révolte et à se refuser à l'exécution du traité de Zborow, la république se verrait dans la nécessité de les y contraindre par la force. »

Dans le même temps Chmielnicki convoquait le *cercle* des cosaques. Après leur avoir exposé les projets hostiles de la Pologne, il dit que la guerre étant devenue inévitable, il fallait choisir entre

deux partis: attaquer l'ennemi sans délai, ou bien se fortifier en attendant l'invasion. Selon l'usage, l'Ataman se borna à marquer les avantages et les inconvénients des deux mesures, sans conclure en faveur de l'une ou de l'antre. En commençant les hostilités au milieu de l'hiver, on pouvait surprendre les Polonais avant qu'ils fussent préparés; mais on n'aurait pas le secours des Tartares, dont l'immense cavalerie ne pouvait entrer en campagne qu'au printemps, lorsqu'il y a du fourrage dans les plaines. La majorité de l'assemblée se prononça pour une guerre défensive.

Bien que tout respirât la guerre en Pologne aussi bien qu'en Ukraine, l'année 1650 finit sans que les deux peuples, également occupés de leurs préparatifs, eussent commencé les hostilités. De part et d'autre on s'observait avec l'anxiété prudente qui souvent précède un duel à mort. Au commencement de février 1651, une armée polonaise, conduite par le hetman de la couronne Potocki et le hetman de campagne Kalinowski, s'établit en avant de Kaminiec et de Bar. Le cours supérieur du Boh, qui coule du nord au sud en traversant la Podolie, paraît avoir été à cette époque la limite entre le territoire de la répu-

blique et celui des cosaques. Mais cette limite n'avait pas été respectée. Nietchaï s'était avancé en Podolie où il cherchait à organiser l'insurrection. Au milieu des fêtes du carnaval, Kalinowski, profitant d'une nuit obscure et de la négligence des cosaques, surprit les soldats de Nietchaï tandis qu'ils célébraient une orgie et que leur colonel soupait gaiement avec sa *commère bien-aimée.* Nietchaï fut tué en combattant comme un lion et toute sa troupe massacrée. Animé par ce succès, Kalinowski se porta rapidement sur Iampol qu'il saccagea et où il fit un butin considérable ; car, sur le bruit que le mariage de Timothée et de la belle Rosanda devait se célébrer dans cette ville. un grand nombre de marchands s'y étaient donné rendez-vous. De là, tournant vers le nord, Kalinowski s'avança contre Winniça, plein de confiance et annonçant qu'après avoir nettoyé tout le pays entre le Dniestr et le Boh, il allait pénétrer au cœur de l'Ukraine. Mais à Winniça l'attendait le colonel Bogun, vieux routier de guerre, qu'il n'était pas facile de surprendre. Après avoir harassé la division de Kalinowski par des escarmouches, il en détruisit une partie dans une embuscade, et bientôt, ayant reçu des renforts, il la

poussa vigoureusement jusqu'à Bar en lui enlevant une partie de son artillerie et de ses bagages.

A cette expédition, entreprise sans l'aveu des généraux, succéda une trêve tacite de plusieurs semaines. Ce ne fut que vers le milieu d'avril que l'étendard royal fut déployé à Lublin. Le roi s'y rendit avec la reine et toute la cour, et il y reçut le nonce du pape qui apportait, non le subside qu'il avait demandé, mais la bénédiction du Saint-Père, une épée bénite pour le roi, une rose d'or pour la reine, enfin une indulgence plénière pour ceux qui allaient défendre la foi catholique. L'arrivée du nonce porta au comble l'ardeur des Polonais. Tous les gentilshommes en état de porter les armes accoururent à Lublin. Des prédications, des processions solennelles entretenaient l'enthousiasme des soldats qui, sous la protection du Saint-Père, se crurent invincibles.

Chmielnicki, de son côté, ne négligeait rien pour fanatiser ses troupes. L'Église grecque et l'Église latine allaient décider leur querelle par les armes. Le métropolitain de Corinthe remit solennellement à l'Ataman, de la part du patriarche de Constantinople, un sabre béni sur le tombeau de

Notre-Seigneur à Jérusalem. Des moines du mont Athos venaient prêcher les soldats et leur promettaient des miracles. Cependant l'armée russienne était moins nombreuse que dans la dernière campagne. Pour les paysans, Chmielnicki avait perdu quelque chose de son prestige. On lui reprochait ses efforts pour faire exécuter le traité de Zborow, ses ménagements à l'égard de la Pologne. Surtout son alliance avec les Tartares et la reconnaissance de la suzeraineté ottomane avaient indisposé un peuple sincèrement religieux, et parmi les cosaques eux-mêmes, il y en avait beaucoup qui répugnaient à combattre contre le roi sous le drapeau des infidèles. Enfin les Tartares n'arrivaient pas, et Chmielnicki ne disposait encore que d'environ 80,000 hommes.

Au commencement de mai, le roi quitta Lublin pour porter son camp à Sokal sur le Styr, qu'il assigna comme rendez-vous général à l'arrière-ban et où il ordonna à Potocki de lui amener l'armée de la couronne, campée sous Kaminiec. Pour obéir à cet ordre, Potocki avait une longue marche à faire en prêtant le flanc à l'ennemi. Chmielnicki chargea Djedjalyk de retenir quelque temps les Polonais par une démonstration devant

Kaminiec, tandis que lui-même, prévenant l'armée de la couronne, lui couperait le chemin de Sokal. Ce plan fut révélé à Potocki par le hospodar de Moldavie, allié contraint et très-peu fidèle des cosaques. Potocki précipita sa marche. Djedjalyk, au lieu de le poursuivre, s'amusa à canonner Kaminiec; les lieutenants de Chmielnicki se firent battre en détail, et Potocki parvint à devancer l'Ataman et à faire sa jonction avec Jean-Casimir.

Trois semaines se passèrent encore dans l'inaction. Le roi organisait son armée à Sokal, Chmielnicki attendait les Tartares à Zbaraz. L'immense armée polonaise souffrait du manque de vivres, celle des cosaques était tourmentée par une épidémie. Il était évident que le khan de Crimée montrait peu d'empressement à entrer en campagne. C'est en vain que Chmielnicki le pressait d'accourir en lui promettant une victoire facile sur une armée peu nombreuse, disait-il. Islam Ghereï répondait par des excuses frivoles. Sommé pourtant par les envoyés turcs de se joindre aux cosaques, il se mit en marche, en se faisant précéder par un ambassadeur chargé d'une mission auprès de Jean-Casimir. Il s'agissait, disait-on,

d'échanger un prisonnier de marque; mais cette démarche parut étrange à Chmielnicki, et, dès ce moment, il commença à soupçonner la fidélité de son ancien allié.

Le manque de vivres et de fourrages obligea le roi à lever son camp et à le porter à Beresteczko. Dans cette marche, Chmielnicki faillit surprendre l'armée royale imprudemment divisée, mais la vigilance de Wisznowiecki fit échouer l'opération. Les corps séparés se réunirent, et toutes les troupes polonaises, au nombre, dit-on, de 300,000 combattants, s'établirent en avant du village de Beresteczko, dans une vaste plaine arrosée par le Styr et plusieurs de ses affluents.

XII

Les Polonais venaient à peine d'asseoir leur camp lorsque, le 18 juin (V. S.), vers le soir, on vit au midi de la plaine une grande masse de cavalerie qui s'avançait à toute bride en poussant des cris sauvages. C'était l'avant-garde des Tar-

tares qui avaient fait leur jonction la veille. Il y eut un moment de désordre dans l'armée royale, on courut aux armes, on se forma en bataille; mais tout se borna à quelques escarmouches, ou plutôt à quelques combats d'homme à homme entre les enfants perdus des deux armées. On dit que les Tartares tirèrent un augure défavorable pour le succès de la campagne, en voyant leur premier mort tomber à la renverse, la tête tournée vers les siens. S'il fût tombé la tête en avant, c'eût été un présage de victoire. A cette époque la même croyance superstitieuse existait chez les cosaques et même parmi les Polonais.

Le lendemain, au lever du soleil, toute l'armée ennemie parut dans la plaine. Les cosaques, vêtus de soubrevestes noires, formaient une masse sombre que les historiens polonais comparent à un nuage chargé de tempêtes. Ils s'arrêtèrent à cinq verstes du camp royal, en ordre de bataille; mais les prisonniers déclarèrent qu'ils ne combattraient pas ce jour-là, parce que leurs sorciers l'avaient défendu. Cependant un corps considérable de Tartares et de cosaques fit mine de charger l'aile gauche des Polonais. Ils semblaient vouloir

s'attaquer de préférence aux milices de l'arrière-ban, encore inaccoutumées à leurs clameurs effrayantes et à leur manière de combattre. Le roi fit renforcer à plusieurs reprises l'aile menacée, mais il n'y eut point d'engagement sérieux.

Le khan de Crimée contemplait l'armée polonaise à l'aide d'une lunette d'approche. On reconnaissait de loin sa tente placée sur une hauteur et surmontée d'un immense drapeau blanc. La contenance et le nombre des troupes royales lui donnaient de l'humeur, et il reçut fort mal Chmielnicki lorsqu'il vint se concerter avec lui pour la bataille du lendemain. « Tu m'avais assuré, lui dit-il, que les Polonais n'avaient qu'une trentaine de mille hommes mal équipés, et je vois une armée immense, en bon ordre. » Chmielnicki répondit que cette armée se composait de milices mal armées et inexpérimentées qui déserteraient après avoir éprouvé pendant quelques jours seulement les fatigues et les misères de la vie des camps. Il suffira de rompre les *quarteniers*, dit-il (les troupes régulières), pour que l'arrière-ban prenne la fuite aussitôt. » — « Si demain tu n'en as pas fini avec les Polo-

nais, lui dit le khan, je pourrai bien t'envoyer, la corde au cou, à leur roi. »

Les deux chefs se séparèrent également irrités. Chmielnicki soupçonnait Islam Ghereï de traiter secrètement avec le roi; cependant, la présence des commissaires turcs envoyés par le sultan et la contenance résolue de ses cosaques lui rendaient quelque confiance. Pendant la nuit, il tenta une surprise contre le camp polonais, espérant qu'un succès changerait les dispositions de ses alliés. Un corps de cosaques passa le Styr dans le plus grand silence, et, sans être découvert, parvint jusqu'au pied d'une redoute en avant du camp royal, gardée par de l'infanterie allemande. Ces soldats, fatigués d'avoir passé la journée sous les armes, étaient tous endormis. Assaillis à l'improviste, ils furent égorgés en un instant; mais le cri d'un mourant éveilla un canonnier qui mit le feu à sa pièce. Toute l'armée royale fut sur pied. Les cosaques se retirèrent sans perte. Dès ce moment, personne ne dormit dans les deux camps et chacun prit son poste de bataille dans une obscurité profonde.

L'armée de Jean-Casimir se déployait en avant du village de Beresteczko. La droite, commandée

par Potocki, s'appuyait à des bois; la gauche, sous Kalinowski, s'étendait jusqu'au Styr. Le roi se plaça au centre avec l'infanterie allemande, soutenue par l'artillerie et les hussards. En vain le chancelier Leczinski supplia le roi de demeurer avec la réserve, en lui faisant remarquer que le khan de Crimée ne descendait pas sur le champ de bataille. « Ma vie n'est rien auprès du salut de la patrie, dit Jean-Casimir; je veux me montrer à mes sujets pour les animer, à l'ennemi pour qu'il nous craigne. Croyez que les balles trouvent toujours ceux que le ciel a condamnés. » Indolent et léger pendant la paix, Jean-Casimir se transformait sur le champ de bataille. Là, il était vraiment roi; là seulement il trouvait des sujets dévoués et fidèles.

L'armée ennemie se formait en même temps. Les Tartares étaient à la gauche, au pied d'une rangée de petites collines où campait Islam Ghereï. La cavalerie cosaque était à droite, en face du corps de Kalinowski. Au centre, un grand carré de chariots, disposés sur trois lignes et enchaînés les uns aux autres, renfermait l'infanterie cosaque, alors réputée invincible, dans cette sorte de citadelle mobile, qu'ils appelaient *le*

Tabor[1], plus propre cependant à la défense qu'à l'attaque. D'ailleurs, le commandant de cette infanterie, nommé Gurski, inspirait peu de confiance à ses soldats. Cinq cent mille combattants, dit-on, allaient se mesurer dans la plaine de Beresteczko; et les historiens, selon leur nationalité, évaluent d'une manière différente la force des deux armées. Les Russiens donnent à Chmielnicki soixante mille cosaques et cent mille Tartares, tandis que les Polonais élèvent les forces des cosaques seuls à trois cent cinquante mille hommes. D'après les observations très-impartiales de M. Kostomarof, je suis porté à croire que l'avantage du nombre était du côté des Polonais.

Le jour vint, mais un épais brouillard couvrait la plaine. On entendait les cris confus, le bruissement d'une immense multitude; mais la vue ne s'étendait pas au delà de quelques pas. Les Polonais chantaient des cantiques. Devant les troupes, on promenait une image miraculeuse de la Vierge de Chielm, peinte, disait-on, par saint

1. D'un mot turc *thâbour*, camp, bivouac. C'est de ce mot qu'est venu le nom de Taborites, chez les Hussites, et non du Tabor de l'Écriture.

Luc l'évangéliste. Dans l'autre armée, le métropolitain de Corinthe, Josaphat, allait à cheval de rang en rang avec des bannières et des reliques. De part et d'autre, le fanatisme religieux envenimait encore les haines nationales.

Tout à coup, vers neuf heures du matin, le brouillard disparut. Il se leva, dit un témoin oculaire, comme un rideau de théâtre, et les deux armées s'aperçurent, non sans une secrète terreur, plus rapprochées l'une de l'autre qu'elles ne le croyaient. Les Polonais s'attendaient à être attaqués; mais l'ennemi demeurait immobile. Quelques-uns craignaient une ruse de Chmielnicki, qui peut-être aurait tourné l'armée royale à la faveur du brouillard; d'autres disaient que le khan et ses mourzas s'occupaient à faire des enchantements pour évoquer les puissances infernales, et cette ridicule opinion causait plus de crainte aux Polonais que la nombreuse armée prête à fondre sur eux. Le roi s'en aperçut, et envoya un parlementaire au khan pour le défier. Telle est, du moins, la version des historiens polonais. Le Tartare, qui ne se piquait pas de chevalerie, dit à ses mourzas : « Eh bien! Chmielnicki est-il dégrisé; qu'il aille, l'ivrogne,

prendre lui-même le miel à ces abeilles chez qui il a tant butiné. »

Ces conférences sur le champ de bataille augmentaient les inquiétudes de Chmielnicki, et il ne donnait pas le signal de l'action. Déjà l'horizon se couvrait de gros nuages, et on prévoyait un orage terrible qui allait peut-être séparer les deux armées, lorsque, vers deux heures de l'après-midi, les trompettes polonaises de l'aile gauche sonnèrent la charge, et aussitôt les soldats entonnèrent le cantique à la Vierge qu'ils avaient coutume alors de chanter en allant au combat. Le premier, l'ardent Wiszniowiecki, avec deux régiments, se lança au milieu des cosaques, et bientôt on aperçut son étendard flottant au plus épais de leurs escadrons. Toute l'aile gauche fut entraînée par ce mouvement, et l'engagement devint général. Les Tartares, déployant leur immense cavalerie, essayèrent de déborder l'aile droite de l'armée royale. Un moment leurs cris barbares, la rapidité de leurs mouvements, étonnèrent les milices de l'arrière-ban; mais le hetman Potocki avait eu soin de les encadrer par de vieux régiments, qui tinrent ferme et même ne tardèrent pas à gagner du terrain. Au centre,

l'infanterie cosaque, mal dirigée par Gurski, que les historiens de l'Ukraine accusent de trahison, demeurait dans une fâcheuse immobilité. Cependant rien n'annonçait encore que la victoire allait se décider pour l'un ou l'autre parti, lorsqu'on vit tout à coup s'abattre l'étendard blanc qui flottait au-dessus de la tente du khan de Crimée. Aussitôt les Tartares regagnèrent précipitamment les hauteurs dont ils étaient descendus, et sur lesquelles on remarquait un mouvement extraordinaire de chevaux et de chariots. La plupart des Polonais crurent que les Tartares se retiraient, selon leur habitude, pour venir les attaquer d'un autre côté; mais Chmielnicki devina aussitôt une trahison. Laissant le commandement à Djedjalyk, et suivi seulement de l'auditeur général Wygowski et de quelques ordonnances, il courut à bride abattue rejoindre le khan pour essayer de le ramener au combat. Il était trop tard. En le voyant, le khan l'accabla de reproches, et, le faisant saisir par ses Tartares, il l'entraîna dans sa fuite. Les cosaques qui avaient suivi Chmielnicki partagèrent son sort, et les deux chefs de l'armée confédérée disparurent en même temps. Au lieu de poursuivre les Tartares, Potocki

envoya ses réserves pour soutenir Wiszniowiecki. L'arrivée de ces troupes fraîches acheva la défaite de la cavalerie cosaque, qui se débanda. Une partie courut s'enfermer dans son camp, l'autre s'enfuit en suivant les traces des Tartares. Djedjalyk, après avoir rallié plusieurs fois ses régiments sous la protection du tabor, se retira lentement, et, à la nuit tombante, s'arrêta au bord de la rivière, où il se retrancha. En ce moment éclatait un orage épouvantable qui changea la plaine en un immense bourbier. Les chevaux ne pouvaient avancer, les armes à feu devenaient inutiles. C'est une croyance des soldats slaves qu'après une grande bataille, Dieu ouvre les cataractes du ciel pour laver la terre que les hommes ont souillée. Épuisés de fatigue, les Polonais tombèrent à genoux et chantèrent le *Te Deum*, puis bientôt, en dépit de la pluie, chacun s'endormit à la place où il avait combattu. Le roi, qui, malgré une forte contusion, n'avait pas cessé d'animer ses soldats, coucha, comme eux, sur la terre détrempée d'eau et de sang.

La bataille avait été moins meurtrière cependant qu'on n'aurait pu le prévoir d'après le nombre et l'animosité des combattants, car on dit que les

deux armées ne comptèrent que six mille morts; mais les résultats obtenus étaient immenses. Les cosaques n'avaient plus d'alliés, ils avaient perdu leur général, et les débris de leurs régiments étaient acculés à une rivière, sans autre protection que leurs chariots. Malgré la fatigue de ses troupes, Djedjalyk les fit travailler toute la nuit à se retrancher. Quand le jour vint, son camp, qui d'abord n'était qu'un vaste rectangle formé par plusieurs lignes en chariots, était bordé de trois côtés par un fossé profond et un parapet de terre. Le quatrième côté était inattaquable, défendu par une rivière et un marécage inaccessible en apparence aux chevaux et aux hommes. Les Polonais contemplaient ces ouvrages avec étonnement. « Il n'y a que des vilains, disaient-ils, pour travailler ainsi. »

Après quelques heures de repos, les généraux polonais se réunirent autour du roi. L'impétueux Wiszniowiecki demandait l'assaut et réclamait l'honneur d'y marcher le premier, tandis que le roi voulait qu'on traitât avec les vaincus. La majorité du conseil de guerre décida qu'une attaque de vive force coûterait trop de sang, et qu'il valait mieux réduire les cosaques à coups de canon.

Mais on manquait de pièces de gros calibre, et il fallait plusieurs jours pour en faire venir. Cependant on commença les approches et on éleva plusieurs batteries.

Chez les cosaques, il n'y avait pas encore de découragement; mais, après avoir attendu Chmielnicki toute la nuit et une partie de la journée, les soldats se mirent à murmurer et à dire qu'il les avait trahis, et qu'il était d'accord avec le Tartare. Ils voulurent avoir un autre Ataman. En vain les colonels et les anciens s'opposèrent à cette résolution; le cercle se forma en tumulte, et, malgré sa résistance, Djedjalyk fut élu, après avoir été menacé de mort plusieurs fois s'il n'acceptait pas le commandement. Le premier usage qu'il en fit fut de demander une trêve pour traiter de la paix. Quelques heures après, entraîné probablement par ses soldats, il fit une sortie furieuse, culbuta les avant-postes des Polonais et ramena un assez grand nombre de prisonniers. Le soir, Bogun conduisit une autre sortie et obtint également quelques succès. Le camp des cosaques renfermait une grande quantité de bétail, beaucoup d'eau-de-vie, de la poudre et du plomb en abondance. Les soldats s'enivraient,

combattaient avec fureur, massacraient leurs prisonniers et semblaient oublier leur situation. Le 6 juillet, l'artillerie des Polonais était arrivée et couvrait de ses projectiles le camp ennemi. Les sorties devinrent difficiles. Bien qu'ils répondissent vigoureusement au feu des Polonais, les cosaques, habitués à combattre dans la steppe sans bornes, se sentaient mal à l'aise derrière des retranchements et commençaient à douter d'eux-mêmes. La division se mit dans leurs rangs. Chaque jour, on déposait un Ataman et on en élisait un autre. Djedjalyk prenait le commandement lorsqu'on penchait pour la paix, Bogun quand l'ivresse avait amené la fureur guerrière. Les désertions étaient nombreuses. Presque tous les gentilshommes qui s'étaient mis dans les rangs des cosaques pour conserver leurs propriétés, allaient se rendre au roi, qui les accueillait avec bienveillance. Beaucoup de cosaques enregistrés suivirent cet exemple et furent reçus à merci. Mais Wiszniowiecki se montrait toujours implacable, et tuait et prisonniers et déserteurs. Un jour, un des plus cruels Haïdamaks, nommé Lisenko, parut à l'entrée de sa tente, en lui disant : « Je suis pour l'Église grecque-unie, et j'adore la

croix des Polonais. » Wiszniowiecki fit un signe à ses bourreaux et sortit de sa tente en jetant un regard de dégoût sur le déserteur, qui bientôt expirait déchiré entre deux planches garnies de clous.

Déjà les boulets des Polonais avaient bouleversé le parapet des cosaques et brisé nombre de chariots, lorsque Djedjalyk persuada au cercle de demander la paix. Il envoya en parlementaire un colonel et deux capitaines, tous savants hommes *qui parlaient latin*. C'est en cette langue qu'ils s'adressèrent au hetman de la couronne pour obtenir une audience du roi. Admis en présence de Jean-Casimir, non sans avoir été durement gourmandés par Potocki, ils se mirent à genoux et demandèrent grâce en baisant humblement le bas des manteaux des nobles polonais. Le roi, par l'organe de son chancelier, leur promit leur pardon pourvu qu'ils livrassent Chmielnicki, l'auditeur Wygowski et leurs anciens. Il exigeait encore qu'ils rendissent tous leurs canons, que leurs régiments fussent licenciés en partie, et que les cosaques conservés s'engageassent à faire la guerre aux Tartares.

Les députés répondirent naïvement qu'ils li-

vreraient volontiers Chmielnicki et Wygowski, mais qu'ils ignoraient absolument ce qu'ils étaient devenus; quant aux anciens et aux canons, ils ne pouvaient rien promettre, n'ayant point d'instructions à cet égard. Ils ajoutèrent qu'ils ne pouvaient répondre sur cet article que le lendemain, attendu que pour le moment l'armée était ivre.

On recommença à les canonner. Les cosaques déposèrent Djedjalyk et reprirent Bogun pour leur Ataman, en l'autorisant à traiter de la paix sur le pied de la convention de Zborow; mais à peine ses envoyés eurent-ils proposé ces conditions à Potocki, que le hetman furieux les chassa de son camp et donna l'ordre de redoubler le feu. Alors les cosaques, pleins de rage, égorgèrent une partie de leurs prisonniers ou les firent périr dans des supplices atroces, à la vue de l'armée polonaise. Cependant la discorde régnait plus que jamais dans le camp russien. Les cosaques enrégimentés juraient que jamais ils n'abandonneraient leurs chefs; les paysans disaient que les chefs étaient tous des traîtres, qu'ils s'entendaient avec les Tartares et qu'il fallait les livrer au roi. Les ecclésiastiques cherchaient à contenir cette mul-

titude découragée en lui promettant le retour prochain de Chmielnicki, mais personne ne voulait y croire. Le siége durait depuis sept jours, lorsque les Polonais furent avertis par des déserteurs que Bogun méditait de faire retraite en traversant les marais. Bien que l'entreprise semblât presque impossible, on envoya un corps de troupes sous les ordres de Landskoronski, pour s'y opposer. Il paraît que Wiszniowiecki avait été d'abord désigné pour commander ce détachement, mais qu'il fut écarté par la jalousie des généraux, qui craignaient, en le lui confiant, de lui donner la gloire de finir la guerre.

En effet, Bogun avait son plan et se préparait à l'exécuter. Il avait réuni en secret les colonels, les anciens, quelques vétérans des Zaporogues, et leur avait annoncé qu'il fallait à tout prix tenter de faire une trouée; autrement, disait-il, la canaille nous livrera au roi; les cosaques, je l'ai déjà dit, méprisaient fort les paysans. Sous prétexte de faire paître les chevaux dans le marais, Bogun avait jeté trois ponts sur la rivière. Il s'était procuré des guides et il se flattait qu'à la faveur de la nuit il pourrait franchir les cours d'eau et les fondrières. L'important était qu'on

observât le plus grand ordre dans la retraite, et il était impossible d'y parvenir avec une multitude indisciplinée et sans chefs. Le 8 juillet, vers le soir, Bogun gorge d'eau-de-vie les paysans, les enflamme par ses discours, et les lance furieux sur les batteries des Polonais. Le combat fut rude et acharné; les paysans rentrèrent dans le camp à la nuit noire, ramenant des prisonniers, mais exténués de fatigue. On leur fit une nouvelle distribution d'eau-de-vie, et lorsqu'ils succombèrent enfin à l'ivresse et au sommeil, les cosaques, formés silencieusement en trois colonnes, précédées chacune de deux pièces d'artillerie, franchissent les ponts et s'engagent dans le marais. Lorsqu'ils rencontrent des fondrières, ils les comblent en y jetant des chariots, des tentes, des sacs, des fourrures, tous les objets dont ils peuvent se passer pour le moment. Malgré les injonctions de Bogun de marcher lentement et avec précaution, le désordre ne tarda pas à se mettre dans les trois colonnes, et beaucoup de cosaques, en voulant gagner les devants, périrent noyés dans le marécage. Cependant avant l'aube le gros de l'armée avait atteint un terrain solide. Bogun s'attendait à livrer un combat et à passer sur le ventre des

Polonais qui lui coupaient la retraite; mais Landskoronski, sachant à quelles gens il avait affaire, intimidé d'ailleurs par le bruit que faisait cette masse d'hommes déterminés, crut prudent de ne pas leur disputer le passage.

Au point du jour, les Polonais et les paysans russiens apprirent à la fois le départ des cosaques. Une partie des paysans se jeta dans le marais au hasard, bien que Bogun retournât en personne pour les guider; mais l'effroi, le désespoir les poussaient en aveugles aux endroits les plus périlleux. L'armée royale s'élançait en même temps sur les retranchements abandonnés et poussait les fuyards dans la rivière. Çà et là les Polonais reconnaissaient les cadavres mutilés de leurs compatriotes; quelques malheureux échappés à leurs bourreaux ou réservés pour de nouvelles tortures leur tendaient les bras et demandaient vengeance. Ce spectacle avait transporté de fureur les soldats; ils massacraient sans pitié tout ce qu'ils rencontraient, jusqu'aux blessés, jusqu'aux femmes, qui se trouvaient en grand nombre dans le camp. La rivière et les marécages engloutirent ce qui échappa au sabre des vainqueurs. Quelques-uns de ces paysans surent

pourtant vendre chèrement leur vie. Une bande de trois cents hommes retirés sur une petite éminence se battit avec un courage héroïque pendant plusieurs heures. Les Polonais commençaient à être las de tuer, et Potocki promit quartier à ces désespérés s'ils mettaient bas les armes. « Point de grâce de nos ennemis ! » s'écrièrent-ils. On les vit jeter dans l'eau leurs ceintures pleines d'or, puis ils s'embrassèrent et se firent tuer en criant toujours : « Point de grâce de nos ennemis ! » Un seul des trois cents restait. Il avait trouvé un bateau, et, sans pouvoir s'échapper, il était hors de l'atteinte des armes blanches. Nombre de mousquetaires le visaient comme une cible, mais atteint de quatorze balles, il brandissait encore sa faux et essayait de frapper ceux qui voulaient s'approcher pour le prendre vivant. Sur l'ordre de Jean-Casimir, un soldat se mit à l'eau pour lui dire que le roi, témoin de son courage, lui faisait grâce. « Je veux mourir en vrai cosaque ! » s'écria le mourant, et le soldat recula effrayé. Enfin deux Allemands arrivèrent jusqu'à son bateau et l'achevèrent à coups de pique.

TAYLOR INST. OXFORD.

XIII

Pendant plusieurs jours l'armée polonaise suivit à la piste les fuyards du camp de Beresteczko. Les cosaques, et surtout les cavaliers, s'étaient mis assez promptement hors d'atteinte; mais ceux des malheureux paysans qui étaient parvenus à passer les marais erraient dans les bois, mourant de faim et ne sachant où chercher un asile. La partie de la Podolie qu'ils avaient à traverser pour regagner l'Ukraine avait été complétement dévastée par les Tartares dans leur marche et dans leur retraite. Il n'y avait plus un village, plus une chaumière qui pût offrir un abri. On ne rencontrait que des ruines et des cendres. Les routes et la lisière des forêts étaient jonchées de cadavres décharnés, quelques-uns ayant à la bouche de l'herbe ou des racines. De temps en temps les trompettes polonaises ou le piétinement des chevaux faisaient lever des buissons quelques

figures humaines, semblables à des spectres, qui essayaient de s'enfuir et retombaient aussitôt épuisés. Le roi donnait du pain à ces misérables; mais Wiszniowiecki faisait tuer tous ceux qui s'offrirent à lui; c'était, disait-il, une race incorrigible, qu'il fallait exterminer. Après quelques jours de poursuite, les vainqueurs eux-mêmes commencèrent à souffrir cruellement de la disette et de la maladie épidémique que les cosaques avaient apportée. On n'avait pas encore passé la frontière ukrainienne que déjà les milices de l'arrière-ban voulurent retourner dans leurs foyers, prétendant que la guerre était finie. Potocki essaya de les retenir par les prières et les menaces; mais il faillit exciter une dangereuse sédition en voulant punir selon les lois militaires des gentilshommes de la *Pospolite Ruszenie*, qui se préparaient à quitter le camp sans son congé. Force lui fut de consentir à ce qu'il ne pouvait empêcher, et en peu de jours l'armée royale se trouva réduite aux troupes soldées et à quelques régiments de volontaires entraînés par Wiszniowiecki. Le roi lui-même, qui d'abord avait montré l'intention de pousser jusqu'à Kief, dégoûté maintenant du spectacle de tant de misères, reprit brusquement

le chemin de Varsovie, et chercha dans les plaisirs à oublier les fatigues de la campagne et les soucis du gouvernement. Le hetman de la couronne, avec une trentaine de mille hommes, Allemands pour la plupart, pénétra sur le territoire des cosaques. Les premiers villages se firent saccager en essayant de résister sans chefs et sans munitions. On vit des femmes, armées de faux, se battre avec fureur à côté de leurs maris et de leurs enfants. Étonnés de leur courage, les officiers disaient à leurs soldats que c'étaient des hommes déguisés, et les excitaient à tout tuer indistinctement. Ils n'étaient que trop obéis, et l'armée royale ne laissait pas un être vivant sur son passage. De leur côté, les cosaques et les paysans exaspérés se vengeaient sur les traînards qu'ils pouvaient surprendre, et les faisaient mourir avec d'horribles raffinements de cruauté. Voltigeant sans cesse autour des colonnes polonaises, ils les fatiguaient, leur faisaient éprouver quelques pertes, mais ne parvenaient pas à les arrêter. L'épidémie et la famine étaient d'ailleurs bien plus redoutables à l'armée victorieuse que les bandes désordonnées qui la harcelaient. Wiszniowiecki, marchant toujours à l'avant-garde et parta-

geant, selon son habitude, les fatigues et les privations de ses soldats, fut atteint de la maladie qui les décimait, et au bout de trois jours, le 9 août, il expirait, pleuré par toute l'armée qui l'admirait comme le champion de la république et le modèle des preux. Les soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire dans les affaires les plus périlleuses, ne voulaient pas croire qu'un chevalier si brave, si fort, si habile pût mourir de maladie : ils publièrent qu'il avait été empoisonné, et la haine entre les Polonais et les Russiens s'en accrut encore.

Tandis que Jean-Casimir s'apprêtait à détruire devant Beresteczko la principale armée des cosaques, la république s'était trouvée menacée au midi et au nord par des insurrections soudaines qui révélaient l'étendue des plans de Chmielnicki et le nombre de ses partisans. Dans la Russie-Rouge, un gentilhomme nommé Napirski avait soulevé les serfs, brûlé des châteaux, pris quelques villes et menaçait Cracovie, lorsque sa bande fut défaite par les troupes que l'évêque de cette ville avait levées et dirigées contre lui. Napirski, abandonné par le prince de Transylvanie qui devait le soutenir, fut fait prisonnier et expia

sa trahison sur le pal à Varsovie. Au nord, les paysans de la Posnanie, province jusqu'alors exempte de troubles, s'étaient insurgés au premier bruit de la marche des cosaques ; mais la noblesse et les milices du pays eurent facilement raison de ce rassemblement de serfs mal armés. Enfin, en Lithuanie, les généraux de la république avaient obtenu de nouveaux succès. Le prince Janus Radziwill, hetman du grand-duché, avait complétement battu les rebelles, malgré le secours qu'ils avaient reçu de plusieurs régiments envoyés de l'Ukraine. Il les avait poursuivis au delà de ses frontières, et, après avoir défait et tué le colonel Niebaba devant Kief, il était entré en vainqueur dans cette grande ville, qui était comme la capitale religieuse de toutes les provinces russiennes. C'était également vers Kief que se dirigeait l'armée de la couronne commandée par Potocki.

A la fin du mois de juillet 1651, on ignorait encore en Ukraine les résultats de la bataille de Beresteczko ; seulement de vagues rumeurs circulaient sur la disparition de Chmielnicki. On le croyait en Crimée ; les uns disaient qu'il était allé solliciter de nouveaux secours auprès du

khan, d'autres qu'il était son prisonnier. Les habitants du bourg de Pawloczi, rassemblés sur la place, s'entretenaient avec inquiétude des nouvelles qui annonçaient la marche d'un corps polonais, lorsqu'ils virent paraître l'Ataman à cheval, accompagné de Wygowski et d'un petit nombre de cosaques. Surpris de le voir en pauvre équipage et sans son escorte ordinaire, les habitants se pressèrent autour de lui et lui demandèrent des nouvelles. Chmielnicki répondit que tout allait bien ; qu'il avait laissé à Beresteczko douze régiments dans un bon *tabor*, avec des vivres et de la poudre pour trois mois; qu'au reste il allait leur conduire des renforts. Là-dessus il descendit de cheval, se mit à table et s'enivra si bien, que pendant deux jours il fut incapable de s'occuper d'affaires. Chmielnicki venait de quitter l'armée des Tartares. D'abord traité par le khan comme un traître, gardé à vue et souvent menacé de mort, il était enfin parvenu à obtenir sa liberté, en promettant une forte rançon que Wygowski était allé chercher à Tchighirin. Telle est au moins la version la plus accréditée et la plus vraisemblable. Selon quelques chroniqueurs, cette rançon aurait été de 800,000

écus ; mais on se demande où Chmielnicki aurait pu trouver une somme si considérable[1]. Peu après arrivèrent à Pawloczi Djedjalyk et plusieurs autres colonels échappés de la déroute de Beresteczko, quelques-uns blessés, tous accablés de fatigue, l'un suivi d'une cinquantaine de cavaliers, l'autre d'une vingtaine ; le mieux accompagné était le colonel de Poltava, qui amenait six cents hommes. En apprenant qu'il n'avait plus d'armée, l'Ataman s'arracha les cheveux, versa des larmes, se maudit lui-même et toute la terre avec lui, et, dans son désespoir, annonça la résolution d'aller chercher un asile dans la *sietche* des Zaporogues, pour y finir ses jours dans l'oubli. Quelques heures après cependant, il courait à Tchighirin dans l'espoir d'y trouver encore des soldats et de l'argent ; mais les habitants lui fermèrent leurs portes en l'accusant d'avoir trahi l'armée et la patrie. L'anarchie était complète ; les colonels et les anciens n'étaient pas mieux obéis que leur général. Déterminés à défendre leur pays jusqu'à la dernière goutte de leur sang, les

1. Sa cassette, qui fut prise par les Polonais dans le camp de Beresteczko, ne contenait que 30,000 ducats.

paysans et même la plupart des cosaques avaient perdu toute confiance dans leurs chefs, qu'ils accusaient de les avoir livrés aux *panes*, leurs ennemis. Partout se levaient des bandes qui s'appelaient *compagnies noires*, de la couleur de leurs vêtements. Sans vouloir se concerter, souvent sans élire un chef, ces bandes s'agitaient au hasard et ruinaient le pays au lieu de le défendre. En même temps, à la faveur de la confusion générale, plusieurs corps de Tartares échappés de Beresteczko pillaient les villages et enlevaient les femmes et les enfants. Glukh, colonel du régiment d'Oumane, tombant à l'improviste sur ces alliés perfides, en fit un grand carnage.

Au bout de quelques jours, Chmielnicki avait retrouvé son ancienne énergie et était redevenu lui-même. Il se mit à parcourir le pays, haranguant les paysans et les déserteurs, prodigue de promesses et de menaces, et après des efforts inouïs, il parvint à rallier quelques-unes des compagnies noires au petit nombre de soldats fidèles qui lui restaient. Il écrivait sans cesse au Divan, et même à Islam Ghereï, pour demander des secours et, à force de prières, il en obtint 4 ou 5,000 cavaliers. Bien que son état-major se montrât tou-

jours obéissant et même dévoué, il était divisé, comme le pays, en plusieurs factions. L'auditeur Wygowski et d'autres officiers, Polonais et gentilshommes comme lui, depuis longtemps affiliés aux cosaques, prêchaient la soumission, et quelques-uns même négociaient en secret avec le hetman de la couronne, tandis que les vieux Zaporogues voulaient se jeter dans les bras du tsar de Moscovie et lui offrir la suzeraineté de l'Ukraine. D'autres proposaient de s'expatrier, et déjà les chefs de plusieurs villages, sans attendre une délibération du cercle, avaient passé la frontière et demandé au tsar la permission de s'établir dans des steppes incultes. Tout un régiment de cosaques volhyniens, abandonnant pour toujours sa patrie, obtint de la cour de Moscou un territoire et le privilége d'y conserver les institutions zaporogues. Le nombre des émigrants devint si considérable, qu'ils formèrent en peu de temps de grands villages et même des régiments. C'est ainsi que furent colonisées les steppes arrosées par le Donets et tout le riche pays qui prit le nom d'*Ukraine slobodienne*, c'est-à-dire d'Ukraine libre, par opposition à l'ancienne, maintenant asservie à la Pologne. Les émigrants appelaient leurs nou-

veaux villages *libertés*, *Slobodi*, et ce mot du dialecte russien est devenu aujourd'hui synonyme de commune importante [1].

Au milieu de tous les embarras d'une situation si critique, Bogdan Chmielnicki, à la surprise générale, se maria pour la troisième fois à Anna Zolotarenko, sœur d'un de ses colonels. Sa seconde femme, celle dont l'enlèvement par Czaplinski avait été la cause principale de la révolte des cosaques, et qu'il avait reprise avec joie, comme il semble, venait d'avoir une fin tragique. Tandis que l'Ataman était en Podolie, Timothée, demeuré à Tchighirin, fit pendre un matin sa belle-mère à la porte de sa maison avec six autres personnes. Le crime des victimes ou le prétexte de l'exécution est demeuré inconnu. Quelques chroniqueurs disent que Timothée obéit à un ordre de son père; d'autres, qu'en l'absence de l'Ataman il usa de son autorité comme chef de famille, et selon la justice patriarcale des Zaporogues qui rappelle celle de Télémaque faisant étrangler sommairement les suivantes de Pénélope.

1. Les cosaques disent en effet *sloboda* au lieu de *svoboda*. Cette étymologie, que j'emprunte à M. Kostomarof, est poétique, mais peut être contestée, je crois.

XIV.

Cependant la guerre, la famine et la peste continuaient à dévaster l'Ukraine. Potocki, malade et sentant ses forces l'abandonner, inclinait maintenant pour les mesures de conciliation, étonné peut-être de la résistance désespérée des Russiens, qui lui arrachait une estime involontaire, ou du moins quelque pitié pour leurs maux; mais c'était inutilement qu'il offrait le pardon aux révoltés; ils combattaient toujours, même n'ayant plus l'espoir de vaincre. Leurs bandes les plus nombreuses rôdaient autour de Kief, épiant l'occasion d'une surprise. On a vu que le prince Radziwill s'était emparé de cette place; mais, embarrassé pour contenir une population nombreuse et hostile, menacé par les cosaques qui tenaient la campagne, il pressait Potocki de venir joindre ses forces aux siennes; celui-ci, obligé de faire le siége de tous les villages qu'il rencontrait sur sà route, n'avançait que très-lentement. Les cosaques ten-

tèrent une attaque nocturne contre Kief, sur plusieurs points à la fois, mais leurs mouvements avaient été mal combinés, et Radziwill put disposer de toutes ses forces pour écraser successivement chacune des divisions de l'assaillant. Par un mouvement de patriotisme sauvage, dont la Russie devait donner. deux siècles plus tard, un second et effroyable exemple, les habitants de Kief mirent eux-mêmes le feu à leurs maisons, pour ôter à leurs ennemis, sinon l'honneur, du moins le fruit de la victoire, la possession d'une ville riche et florissante. Selon les récits des contemporains, l'incendie ne fut pas prémédité; il fut le résultat d'une de ces idées terribles qui, dans un moment de crise désespérée, frappent tout un peuple à la fois comme une commotion électrique. Le premier, un artisan mit le feu à sa maison et se jeta lui-même dans les flammes. Peu de moments après soixante maisons brûlaient. La fuite des cosaques porta à son comble cette rage de destruction: dans tous les quartiers s'élevaient des incendies isolés, qui, bientôt excités par un vent violent, se réunissaient en d'immenses foyers. Presque toutes les maisons et plusieurs des églises les plus saintes aux yeux des Russiens,

furent entièrement consumées. Sans asile et sans pain, les habitants de Kief se disaient avec orgueil que les Polonais n'avaient plus rien à piller, et qu'ils allaient souffrir autant qu'eux-mêmes.

La ruine de Kief, loin de décourager les Russiens, n'avait fait que redoubler leur fureur; mais l'Ataman et la plupart des anciens comprirent qu'il était impossible de soutenir la lutte dans l'état d'anarchie où l'Ukraine était plongée. Le 24 août, Chmielnicki écrivit au hetman de la couronne pour le supplier d'arrêter l'effusion du sang chrétien et de vouloir bien lui faire connaître à quelles conditions il accorderait la paix. Selon son usage, il renouvelait ses protestations de dévouement au roi et à la république. A l'entendre, Wiszniowiecki avait été le seul auteur de la guerre, et les cosaques, poussés à bout par ses violences, n'avaient cherché qu'à se défendre; maintenant ils étaient prêts à déposer les armes, aussitôt qu'on exécuterait les bienveillantes promesses du roi. Il est probable que Potocki ne fut pas la dupe de ce langage, auquel il devait être accoutumé; mais il se sentait atteint mortellement par la maladie, et sa dernière espérance était d'emporter au tombeau la gloire d'avoir

rendu à la Pologne ses plus belles provinces. D'ailleurs, même après sa jonction prochaine avec l'armée de Lithuanie, sa situation lui inspirait de sérieuses inquiétudes. Sans doute le désordre qui régnait dans toutes les opérations des cosaques lui promettait de nouvelles victoires, mais l'opiniâtreté d'un peuple réduit au désespoir l'obligeait à une guerre d'extermination dont on ne pouvait prévoir la durée. Au centre d'un pays insurgé, avec des troupes fatiguées, travaillées par la famine et par une épidémie meurtrière, il pouvait d'un moment à l'autre avoir sur les bras les Tartares et les Turcs. Potocki reçut donc gracieusement les envoyés de Chmielnicki; mais, avant de traiter avec eux, il les aboucha avec Kissel qui venait d'arriver à son quartier-général. Celui-ci déclara nettement aux cosaques qu'ils n'obtiendraient rien à moins d'une soumission complète. « Chassez les Tartares, leur dit-il, et livrez Chmiel-» nicki; à ces conditions seulement, vous obtien-» drez votre pardon du roi et de la république. » Potocki leur tint le même langage, et ajouta qu'il ne reconnaissait plus pour l'Ataman de l'armée zaporogue un homme qui avait osé tirer l'épée contre son souverain. Le lendemain la cavalerie

lithuanienne arrivait au camp de Potocki. On donna aux cosaques le spectacle d'une grande revue, afin de leur inspirer une terreur salutaire; mais, tandis qu'ils promettaient la prompte soumission de leurs compatriotes, les compagnies noires, profitant du départ de Radziwill, essayaient encore une fois de pénétrer dans Kief. Cette tentative n'eut pas plus de succès que la précédente. L'infanterie lithuanienne laissée à la garde de la ville repoussa vigoureusement l'attaque des insurgés, et Kalinowski survenant avec un corps de cavalerie, acheva la déroute et fit un grand carnage des fuyards. Ces entreprises téméraires, formées sans ordre de l'Ataman et même malgré sa défense, n'arrêtèrent pas les négociations ; mais elles persuadèrent à Potocki que Chmielnicki avait perdu toute autorité sur les Russiens, et, le croyant absolument discrédité, il n'insista plus pour qu'on lui livrât un homme qui avait cessé d'être dangereux.

Le 31 août les deux hetmans envoyèrent au chef des cosaques un gentilhomme nommé Machowski. Reçu avec empressement par Chmielnicki, il dut, selon l'usage du Nord, commencer les négociations en prenant part à un grand repas.

Pendant le dîner on parla de la bataille de Beresteczko, et les colonels cosaques prétendirent que sans la trahison des Tartares, ils auraient eu bon marché de l'armée royale. Chmielnicki leur imposa silence, et dit que c'était à la valeur et à la prudence du roi que les Polonais devaient la victoire. « Lui seul nous a vaincus, ajouta-t-il. Nous » pourrions bien recommencer à nous battre, » mais voilà trop de sang chrétien répandu. Il » faut laisser respirer le pauvre peuple. Savez- » vous ce que vous devriez conseiller à M. le het- » man de la couronne? Qu'il fasse comme moi, » qu'il se marie. Alors nous serons bientôt d'ac- » cord. Quand j'étais veuf, je m'ennuyais tout seul » à la maison, et l'envie me venait d'aller en » guerre. »

Après le dîner, Machowski présenta la note des conditions dictées par son général. A la seule suscription de cette pièce, l'Ataman fronça les sourcils et demanda avec vivacité pourquoi on ne lui donnait pas son titre de chef de l'armée zaporogue. Les colonels montrèrent encore plus d'indignation, et les conférences auraient été rompues sur-le-champ, si Machowski ne fût parvenu à les calmer en les assurant qu'ils pouvaient tout espé-

rer de la clémence du roi; le point capital de la négociation, dit-il, le seul sur lequel nulle transaction n'est possible, c'est l'expulsion immédiate des Tartares. — « J'ai fort à me plaindre de la » Horde, dit Chmielnicki, mais vous n'avez rien » à craindre d'elle. Au contraire, je me fais fort de » rendre mon alliance avec les Tartares utile à la » république. Je les mènerai contre le Turc, et » avec eux j'arborerai mon étendard sur les murs » de Constantinople. » Ce qui rendait cette forfanterie un peu moins extravagante, c'est qu'en ce moment on pouvait supposer, qu'à l'exemple de plusieurs autres vassaux de la Porte, le khan de Crimée voudrait profiter de la minorité de Mahomet IV pour se rendre indépendant.

La discussion dura plusieurs heures sans que Chmielnicki consentît à l'éloignement des Tartares, et Machowski, perdant patience, déclara qu'il considérait la conférence comme rompue et qu'il allait repartir aussitôt. De son côté, Chmielnicki se retira en le chargeant d'annoncer aux deux hetmans qu'il ne traiterait pas sur d'autres bases que celles de la convention de Zborow. Déjà la voiture qui devait ramener le commissaire polonais était attelée, quand Wygowski vint

le supplier d'attendre encore quelques heures. « Chez nous, lui dit-il, on commence par s'emporter, on rudoie les gens, puis on m'appelle, on m'écoute, et tout s'arrange à la fin. » La prétention qu'affichait en toute occasion l'auditeur était de gouverner l'Ataman et son conseil; mais, cette fois, il trouva Chmielnicki inébranlable dans sa résolution de ne rien céder. Espérant avoir meilleur marché de Machowski, il vint lui proposer d'ajourner toute discussion au sujet des Tartares, et de régler cependant les autres articles. Pour le déterminer, il n'hésita point à lui avouer la position où se trouvaient les Anciens : « Si notre *canaille* apprend qu'on renvoie les Tartares, lui dit-il, nous aurons une sédition; en outre, les Tartares se jetteront sur le pays pour le piller. » Machowski répondit que, puisque Chmielnicki était hors d'état de se faire obéir par son armée, le meilleur parti qu'il pût prendre était de venir traiter dans le camp polonais; mais, à cette proposition, les colonels cosaques s'écrièrent qu'ils n'y consentiraient jamais, et qu'ils n'avaient pas oublié le traitement fait naguère[1] à Pavlouka

1. En 1637.

Bayoun, un de leurs Atamans, écartelé à Varsovie, où il avait été appelé pour pareille négociation. Après d'assez longs débats, il fut convenu que les conférences s'ouvriraient à Biela-Cerkow, forteresse occupée par une garnison de cosaques réguliers, où l'on n'aurait pas à craindre, comme dans un camp, les emportements et les violences de la multitude.

Le 3 septembre, Kissel et trois autres commissaires, tous appartenant à la communion grecque, se rendirent dans cette ville, où Chmielnicki les avait devancés. Ils apportaient, comme ultimatum, un projet de convention en vingt-quatre articles, dont les dispositions principales étaient : que l'armée zaporogue serait réduite à 15,000 hommes et n'aurait pour territoire qu'une seule voiévodie, celle de Kief, au lieu de s'étendre, comme auparavant, sur trois : Kief, Braclaw, Tchernigof; que l'armée de la couronne pourrait être cantonnée dans cette province; que les cosaques renonceraient à toute alliance particulière avec les Tartares; que la religion catholique pourrait être librement professée en Ukraine; enfin que les Juifs pourraient s'y établir et s'y domicilier comme par le passé. D'ailleurs, il

n'était plus question de livrer Chmielnicki, ni même de lui retirer le bâton d'Ataman. Maintenant qu'il était devenu suspect, odieux même aux Russiens, les Polonais le regardaient comme personnellement intéressé au maintien de la paix. En réduisant à une seule voiévodie le territoire de l'armée zaporogue, le but de Potocki était de séparer matériellement les cosaques des Tartares et des Moscovites, et de les isoler au milieu de provinces soumises à un autre régime; mais si on évitait un danger, on en rencontrait un autre, celui de concentrer la milice cosaque dans les mains d'un chef puissant, dont l'influence demeurerait toujours considérable sur les provinces voisines. Au lieu de réunir l'armée zaporogue dans une seule voiévodie, n'eût-il pas été plus prudent de la diviser en plusieurs provinces dont chacune aurait eu son Ataman? Mais les Polonais, bien qu'on les ait souvent accusés de légèreté, tenaient invinciblement à leurs anciens usages et surtout aux formes si déplorables de leur administration. Créer de nouveaux Atamans, c'est-à-dire de nouvelles charges de la couronne, c'eût été altérer ces antiques institutions entourées du respect de tous les partis, et, de plus,

offrir un nouvel appât à des ambitions déjà si dangereuses pour le repos de l'État.

Les commissaires, en arrivant à Biela-Cerkow, durent traverser un camp de Tartares et de cosaques, tous fort mal disposés à leur égard; et ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent dans l'enceinte de la forteresse. Sur leur passage s'élevaient des huées; on les menaçait, on les accablait d'injures et d'imprécations en turc et en russien. « Mes amis, disait Kissel, je ne suis pas un Liakh, mes os sont aussi russiens que les vôtres. » — Tu as trop de chair polonaise sur ta carcasse russienne, répondaient les cosaques. Le colonel Bogun fendit la tête d'un coup de sabre à un des plus insolents, et cet exemple permit aux commissaires d'arriver jusqu'à la porte du château où Chmielnicki, entouré des anciens, les reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Le projet de traité fut lu à l'Ataman et à son conseil, et aussitôt accepté sans discussion, sauf deux articles que les Polonais consentirent à modifier. Au lieu de 15,000 hommes, ils accordèrent que l'armée zaporogue en comptât 20,000, et une exception de logements militaires fut stipulée pour les bourgs et les villes du territoire cosaque; mesure

sage, car il eût été très-dangereux de mettre en contact les cosaques et les soldats de la république. Restait à obtenir la ratification du traité par le cercle, c'est-à-dire par tous les régiments réunis autour de Biela-Cerkow, et l'épreuve parut si hasardeuse, que l'état-major ne descendit point dans la plaine, selon l'usage; l'Ataman et les anciens demeurèrent dans le fort, et ce fut par une fenêtre haute que la lecture du traité fut faite à la multitude assemblée. Un peu choqués de cette innovation, irrités bientôt en apprenant les concessions souscrites par leurs chefs, les cosaques, soutenus par les Tartares, éclatèrent en murmures; les paysans crièrent à la trahison, maudirent Chmielnicki et les commissaires polonais, et l'on put craindre un moment qu'ils ne donnassent l'assaut. On lança des pierres, on brisa les fenêtres, plusieurs coups de mousquet furent tirés sur les orateurs, qui, du balcon, essayaient de calmer la multitude, et une flèche vint siffler à l'oreille de Kissel, comme il voulait à son tour haranguer les mutins. Tout à coup le pont-levis du château s'abaissa. Chmielnicki, en grand costume d'Ataman et suivi de ses colonels, se présenta le premier aux factieux, tenant la

masse d'armes, symbole de son autorité. Il y eut un moment de stupeur dans la foule; on lui fit place, on reculait devant lui. Chmielnicki, prenant sa masse à deux mains, se jeta au plus épais du rassemblement, frappant à droite et à gauche, tandis que Wygowski le suivait en criant : Respect aux ambassadeurs! Obéissance aux chefs! L'audace et la vigueur du vieil Ataman en imposèrent aux séditieux; pas un bras ne se leva contre le patriarche de l'Ukraine, à peine osait-on éviter ses coups. En un instant la multitude, poussée et battue par un seul homme, vida la place devant la forteresse et se retira en silence. Cependant Chmielnicki fit charger les canons, et toute la nuit, avec ses colonels, il veilla à la porte du château. Le lendemain, les commissaires en sortirent sous la protection d'une escorte nombreuse qu'ils congédièrent presque en vue du camp polonais; c'était trop tôt; une troupe de maraudeurs les assaillit, pilla leurs voitures, prit leurs chevaux, tous les objets de prix qu'ils portaient et jusqu'à une partie de leurs vêtements. C'est en ce triste équipage qu'ils rejoignirent leurs compagnons, s'estimant heureux de n'avoir pas été massacrés.

XV

Les dernières formalités, pour la conclusion de la paix, étaient la signature du traité par l'Ataman et les deux généraux polonais, puis la prestation d'un nouveau serment entre les mains du hetman de la couronne. A cet effet, Potocki et Radziwill s'approchèrent de Biela-Cerkow, et une riche tente fut dressée en avant du camp polonais pour l'accomplissement de la cérémonie. Le 11 septembre, jour fixé par les commissaires, au lieu des colonels de l'armée zaporogue, on vit paraître une douzaine de paysans inconnus, se disant envoyés des cosaques pour demander la paix et l'exécution du traité de Zborow. Il y avait deux armées cosaques, deux gouvernements russiens en Ukraine. Potocki chassa ces députés avec mépris; mais ils étaient suivis d'une armée considérable, composée de paysans et de Tartares qui semblaient disposés à combattre. Derrière eux, mais à une certaine distance, s'avançait Chmielnicki,

avec ses régiments réguliers formés en tabor, c'est-à-dire flanqués de plusieurs lignes de chariots. Bien qu'il ne parût pas agir de concert avec l'autre armée, sa présence était inquiétante, et les Polonais ne doutèrent pas que si, dans la rencontre qui se préparait, la fortune favorisait les Russiens, il ne passât bientôt du rôle de spectateur à celui d'acteur. Tout se borna cependant à de légères escarmouches. Radziwill culbuta les plus hardis des assaillants; mais c'est en vain qu'il pressa Potocki de donner avec toutes ses forces; le hetman de la couronne, résolu à finir la guerre sans nouvelle effusion de sang, fit sonner la retraite dès que les Russiens eurent tourné le dos. Peu après Chmielnicki écrivait pour désavouer toute participation à cette attaque et se déclarait prêt à signer le traité. Malgré le mécontentement de ses officiers, qui demandaient à combattre, Potocki accueillit les excuses de l'Ataman, et traita courtoisement les envoyés cosaques. Un d'eux, qu'il avait fait dîner à sa table, lui demanda pourquoi on empêchait l'armée zaporogue d'aller guerroyer dans la mer Noire contre les Turcs : « C'est la défense d'armer des corsaires, disait-il, qui nous a poussés à la

révolte. — Hélas! dit Potocki, tous nos malheurs ont tourné à l'avantage des infidèles; tandis que nous nous entr'égorgeons, nous protégeons en effet leurs frontières. — Eh bien, mon gracieux seigneur, reprit le cosaque, fais en sorte que le roi et la république nous ouvrent la mer, car tu sais que le cosaque ne peut vivre sans guerroyer. — Allez, dit Potocki, allez où bon vous semble, nous n'avons garde de vous en empêcher. »

Le 17 septembre, Chmielnicki se rendit de sa personne au camp polonais. Il avait reçu la veille deux otages, Marko Sobieski, le frère aîné du futur roi de Pologne, et Gonziewski, d'une des plus grandes maisons de Lithuanie; cependant, pour quitter ses quartiers, il avait dû parlementer longtemps avec les anciens, qui craignaient une trahison, et enivrer d'eau-de-vie les simples cosaques, qui, à jeun, n'eussent peut-être pas consenti à le laisser partir. Suivi de quelques officiers, l'Ataman se présenta sans embarras aux généraux polonais. C'était la première fois qu'il revoyait Potocki depuis que, sur le champ de bataille de Korsun, il l'avait livré aux Tartares. « Je vous ai offensé plus que personne, monsieur le hetman, » lui dit-il. Potocki répondit poliment qu'il

avait tout oublié, et que ses malheurs personnels, ainsi que ceux de la patrie, étaient un jugement de Dieu. On lut ensuite le traité, et après quelques observations pour la forme, l'Ataman le signa ainsi que plusieurs de ses colonels et l'auditeur Wygowski.

Un grand banquet avait été préparé dans la tente du hetman de la couronne. Chmielnicki y avait une place d'honneur et derrière lui se tenait debout un de ses officiers portant la *boulava*, dont il avait fait peu de jours avant un si vigoureux usage pour la défense de ses hôtes. Pendant quelque temps il garda le silence; mais comme le vin commençait à délier les langues, il se tourna vers le hetman de Lithuanie, et lui dit avec un peu d'ironie, qu'il était surpris de le voir dans le camp polonais. « A Chotin[1] et dans d'autres occasions, ajouta-t-il, nous n'avons pas vu les Lithuaniens. — J'ai dû venir ici, répondit fièrement Radziwill, pour faire rentrer des rebelles dans le devoir. — Vos ancêtres, reprit aigrement l'Ataman, ne vous ont pas appris à vous battre contre l'armée zaporogue. » Il faisait, je

1. Ville de Bessarabie, près de laquelle, en 1614, les Polonais avaient remporté une grande victoire sur les Turcs.

crois, allusion à une défaite essuyée par le père du prince. On se hâta de détourner la conversation; mais un des convives ayant prononcé le nom du hospodar Lupula, Chmielnicki, déjà peut-être animé par le vin, s'écria: C'est un traître! Aussitôt quelques seigneurs polonais l'avertirent que le hospodar était le beau-père de Radziwill, et le prièrent de rétracter des paroles offensantes pour un prince allié de la république. L'Ataman, s'échauffant de plus en plus, poursuivit: « Lupula a manqué de parole à mon fils; oui, prince, je sais qu'il est votre beau-père, mais il me payera sa perfidie. Il a beaucoup de ducats, moi j'ai beaucoup d'hommes; je raflerai son trésor et je le châtierai comme il le mérite! » Radziwill, qui pâlissait de colère, se contint pourtant et se borna à dire que le hospodar n'était pas homme à s'effrayer pour si peu. Ces vivacités étaient suivies d'intervalles d'un silence embarrassant. Un chroniqueur polonais prétend que les généraux délibérèrent tout bas entre eux pendant le dîner, sur la question de savoir s'il ne serait pas à propos d'empoisonner Chmielnicki séance tenante. Outre qu'un crime pareil ne s'improvise point au milieu d'un repas, le caractère de Potocki et de Radziwill

suffit à démentir une semblable imputation. Ce qui paraît certain, c'est que l'Ataman, observant que plusieurs des convives se parlaient à voix basse, fut frappé tout à coup de l'idée qu'on avait quelque mauvais dessein contre lui. Sa contenance changea et il parut fortement préoccupé. Lorsqu'au bruit des fanfares on porta la santé du roi, Chmielnicki se leva ainsi que tous les convives et se découvrit avec respect; mais il laissa tomber son verre comme par maladresse, et, prétextant une indisposition soudaine, il prit congé du grand hetman et quitta la table pour regagner ses quartiers. On lui amena un cheval turc magnifiquement harnaché, présent du général de la couronne. Chmielnicki considéra le cheval en connaisseur, et dit à l'officier qui l'avait amené: « Voilà donc la magnificence de votre Potocki? Je l'en remercie comme je le dois: il est le hetman de la couronne, mon allié et, par-dessus le marché, mon vainqueur; mais j'ai trois cents chevaux pareils à son service. » Il sauta en selle et regagna son fort au galop. Dès le lendemain Wygowski revint au camp polonais avec un cheval arabe que Chmielnicki envoyait au fils de Potocki, naguère son prisonnier et par lui plus d'une fois

menacé du pal. L'auditeur était chargé en même temps de porter au prince Radziwill les excuses de l'Ataman pour les paroles qui lui étaient échappées dans l'ivresse. Le prince répondit fièrement qu'il serait toujours à la disposition de Chmielnicki lorsque celui-ci voudrait le rencontrer, soit seul à seul, soit chacun à la tête d'une armée. On pense bien que l'auditeur se garda d'accepter le défi; d'ailleurs il ne s'appliqua guère qu'à se faire valoir auprès des généraux polonais. C'est à lui seul, disait-il, qu'on devait la conclusion du traité; lui seul gouvernait et l'Ataman et le cercle des cosaques. Toutes ces vanteries ne tendaient probablement qu'à obtenir des cadeaux ou des pensions.

Peu après la signature du traité de Biela-Cerkow, l'armée polonaise se replia sur Winniça, et Chmielnicki regagna son quartier général de Tchighirin, où, cette fois, bien accompagné, il fut reçu. Potocki ne survécut que peu de jours à la conclusion de la paix; épuisé par la maladie qui le minait depuis le commencement de la campagne, il parut heureux de mourir après un triomphe dont il soupçonnait peut-être la courte durée. La charge de hetman passa à Kalinowski,

ainsi que la rude tâche de presser l'accomplissement des dernières conventions. Toutes les provinces russiennes étaient inondées de compagnies noires harcelant sans cesse les troupes polonaises et dévastant le pays sous prétexte de le délivrer du joug étranger. Agissant presque toujours sans concert, mal armées et conduites par des chefs sans expérience, ces bandes ne réussissaient qu'à exaspérer les vainqueurs et à provoquer d'atroces vengeances. Mais ni les exécutions sanglantes, ni les défaites, ni l'incendie de leurs villages ne décourageaient les rebelles, qui semblaient après chaque revers redoubler d'acharnement. On vit à la fois quatre ou cinq atamans acclamés par autant de factions, se dénonçant les uns les autres comme traîtres à la patrie, et d'accord seulement dans leur haine contre les Polonais et contre Chmielnicki, auquel ils attribuaient tous leurs maux. L'automne et l'hiver de 1651 furent employés par Kalinowski à traquer et à disperser les compagnies noires ; mais en pourchassant les insurgés, en exterminant la plupart des chefs qu'ils s'étaient donnés, le nouveau hetman de la couronne ne s'aperçut pas qu'il raffermissait l'autorité chancelante de Chmielnicki et qu'il le

débarrassait de rivaux redoutables. Sans combattre, et laissant aux Polonais tout l'odieux des violences et des supplices, se bornant à publier de temps en temps des manifestes contre les rebelles, Chmielnicki était redevenu le maître reconnu et obéi de l'Ukraine; il avait rétabli la discipline dans son armée, et maintenant il était considéré comme l'homme nécessaire, le seul dont le pays pût attendre sa délivrance. Quant à l'accomplissement des conventions de Biela-Cerkow, il ne s'en était guère mis en peine, et croyait avoir suffisamment fait preuve de soumission en remplissant ses manifestes de menaces contre les rebelles, menaces demeurées toujours sans exécution. On a vu que l'armée zaporogue devait être réduite à 20,000 hommes, et, en effet, l'Ataman avait envoyé à Varsovie un registre en bonne forme constatant cet effectif officiel; mais il était notoire qu'il avait une armée bien plus considérable et qu'il l'augmentait tous les jours. C'est à peine s'il gardait quelques ménagements, car aux reproches adressés par Kalinowski, il répondit qu'il lui était impossible de se faire obéir des paysans, à moins de les enrégimenter. Il n'observait pas mieux la défense de traiter avec les

princes étrangers. Au commencement de 1652, il envoya un de ses affidés au tsar Alexis Mikhaïlovitch pour lui demander sa protection. N'espérant plus rien des Tartares ni des Turcs, et persuadé que la paix ne serait pas de longue durée, il s'était enfin déterminé à solliciter l'assistance des Moscovites. D'un autre côté, l'émigration des paysans et des cosaques de l'Ukraine sur les terres du tsar avait pris des proportions alarmantes, et il semble que Chmielnicki, hors d'état de l'arrêter et menacé d'être abandonné par tout son peuple, eut un moment le projet singulier de le conduire lui-même sur la terre étrangère. Son envoyé vint solliciter auprès du tsar la permission pour les cosaques de s'établir sur les frontières de Lithuanie, et l'Ataman s'engageait à transporter sur ce territoire la population entière de l'Ukraine. Cette proposition est attestée par le procès-verbal tenu par les conseillers du tsar dans leur conférence avec l'envoyé de Chmielnicki. Les Moscovites comprirent facilement que les cosaques une fois établis sur la frontière lithuanienne, si près de leur patrie, ne manqueraient pas d'engager des hostilités avec la Pologne et d'entraîner le tsar dans une guerre. Alexis Mikhaïlovitch, strict ob-

servateur des traités, refusa le territoire qu'on lui demandait, offrant en échange les vastes et fertiles plaines, alors désertes, au midi de son empire; mais ce n'était plus le compte de Chmielnicki, et pour cette fois les négociations demeurèrent sans résultat.

Nul doute que Chmielnicki n'eût signé le traité de Biela-Cerkow avec l'arrière-pensée de le rompre dès qu'il aurait réparé ses pertes; un événement imprévu vint le débarrasser des faibles ménagements qu'il se croyait encore obligé de garder. Suivant l'usage, la convention signée par les hetmans et les chefs des cosaques devait être ratifiée par la diète, autrement elle était légalement non avenue. Longtemps différée, cette formalité essentielle allait être enfin accomplie, lorsque la *protestation* d'un gentilhomme lithuanien nommé Sycinski obligea la diète à se dissoudre. Ce fut le premier exemple de ce *liberum veto* qui asservissait les assemblées politiques de la Pologne au caprice d'un individu. Sycinski avait été acheté, non par Chmielnicki, mais par quelques personnages puissants fort peu préoccupés des cosaques, et menacés par la diète d'un procès scandaleux auquel ils voulaient se sous-

traire. Le nonce lithuanien déclara que la diète avait dépassé le terme légal de sa durée et protesta contre toute délibération ultérieure; c'en était assez pour la forcer à se séparer aussitôt. A la vérité, il y avait un remède au *liberum veto*, c'était la guerre civile, et on s'y préparait. Aussitôt Chmielnicki prétendit que le traité de Biela-Cerkow n'ayant point été ratifié, n'existait plus, et que la convention de Zborow reprenait sa valeur. Il voyait la Pologne livrée à l'anarchie, le moment était arrivé de redevenir le prince des Russiens.

XVI

D'abord il voulut constater hautement son indépendance et se venger en même temps du hospodar de Moldavie, à la perfidie duquel il attribuait ses derniers revers. Il disait que c'était grâce aux avis de Lupula que les généraux polonais avaient échappé, l'année précédente, à une destruction complète auprès de Kaminiec. C'était

encore à l'instigation du hospodar, prétendait-il, que le khan avait abandonné les cosaques à Beresteczko. Ses préparatifs terminés, il envoya au hospodar une lettre laconique pour lui rappeler ses engagements au sujet du mariage de Domna Rosanda avec Timothée. Il terminait par cette phrase empruntée, je pense, à quelque chancellerie tartare : « Si tu fausses ta foi, je te hacherai en si petits morceaux qu'on aura peine à les retrouver, et je jetterai ta poussière au vent. » Justement effrayé de cette menace, Lupula, qui se rappelait de quelle manière Timothée et *ses garçons de noce* avaient traité la Moldavie deux ans auparavant, s'empressa d'écrire à Kalinowski, pour le supplier d'arrêter les cosaques, et le hetman de la couronne, déjà irrité de longue main contre Chmielnicki, saisit avec joie l'occasion de lui infliger soit un châtiment, soit du moins une mortification. Sans consulter la cour de Varsovie, il se dirigea aussitôt avec toute son armée sur Batoh, de manière à barrer le chemin de la Moldavie. Il disposait de plus de vingt mille hommes, dont douze mille de cavalerie, qu'il établit dans un camp sur la rive droite du Boh. Des bois épais, des marécages, une chaîne de collines parallèles

à la rivière entouraient l'armée polonaise et ne lui permettaient pas de s'éclairer facilement; d'ailleurs, comme dans toutes les guerres précédentes, la haine des paysans pour leurs oppresseurs en faisait d'excellents espions pour les cosaques et des rapporteurs perfides pour les Polonais.

On leur annonçait que Timothée s'était mis en campagne avec cinq ou six mille hommes, cosaques ou Tartares, tandis qu'en réalité c'était toute une armée qui marchait avec lui. Chmielnicki avait donné douze mille cosaques à son fils et cinq mille Tartares, ces derniers sous les ordres du sultan Noureddin, *pobratime* ou frère d'adoption de l'Ataman, qui joignait à ce titre celui de compère du fiancé; c'est, dans une noce slave, le rôle qui appartient au principal personnage parmi les invités. En même temps quatorze mille Nogaïs ou Tartares du Boudjak s'avançaient par une autre route vers un rendez-vous assigné d'avance aux environs de Batoh. Enfin le vieux Chmielnicki lui-même, avec un corps d'élite, suivait son fils pas à pas, prêt soit à s'effacer pour lui laisser la gloire de vaincre, soit à voler à son secours s'il rencontrait quelque obstacle inattendu,

Pour tromper plus complétement les Polonais, l'Ataman, arrivé à Ladzina, à quelques lieues du camp de Kalinowski, lui écrivit la lettre suivante, qu'il data de Tchighirin et de quelques jours plus tôt :

« Chmielnicki à Kalinowski, l'Ataman russien au Hetman polonais, salut. Je ne dois pas cacher à Votre Excellence que mon fils, garçon très-volontaire, accompagné de quelques milliers de camarades, s'est mis en route pour aller épouser la fille du hospodar de Moldavie. L'affaire ne concernant que lui, je m'étonne d'apprendre qu'une armée polonaise très-considérable est rassemblée sous Batoh, en apparence pour barrer le chemin à mon fils. Je supplie Votre Excellence, pour le bien de la patrie, de se retirer avec ses troupes, d'autant plus qu'elles se trouvent dans une mauvaise position militaire. Je crains que les gentilshommes de la noce n'engagent par étourderie quelque querelle avec vos gens, et que mon fils, jeune et ardent comme il est, ne saisisse avec empressement l'occasion de gagner ses éperons. »

Cette lettre étonna beaucoup l'état-major polonais, et fut commentée de maintes façons. Chacun soupçonnait un piége, car cette sollicitude de

Chmielnicki pour l'armée de la république était trop nouvelle de sa part pour qu'on la crût sincère ; mais nul ne douta que sa lettre n'eût été écrite à Tchighirin, comme la date l'indiquait. Quant au nombre de cosaques accompagnant Timothée, les expressions vagues dont s'était servi l'Ataman donnaient lieu de croire qu'il n'était pas considérable, autrement, disait-on, Chmielnicki n'eût pas manqué de le marquer exactement, afin de nous inquiéter; d'ailleurs, des rapports adressés au général affirmaient que Timothée n'avait que cinq mille hommes. Kalinowski traitait de plaisanterie la critique faite par l'Ataman de l'assiette du camp polonais ; mais un vieux général nommé Prziemski, commandant l'artillerie, et qui s'était fort distingué dans la guerre de Trente ans au service de la Suède, déclara dans le conseil de guerre que Chmielnicki ne disait que la vérité. « Notre position, dit-il, est très-mauvaise, en effet, car l'ennemi peut facilement intercepter nos convois et nous bloquer comme à Zbaraz. Ici notre nombreuse cavalerie nous est inutile. Que M. le hetman l'emmène avec lui de l'autre côté du Dniestr, où il réunira tous nos détachements, pour revenir bientôt si l'ennemi se montre. Les

vivres que nous avons ici suffiront pour l'infanterie qui restera dans le camp retranché, et si l'on veut bien m'en confier le commandement, je me fais fort de tenir deux mois contre tout ennemi. » Kalinowski rejeta avec hauteur cette proposition, et congédia le conseil de guerre, en déclarant qu'il ne laisserait pas échapper une si belle occasion de se venger sur le fils des mauvais traitements que le père lui avait fait éprouver après le désastre de Korsun.

Kalinowski n'était ni aimé ni estimé de ses soldats; dur et impérieux, il se plaisait à faire montre de son autorité en toute occasion, surtout lorsqu'il pouvait croire ses talents militaires mis en doute. D'ailleurs, il était bien difficile qu'une armée composée en grande partie de gentilshommes qui se croyaient les égaux de leur général, eût pour lui le respect nécessaire à la discipline. L'opinion de Prziemski, partagée par quelques vieux officiers et répandue dans l'armée, fut bientôt celle de tous les soldats, mal disposés à l'égard de leur chef. En outre, Kalinowski passait pour malheureux, et, pour surcroît, de mauvais présages augmentaient l'inquiétude et la défiance. Une nuit, on avait vu dans le ciel briller

un météore semblable à une épée de feu, et, chose terrible, la poignée était à l'orient, la pointe dirigée contre le camp polonais. Il n'en fallait pas davantage pour démontrer aux habiles et aux timides la faute du général et le danger qui menaçait l'armée. Selon les chroniques russiennes, des prédictions encore plus claires auraient dû ouvrir les yeux au hetman de la couronne. En ce temps-là, il y avait des esprits en Pologne, comme maintenant à Paris. Près du camp, au bord du Boh, on montrait une caverne, résidence d'un esprit invisible, mais qui répondait d'une voix humaine et fort pertinemment aux questions qu'on lui adressait. Lorsqu'on lui demandait son nom, il disait qu'il s'appelait Spassowski. Un officier français, probablement gascon, alla le consulter sur le résultat de la campagne. L'esprit lui répondit aussitôt en français : « Allez dire à votre général qu'il décampe au plus vite. Voici venir un cruel ivrogne pour lui faire la barbe. Son rasoir est frais émoulu ; gare qu'avec le poil il n'emporte la tête. »

L'armée polonaise n'avait pas besoin de cet oracle grotesque pour perdre tout sentiment de ses devoirs. Les soldats exprimaient hautement

leur méfiance et leur aversion pour leur général. Les cavaliers surtout montraient les plus mauvaises dispositions, et s'excitaient les uns les autres à la désobéissance. Tout se préparait pour une mutinerie, lorsque le 29 mai 1651, un corps de Tartares parut en vue du camp polonais. Ils s'avançaient lentement, sans montrer d'intentions hostiles et comme inquiets de la réception qu'on leur ferait. La vue d'un ancien ennemi, la contenance mal assurée des Tartares, le bruit de l'artillerie dirigée contre eux, réveillèrent quelque ardeur chez les Polonais, et la plus grande partie de la cavalerie se lança aussitôt à la poursuite. Quelques instants plus tard des officiers couraient pour rappeler les cavaliers et les ramener à la défense du camp, car on venait d'apprendre que Timothée Chmielnicki avait paru de l'autre côté des hauteurs. Il avait surpris et taillé en pièces des postes avancés, et les fuyards échappés à ses coups disaient qu'il avait 100,000 hommes. Toute l'armée passa la journée sous les armes devant le camp; mais les bois et les marécages lui dérobaient les mouvements de l'ennemi et la tenaient dans une inquiétude d'autant plus grande, que personne ne pouvait encore mesurer l'étendue du

danger. Il n'y eut point de nouvelle alerte, mais on constata la présence de l'ennemi sur plusieurs points, et partout en forces considérables. La nuit vint, et les soldats, rentrés dans leur camp, harassés de fatigue, redoublèrent leurs murmures. Excités par des harangueurs qui leur annoncent pour le lendemain un désastre semblable à celui de Korsun, ils se rassemblent en tumulte et passent bientôt à une mutinerie ouverte. Les plus modérés veulent qu'on abandonne le camp à l'aube, pour se replier au delà du Dniestr; d'autres proposent de livrer Kalinowski aux Tartares ou bien à Chmielnicki, dont par ce moyen on ne peut manquer d'obtenir la protection. Au jour levant, le hetman de la couronne trouve son armée dans la plus déplorable confusion: la cavalerie faisant ses préparatifs de départ; l'infanterie et l'artillerie ébranlées, conservant encore pourtant quelque respect pour ses chefs, Marko Sobieski et le vieux Prziemski. Le hetman se montre aux mutins et essaye de les rappeler au sentiment de l'honneur militaire. C'est en vain que tour à tour il emploie les prières et les menaces, la cavalerie l'accueille par des huées et des injures, quelques-uns dirigent leurs armes

contre lui. Furieux, il court à l'infanterie allemande, la fait mettre en bataille, et, rassuré par sa contenance soumise, il ordonne à l'artillerie de tourner ses pièces contre les séditieux. Les lâches! s'écrie-t-il, je saurai les réduire, je les rendrai braves malgré eux! Cette démonstration demeurait impuissante, il commande de faire feu sur la cavalerie. Aussitôt cinquante-six pièces, chargées à cartouches, tonnent contre les rebelles, et l'infanterie, composée en majorité d'Allemands, fait également contre eux une décharge meurtrière. Au même moment plusieurs incendies se déclarent dans le camp, toutes les meules de fourrage sont en feu, et un vent violent pousse les flammes sur les tentes et les chariots. Était-ce un accident fortuit, un complot des mutins pour obliger le général à lever le camp, enfin un signal convenu entre des traîtres et l'ennemi? L'arrivée soudaine des cosaques et des Tartares couronnant les hauteurs parallèles au Boh, porte au comble le désordre et la terreur. Après un moment de stupéfaction à la vue des Polonais tirant les uns sur les autres, les cosaques se précipitent sur les deux partis en poussant des cris de triomphe. La cavalerie, déjà décimée par les décharges dirigées contre elle, ne

rendit pas de combat et prit la fuite au hasard ; mais déjà les bois où quelques-uns cherchaient un refuge étaient occupés par l'ennemi. La plupart, courant devant eux sans savoir ce qu'ils faisaient, se jetaient dans le Boh et s'y noyaient par centaines. Kalinowski, suivi de quelques gentilshommes, se lança au milieu des cosaques en criant qu'il ne voulait pas survivre à sa honte. Démonté, blessé plusieurs fois, il combattait encore, lorsqu'une flèche tartare lui donna le coup de grâce. L'infanterie allemande, commandée par Sobieski, se défendit quelque temps avec courage; mais en voyant paraître tout à coup les Nogaïs prêts à l'attaquer par derrière, elle jeta ses armes et demanda quartier. Le combat n'avait pas duré une heure, mais le massacre ne faisait que commencer. Dans la plaine, dans les bois, au bord de la rivière, les cosaques s'acharnaient après les fuyards.

Un Tartare apporta à Noureddin la tête de Kalinowski. Le sultan la prit et la montra aux cosaques en disant : « Voilà la tête de ce coquin qui avait juré de nous envoyer sa rançon en Crimée, et il a faussé sa parole. — Sultan ! s'écria le colonel Zolotarenko, beau-frère de Chmielnicki,

donne-nous cette tête pour en faire cadeau à *notre petit père.* » C'est le nom que les cosaques donnaient à l'Ataman. Noureddin lui remit son sanglant trophée; mais il reprocha à Timothée et à Zolotarenko de ne pas arrêter la fureur de leurs soldats, qui ne faisaient pas de prisonniers. « Laisse-les s'amuser [1], » répondit Zolotarenko. « Laisse-leur tuer des Liakhs tant qu'il en restera. — Pourquoi s'embarrasser quand on voyage ? » disait Timothée. Noureddin représentant que ces *amusements* lui faisaient perdre de belles et bonnes rançons, les colonels cosaques lui offrirent aussitôt de lui payer tant par tête de Polonais. Le Tartare fit son prix, et, sans marchander, les cosaques achetèrent le droit de tuer.

Sur les bords du Boh se renouvelèrent les sanglantes saturnales des Chérusques après la défaite de Varus. Les cosaques élèvent à la hâte une large plate-forme, afin que le spectacle qui s'apprête ne soit perdu pour personne. Çà et là ils disposent des tonneaux d'eau-de-vie défoncés. La musique sauvage des régiments zaporogues a retenti. On entonne les chansons de la steppe. Au

1. Daïte nam, Soultané, potichytysa : pobyty Liakiv chtcho ostalis.

milieu de cris de triomphe et de refrains bachiques se forment des rondes et des danses; puis, sur la plate-forme, à la lueur des flammes qui consument le camp polonais, de longues files de prisonniers s'avancent au milieu de rires et de plaisanteries de cannibales. Chacun veut avoir l'honneur d'être bourreau à son tour. L'un frappe en criant le nom de son village brûlé par les Polonais, un autre rappelle le nom d'un camarade mort; mais c'est surtout le cri de *Beresteczko!* qui redouble leur rage et fait rouler le plus de têtes. Prziemski, amené sur la plate-forme ruisselante de sang, défia ses bourreaux en accablant d'imprécations leur Ataman. Par l'ordre de Timothée il subit le supplice le plus long et le plus cruel, sans que son courage se démentît un instant. Les mourzas tartares étaient indignés et suppliaient Noureddin d'intervenir. A leurs reproches, les cosaques répondaient en leur jetant des poignées de ducats, et les priaient de ne pas se mêler de leurs affaires. Inquiets pourtant que le sultan ne revînt sur son marché, ils appelèrent à leur aide les Nogaïs, Tartares plus féroces que ceux de la Crimée, et le massacre s'acheva avec précipitation. Plus de quinze mille Polonais

avaient péri égorgés dans la déroute ou noyés dans le Boh ; cinq mille furent sacrifiés en cérémonie. Un très-petit nombre, grâce à la bonté de leurs chevaux, entre autres le fils de Kalinowski, parvinrent à traverser la rivière ; mais tous furent tués çà et là par les paysans insurgés. Pas un seul n'échappa pour raconter en Pologne ce grand désastre, et de toute l'armée, trois cents hommes à peine survécurent, sauvés par les femmes tartares, qui leur donnèrent des voiles et qui les cachèrent dans leurs chariots après leur avoir barbouillé le visage avec de la poudre. Parmi le grand nombre de gentilshommes d'illustres maisons victimes de cette cruelle journée, personne ne fut plus généralement regretté que Marko Sobieski. Son frère Jean, auquel un si brillant avenir était réservé, l'avait accompagné jusqu'alors dans toutes ses expéditions. Cette fois, une blessure reçue dans un duel l'avait retenu loin de l'armée, et le réserva pour venger Marko et son pays.

Trois jours après, le vieux Bogdan arriva sur le champ de bataille. Déjà il avait reçu la tête de Kalinowski, et peut-être avait-il retardé sa marche pour ne pas arrêter le carnage. Il se montra

néanmoins fort mécontent et gourmanda son fils et ses colonels pour avoir combattu sans son ordre. Les cosaques avaient encore trente Polonais vivants, qu'ils réservaient pour des supplices raffinés. L'Ataman se les fit livrer, leur donna des habits et déplora devant eux ce qu'il appelait l'étourderie de son fils. Apprenant que les Tartares avaient caché deux cent cinquante-six autres prisonniers, il loua leur générosité, paya les rançons et les fit conduire à Tchighirin, en leur promettant de les mettre en liberté dès qu'ils l'auraient remboursé de ses avances. Il fit enterrer honorablement le corps de Kalinowski, qu'on rechercha par son ordre, et qui fut reconnu à la lettre de Chmielnicki conservée dans sa poche. Puis il disposa sommairement du butin. Pour lui-même il prit l'artillerie des Polonais, et abandonna le reste aux Tartares, c'est-à-dire fort peu de chose, car l'incendie du camp avait presque tout consumé. Tandis qu'il faisait parade d'humanité devant ses cosaques, il faisait annoncer au frère de Kalinowski, campé avec quelques troupes aux bords du Dniépr, la mort du hetman et la destruction de son armée, et lui envoyait un cheval avec les crins coupés et une

corde autour du cou. Pour les Slaves de cette époque, un pareil présent était la plus sanglante injure.

Je ne sais s'il faut voir une dérision semblable dans la lettre qu'il adressa en même temps à Jean-Casimir. « Mon fils, écrivait-il, était en route pour aller prendre femme, lorsque tout à coup Kalinowski lui a barré le chemin, contre le droit des gens, lorsque Dieu laisse libre la terre et l'eau aux bons comme aux méchants. J'avais averti monsieur le hetman, et lui avais conseillé de ne pas se mettre à la traverse. Je supplie Votre Majesté de pardonner à mes cosaques, si mauvaises têtes par nature; ils ont poussé la plaisanterie un peu trop loin. » On eût dit qu'il s'agissait d'excuser un tour d'écolier.

A la nouvelle de la journée de Batoh, tous les détachements polonais qui se trouvaient en Ukraine, en Podolie et même dans la Sévérie, se hâtèrent de faire leur retraite, car déjà tout le pays se soulevait contre eux. Chmielnicki ne poursuivit pas leurs bandes fugitives. Il pouvait entrer à leur suite en Pologne, car il n'y avait plus d'armée pour lui résister; mais ce qu'il avait de plus à cœur c'était d'affermir son autorité en Ukraine

Modéré dans le triomphe, il parut ne prétendre à en retirer d'autres fruits que l'exécution du traité de Zborow. En effet, ses premières mesures eurent pour but de rassurer les gentilshommes propriétaires, de les prendre sous sa protection, et de rappeler aux paysans qu'ils eussent à payer à leurs seigneurs les redevances accoutumées. On a déjà vu que l'idée de l'émancipation complète des Russiens n'avait jamais été admise par l'Ataman; tout au plus s'était-il appliqué à rendre leur position meilleure et leur servitude tolérable, mais jamais il n'avait pensé à leur accorder des droits égaux à ceux des gentilshommes ou des cosaques enregistrés. Chmielnicki voulait des priviléges pour ses soldats; les paysans rêvaient une indépendance absolue, et cette séparation de vues et d'intérêts devait continuer à être pour l'Ukraine une cause permanente de désordre et de faiblesse.

XVII

Le désastre de Batoh ayant convaincu le hospodar de Moldavie qu'il n'avait plus de secours à espérer de la Pologne, il se résigna de bonne grâce à l'alliance de son terrible voisin. La belle Rosanda eut ordre d'étudier des airs cosaques et de ne rien négliger pour plaire à son fiancé. En écrivant à Chmielnicki pour l'assurer de la joie que lui donnait cette union, Lupula le suppliait seulement de ne pas envoyer Timothée à Iassy avec une armée, et surtout avec des Tartares pour auxiliaires. Timothée partit escorté seulement de quelques escadrons de cosaques, dès que son père eut reçu des otages, et son entrée dans la capitale de la Moldavie fut des plus brillantes. Élevé dans la steppe, parmi des soldats farouches, il montra d'abord un peu de gaucherie en paraissant dans une cour alors renommée par son élégance, et ne trouva pas un mot à répondre aux félicitations qu'on lui adressait. Il fallut que

Wygowski, que l'Ataman lui avait donné pour mentor, se chargeât de complimenter le hospodar, sa femme, et même la charmante fiancée. Pourtant Timothée, qui était bien fait, adroit à tous les exercices, et qui venait de gagner une bataille, plut à Domna Rosanda et à sa mère. Cette dernière, femme ambitieuse et d'un caractère énergique, voyait avec plaisir entrer dans sa maison un soldat brave et entreprenant, qu'elle espérait gouverner pour ses intérêts particuliers. Plus qu'aucun autre petit despote de l'Orient, Lupula avait besoin d'un général dévoué. Haï par le peuple qu'il pressurait et par les grands en qui il ne voyait que des rivaux, le hospodar vivait dans la crainte continuelle d'une révolte. Maint boyard était mort subitement à la suite d'une fête qu'il avait donnée. D'autres, suspects par leurs alliances, par leur fortune, par leur popularité, avaient péri assassinés sur les routes ou dans leurs palais. Il n'y avait guère de familles nobles qui n'eussent à réclamer une dette de sang. Avec un gendre tel que le fils de Chmielnicki, Lupula se flattait de convaincre les Moldaves qu'ils essayeraient vainement de secouer le joug. A la vérité, on n'était pas sans inquiétudes sur les desseins

secrets du vieux Bogdan, mais la princesse comptait que les charmes de Domna Rosanda lui assureraient le dévouement absolu de son gendre. Après les fêtes du mariage, où la cour d'Iassy prit à tâche d'entremêler les cérémonies en usage chez les cosaques à l'étiquette de la cour moldave, Timothée conduisit sa femme à Tchighirin, accompagné de son beau-père.

La Pologne, déjà si affaiblie, était encore menacée par la Moscovie et la Suède, qui toutes les deux avaient contre elle des griefs fondés sur des infractions à l'étiquette diplomatique. Malgré maint avertissement, des palatins polonais avaient omis quelques-uns des titres officiels du tsar dans des lettres qu'ils lui avaient adressées; c'est pourquoi il rassemblait une armée sur la frontière de la Lithuanie. Quant à la reine Christine, elle se plaignait, avec plus de raison, que Jean-Casimir, descendant des Wasa dépossédés, prît encore dans ses actes le titre de roi de Suède. Si les motifs de rupture semblaient légers d'abord, ils devenaient graves par la forme hautaine donnée aux réclamations, et il était facile de voir que la guerre allait en résulter. Cependant le roi et la majorité du sénat, fermant les yeux au danger, ne pensaient

qu'à réduire les cosaques et à laver la honte de Batoh. En vain les plus sages conseillers de la couronne proposaient d'accorder la paix à l'Ukraine et de désarmer Chmielnicki par quelques concessions, avant qu'il se fût jeté entre les bras du tsar ou des Suédois, avec lesquels il était déjà en négociations. Tout ce qu'ils purent obtenir fut l'envoi de nouveaux commissaires en Ukraine; mais leurs instructions, qui semblaient avoir été dictées avant la bataille de Batoh, ne pouvaient avoir d'autre effet que de l'irriter davantage. En effet, un des commissaires lui ayant dit que s'il observait les conditions du traité de Biela-Cerkow, il pourrait obtenir son *pardon* du roi, l'Ataman bondit de fureur et, tirant son sabre : « Mon pardon ! s'écria-t-il. Mon crime apparemment, c'est d'avoir retenu mes cosaques et les Tartares après la déroute de Kalinowski, de les avoir empêchés de se jeter sur la Pologne, de l'anéantir et de pousser jusqu'à Rome ? Et c'est là ce que vous venez m'offrir, comme si je ne savais pas démêler vos ruses ! Croyez-vous, par hasard, que je ne sois pas instruit des armements que le roi fait contre nous ? » Sa fureur et la vue de ce sabre nu qu'il leur mettait *sous*

le nez, comme dit un historien polonais, effrayèrent les envoyés du roi. « Un ambassadeur, » lui dirent-ils, est comme un âne qui porte le » fardeau qu'on lui met sur l'échine sans le con» sulter. » C'est un proverbe slave. Chmielnicki remit en souriant son sabre au fourreau et termina la conférence plus poliment qu'il ne l'avait commencée, déclarant néanmoins qu'il s'en tenait aux conventions de Zborow, et qu'il ne ferait la paix qu'après leur accomplissement loyal et complet. Le roi n'avait pas d'armée et la diète lui refusait les ressources nécessaires pour en réunir une. Il fit mine cependant de vouloir entrer en Ukraine avec ce qu'il avait pu rassembler de milices et de volontaires; mais après quelques mois perdus à lever des soldats qui désertaient aussitôt, n'étant pas payés, l'hiver l'obligea d'ajourner son expédition.

Ce que le roi n'avait pu faire, un simple gentilhomme le tenta avec un corps nombreux de volontaires que sa réputation d'audace et d'intrépidité avait attirés sous son drapeau. Czarnecki, émule et successeur de la gloire de Jérémie Wiszniowiecki, pénétra en Ukraine au milieu de l'hiver, surprit et brûla plusieurs bourgs et ré-

pandit l'alarme dans tout le district de Braclaw, où commandait le colonel Bogun. Le héros polonais allait trouver un adversaire digne de lui. Averti que Chmielnicki s'approchait avec des forces considérables, Bogun s'enferma dans le bourg fortifié de Monastirszcze et s'y défendit opiniâtrément. Après des efforts inouïs et des pertes considérables, les Polonais forcèrent une première enceinte ; mais Bogun se retira dans un grand couvent qui donnait son nom au bourg, et repoussa toute offre de capitulation. On mit le feu au couvent; les cosaques continuaient toujours à tirer par les fenêtres. Bogun leur ayant fait jurer de se laisser brûler plutôt que de se rendre, sortit avec quelques hommes pour presser l'arrivée de l'Ataman, qu'on disait en marche pour secourir son lieutenant. Sorti de son fort, le colonel cosaque remarque que l'attaque des Polonais se ralentit. Czarnecki, en conduisant ses gens à l'assaut, venait d'être grièvement blessé d'un coup de flèche qui lui traversait les deux joues. Il était tombé étouffé par le sang qui lui entrait dans la gorge. Aussitôt Bogun tourne bride et charge les Polonais par derrière, en poussant le cri des Tartares. Déjà ébranlés par la blessure de

leur chef, les Polonais, sans remarquer qu'ils n'avaient affaire qu'à une poignée d'hommes, prirent la fuite, abandonnant leur butin, leurs bagages et la plupart de leurs blessés. Dans cette panique, Czarnecki lui-même serait demeuré entre les mains des cosaques, si quelques-uns de ses volontaires ne l'eussent jeté évanoui sur un traîneau. L'hiver s'acheva sans nouvelles hostilités.

Tranquille du côté de la Pologne, dont la situation lui était bien connue, Chmielnicki négociait secrètement avec le tsar et avec la Suède, et cependant dirigeait une expédition sur les provinces danubiennes. Timothée, pendant son séjour à Iassy, avait révélé à Lupula une partie des projets de son père. « Nous achèterons la Valachie au sultan, lui avait-il dit; nous en chasserons Radoul, et alors, que Ragoczi prenne garde à lui! Nous n'avons pas oublié qu'il nous a trahis à Beresteczko. » Ce n'était rien moins qu'un empire cosaque dont Chmielnicki rêvait la fondation. Les ouvertures ou les indiscrétions de Timothée furent bientôt rapportées au hospodar de Valachie et au prince de Transylvanie. On prétend que la femme d'Étienne Boudrouts, *logothète*

ou chancelier de Moldavie, arracha le secret à son mari et le communiqua à Radoul, allié de sa famille. Les deux princes menacés jugèrent que le plus sûr moyen de conjurer la tempête était de profiter de l'absence de Timothée pour chasser Lupula et occuper la Moldavie. Ils offrirent le trône à Boudrouts, qui entra dans la conjuration. Attaqué de deux côtés à la fois, trahi par son ministre, abandonné par ses sujets, Lupula fut obligé bientôt d'aller chercher un asile à Kaminiec, où Stanislas Potocki, alors hetman de la couronne, commandait avec quelques troupes.

Il s'agissait pour Chmielnicki de ramener Lupula à Iassy et de punir les princes confédérés; et d'abord il fallait gagner le divan, pour qu'il ne s'offensât pas d'une intervention dans des provinces tributaires du sultan. Les envoyés de l'Ataman partirent chargés de présents pour les ministres de la Porte, qui offraient, pour ainsi dire, les principautés danubiennes à l'encan; mais sans attendre l'effet des négociations, Timothée se mit en campagne avec un régiment de cosaques, des montagnards des Carpathes, des Tartares et un certain nombre d'anciens *haïdamaks* russiens, dont Chmielnicki était probablement

bien aise de se débarrasser. Avec cette armée, qui s'élevait à 12,000 hommes, Timothée entra en Moldavie, prit la capitale, battit les confédérés et força Étienne de s'enfuir en Valachie. Il écrivit à son père pour annoncer cette facile victoire, parodiant le mot de César : « Je suis venu, j'ai vaincu, » mais je n'ai pas vu l'ennemi. » Après avoir fait rentrer la Moldavie dans le devoir, il passa en Valachie, où ses soldats se livrèrent à d'horribles excès. On remarqua qu'ils n'épargnaient pas même les églises du rit orthodoxe, et l'on prétend que Timothée frappa de son sabre quelques-uns de ses cosaques qui hésitaient à brûler un couvent. Mieux eût valu alors brûler vingt villages. Tout le pays se souleva. Les confédérés se rallièrent et battirent à leur tour Timothée, aux bords de la Telejina. Les chroniqueurs lui reprochent d'avoir fait retraite un peu trop promptement avec ses cosaques réguliers, laissant à la boucherie son infanterie russienne, qui fut massacrée sans pitié par les Valaques. « Il faut tuer ces » chiens pour leur faire lâcher prise, » disait le général ennemi. Lupula était déjà hors d'atteinte. Timothée et sa belle-mère s'enfermèrent avec quelques milliers de cosaques dans la forteresse

de Soczawa, place importante qui, disait-on, renfermait le trésor du hospodar. Les confédérés vinrent en faire le siége et bientôt obtinrent des secours de la Pologne, avec laquelle Ragoczi avait eu l'art de se réconcilier.

Jean-Casimir, de son côté, faisait les plus grands efforts pour assembler une armée en état de combattre les cosaques dans leur pays. La levée de l'arrière-ban fut autorisée par la diète. Inquiet de ces préparatifs et surtout de l'alliance de la Pologne avec le prince de Transylvanie, Chmielnicki, après une tentative inutile pour surprendre les troupes royales dans leurs cantonnements, songea sérieusement enfin à se mettre sous la protection du tsar. Pour sonder les dispositions du peuple, il convoqua à Tarnopol un grand *cercle* où assistèrent avec ses cosaques beaucoup de paysans des provinces russiennes. La plupart de ces derniers étaient mal disposés contre l'Ataman, et, instruits qu'il avait envoyé des ambassadeurs à Constantinople, ils l'accusaient de vouloir les rendre tributaires de la Porte. L'assemblée s'ouvrit par un discours étudié de Chmielnicki, dans lequel, après avoir fait un tableau très-sombre de la situation du pays, il cherchait

à démontrer qu'il n'y avait de salut possible que sous la protection d'une grande puissance. Cette puissance quelle serait-elle? la Moscovie, la Turquie, la Pologne? La plupart des Russiens, et même beaucoup de cosaques, montrèrent leur préférence pour le tsar, tous une grande répugnance à revenir sujets du sultan. Presque seul le colonel Bogun opina pour un accommodement avec la Pologne, pourvu qu'elle donnât des garanties de son respect pour la religion et les priviléges de l'armée zaporogue. Probablement cette proposition ne fut pas combattue, car le cercle se sépara après avoir décidé qu'une dernière tentative serait faite auprès du roi pour demander l'exécution du traité de Zborow. Chmielnicki s'attendait bien à un refus péremptoire, mais le hetman de la couronne alla jusqu'à retenir prisonnier le colonel Adamovitch, le principal des envoyés, annonçant aux cosaques qu'il ne recevrait plus leurs députés avant qu'au préalable, ils ne lui livrassent leur chef pieds et poings liés. De part et d'autre les préparatifs de guerre prirent une activité nouvelle.

Vers la fin de juillet 1653, au moment où l'armée polonaise allait se mettre en marche, on vit

arriver une ambassade moscovite apportant un ultimatum menaçant. Elle était chargée de produire une centaine de lettres adressées au tsar par des gentilshommes polonais, toutes avec des fautes d'étiquette, comme omission de titres, formules irrespectueuses, et autres énormités semblables. Le tsar demandait que les coupables fussent punis de mort; mais les ambassadeurs ajoutèrent quelque chose de plus effrayant encore, c'est que leur maître consentirait à faire grâce aux délinquants, à condition que la Pologne cessât les hostilités contre les cosaques, qu'elle leur rendît les églises usurpées par les Grecs-unis, enfin qu'elle observât exactement les articles du traité de Zborow. C'était la première fois qu'Alexis Mikhaïlovitch intervenait en faveur de l'Ukraine. Quoi de plus significatif que ces propositions rapprochées des ouvertures de Chmielnicki au cercle de Tarnopol ? Pour les moins clairvoyants il ne pouvait être douteux que le tsar et l'Ataman n'agissent de concert. Ni la diète ni le roi n'en persévérèrent pas moins dans leur déplorable politique. Sous les yeux mêmes des ambassadeurs, l'armée s'achemina vers Kaminiec, afin de donner la main aux confédérés valaques et transylvains,

et de fermer à Chmielnicki la route de Moldavie ou même d'envahir l'Ukraine. Les ambassadeurs prirent congé, laissant voir que la guerre était inévitable. Une armée moscovite campait déjà sur la frontière de Lithuanie. Le roi écrivit au hetman du Grand-Duché qu'il s'en reposait sur lui du soin de défendre ses États. Au lieu de lui envoyer des hommes ou de l'argent, il allait employer ses dernières ressources au plaisir de châtier des rebelles.

Cependant la forteresse de Soczawa résistait à tous les efforts des confédérés, et, malgré les renforts qu'ils recevaient de plusieurs côtés, ils ne faisaient pas de progrès. Parmi les volontaires venus de Pologne, se trouvait le prince Démétrius Wiszniowiecki, celui-là même qui, peu d'années auparavant, avait demandé la main de Domna Rosanda. Il n'avait jamais vu son rival, et était impatient de se mesurer avec lui, ou plutôt de s'en défaire d'une façon peu chevaleresque. Des gentilshommes polonais, naguère prisonniers de Timothée et bien traités par lui, le lui montrèrent au moment où il faisait sa ronde sur le rempart. Le prince fit aussitôt pointer contre lui une couleuvrine, dont le boulet, frappant l'affût d'un

canon sur lequel Timothée s'appuyait, fit voler des éclats de bois qui blessèrent gravement le jeune cosaque à la tête et à la jambe. Ses blessures d'abord ne paraissaient pas mortelles, mais un érésipèle s'y joignit et l'emporta au bout de quatre jours. Sa belle-mère cacha sa mort aux soldats qui, sous les ordres du colonel Ivan Fëdorenko, continuèrent à se battre avec le plus grand courage; mais, lorsque enfin la vérité fut connue, les cosaques, qui se seraient fait tuer gaiement pour le fils de leur Ataman, déclarèrent qu'ils ne devaient rien à des étrangers, et qu'ils voulaient capituler. Alors la femme du hospodar, vêtue de deuil et les yeux baignés de larmes, se présenta devant leurs rangs. « Vous vous êtes conduits en braves gens, dit-elle, tant que Timothée a vécu, irez-vous maintenant trahir sa gloire? Abandonnerez-vous une pauvre femme qui vient de perdre son fils? Souvenez-vous que je suis la mère de celle qui porte dans son sein un héritier du nom de Chmielnicki. Encore quelques jours de patience, et Bogdan viendra vous délivrer. Déjà, je le sais, il est à Ouman. » Sa douleur et ses prières émurent les cosaques, qui l'avaient vue panser leurs blessés et partager courageusement

leurs privations. Tous, levant la main droite, lui jurèrent de la défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils tinrent parole, malgré les tourments de la faim et de la soif, malgré les assauts réitérés de l'ennemi. Enfin la femme du hospodar, voyant la garnison réduite à la dernière extrémité, dégagea elle-même Fëdorenko de son serment, et l'engagea à capituler. Il obtint des conditions honorables pour ses cosaques, qui retournèrent en Ukraine, emmenant la femme du hospodar et son fils; mais on dit qu'Étienne Boudrouts fit fendre le nez à cet enfant, pour que cette hideuse blessure l'empêchât de monter sur le trône de son père.

XVIII

Au moment où Timothée fut blessé, un courrier était parti de Soczawa. Il trouva Chmielnicki à la tête d'une armée de soixante mille hommes, couvrant sa frontière. Le premier mouvement de l'Ataman, en apprenant le danger de son fils,

fut de courir en Moldavie, mais les anciens s'y opposèrent d'une voix unanime, disant qu'ils avaient pris les armes pour défendre leur pays et non pour les intérêts du hospodar. Dans la chaleur de la discussion, Chmielnicki mit le sabre à la main et blessa au bras le colonel Vorotchenko; mais, à la vue du sang qui coulait, rappelé à lui-même, il s'agenouilla trois fois devant ses officiers, et leur demanda pardon de sa violence. Puis il fit donner de l'hydromel à ses hôtes, en leur disant, les larmes aux yeux : « Enivrez-vous, mes enfants, mais ne m'en donnez pas à moi. » Ravis de cette humilité, les cosaques jetèrent leurs bonnets en l'air, en s'écriant : « Seigneur Ataman, mène-nous où tu voudras, nous serons toujours avec toi. » Les vices de Chmielnicki étaient ceux de ses cosaques, qui l'en aimaient peut-être davantage, parce qu'il était aussi brutal qu'eux dans l'ivresse. Profitant des bonnes dispositions de ses soldats, l'Ataman laissa Zolotarenko avec trois régiments à Tchernigof pour défendre l'Ukraine, et lui-même, avec l'élite de ses forces, se dirigea vers la Moldavie. Il était trop tard. Après quelques jours de marche, arrivé à la frontière, il rencontra les cosaques sortis de

Soczawa, qui rapportaient le corps de son fils. Le vieillard contempla le cadavre d'un œil sec, et dit : « Loué soit Dieu, mon Timothée est mort en cosaque, et n'est pas resté aux mains de l'ennemi ! » Puis il envoya le cercueil à Tchighirin, pour être déposé dans l'église, ajournant les funérailles jusqu'à la fin de la guerre. Les restes du jeune guerrier furent reçus, le 22 octobre, par Domna Rosanda, qui venait d'accoucher de deux jumeaux, et par la femme et les filles de Chmielnicki, tandis que l'Ataman marchait résolûment contre l'armée polonaise.

Elle l'attendait devant Zwancew, aux bords du Dniestr, retranchée dans une position naturellement très-forte. Le roi avait sous ses ordres plus de soixante mille hommes, dont vingt mille Allemands et huit mille Moldaves ou Valaques. De l'autre côté du fleuve, Ragoczi avait rassemblé plus de quinze mille hommes, Hongrois ou Transylvains. Chmielnicki était trop habile pour les attaquer. Observant toujours à distance le camp polonais, il s'appliqua à dévaster le pays aux environs et à intercepter les convois au moyen de petits corps de cosaques et de Tartares, qui ne se laissant jamais joindre, tenaient l'ennemi dans

une inquiétude continuelle. L'hiver approchait. Les fourrages, les vivres devenaient rares, les troupes étaient sans solde et sans abri contre le mauvais temps, et, selon l'ordinaire, des maladies épidémiques vinrent s'ajouter à tous les maux que souffrait le soldat. De jour en jour on s'attendait à voir arriver le khan avec toute sa horde pour donner le coup de grâce à l'armée polonaise, réduite et démoralisée par la disette, le froid et les maladies. Les Hongrois, bien que mieux payés que les autres, désertaient en masse, alléguant qu'ils ne pouvaient pas faire campagne faute de vêtements d'hiver. Peu de jours après, les Valaques imitèrent leur exemple. Sans avoir tiré un coup de canon, Chmielnicki voyait ses adversaires plus qu'à demi vaincus. L'armée royale était en effet dans la même position qu'à Zborow. Pour expliquer cette périodique répétition des mêmes fautes, il faut se rappeler l'usage des Polonais de traîner après eux un immense bagage. Un camp devenait une ville, et un gentilhomme avait autant de peine à quitter sa tente qu'un citadin à laisser sa maison. Bientôt les fourrages étaient épuisés autour du camp, les chevaux mouraient par milliers, et les mouvements deve-

naient de jour en jour plus difficiles; qu'on ajoute à cela l'imprévoyance des chefs, l'indiscipline des soldats, leur manque de patriotisme et leurs habitudes de pillage ! Chmielnicki avait dit un jour à un envoyé polonais : « Si un de mes cosaques emmène un chariot de bagage, je lui fais couper le cou. » Il avait bien compris que, pour détruire une armée polonaise, il suffisait de tenir la campagne et d'éviter une bataille

Jean-Casimir sortit de ce coupe-gorge comme il s'en était tiré à Zborow, en achetant les Tartares accourus au bruit de sa détresse; mais, cette fois, l'humiliation fut plus grande que jamais. Islam Ghereï n'aimait pas Chmielnicki, et, probablement, selon la politique ordinaire de la Porte, il était toujours disposé à protéger le plus faible de ses voisins contre le plus puissant, afin d'entretenir entre les différents princes chrétiens cette division qui faisait sa force. En ce moment la Pologne était trop affaiblie pour lui donner de l'inquiétude. Les tentatives des cosaques sur les provinces danubiennes l'avaient alarmé; leurs négociations avec la Moscovie, qu'il soupçonnait peut-être, le décidèrent encore une fois à se séparer de son ancien allié. Malgré tous les efforts

de Chmielnicki, le Tartare accorda la paix. Outre des présents considérables au khan et à ses ministres, Jean-Casimir s'engagea à payer un tribut annuel de 100,000 ducats. Il fit plus, il autorisa les Tartares à piller pendant quarante jours le pays russien et à y enlever des esclaves, pourvu, cependant, qu'ils épargnassent les gentilshommes et les catholiques. Par une sorte de pudeur à l'égard de son ancien allié, peut-être aussi pour empêcher l'union de l'Ukraine avec la Moscovie, Islam Ghereï stipula en faveur des cosaques l'observation du traité de Zborow. Aussitôt après la conclusion de ce honteux marché, Jean-Casimir alla passer l'hiver à Lwow, et Chmielnicki, sans vouloir revoir le roi, retourna en Ukraine. Libres de toute contrainte, les Tartares se répandirent en bandes sur la Podolie, brûlant hameaux et villages, rançonnant les villes et enlevant partout hommes et femmes sans s'inquiéter de leur condition ou de leur croyance. On assure que plus de cinq mille personnes, appartenant à des familles nobles, furent ainsi traînées en Crimée, pour être vendues comme esclaves. L'Ukraine elle-même, du moins ses districts de la rive droite du Dniépr, eurent cruellement à souffrir du passage des barbares.

L'intervention d'Alexis Mikhaïlovitch en faveur des cosaques avant la dernière campagne, la délibération provoquée par Chmielnicki à Tarnopol, semblent prouver que, dès l'année 1653, l'Ataman était résolu à mettre l'Ukraine sous la protection moscovite; maintenant il ne songeait plus, vraisemblablement, qu'à stipuler pour son pays et pour lui-même l'indépendance de fait qu'il n'avait jamais pu obtenir de la Pologne. Le 1er octobre 1653, le tsar tint à Moscou *le grand conseil du pays*, où furent convoqués tous les ordres de l'Etat. Un secrétaire lut à l'assemblée une sorte de manifeste où étaient énumérés tous les griefs que le tsar avait contre la Pologne, et son intention de lui déclarer la guerre. Il ajouta que l'armée zaporogue avait pris les armes pour la défense de la foi orthodoxe, qu'elle implorait la protection moscovite et demandait à devenir sujette du tsar. Refuser cette protection, c'était obliger un peuple généreux à recourir aux Turcs et aux Tartares. L'assemblée, consultée pour la forme, approuva les résolutions du souverain, et la guerre contre la Pologne, ainsi que l'annexion de l'Ukraine comme province de l'empire, furent décidées par acclamation.

Plus de trois mois après, et lorsque déjà les Moscovites allaient fondre sur la Lithuanie, l'armée zaporogue se rassembla à Péréïaslaw pour se choisir un souverain. Depuis quelque temps Chmielnicki s'était concerté avec les anciens et s'était assuré leur concours. Il se leva au milieu du cercle pour inviter chacun à exprimer librement son vœu. « Seigneurs colonels, capitaines, soldats de l'armée zaporogue, et vous tous, chrétiens orthodoxes, vous comprenez que nous ne pouvons vivre plus longtemps sans un souverain. Je vous ai réunis pour que vous choisissiez entre les quatre que je vais vous nommer. Le premier est le sultan, mais c'est un infidèle, et vous savez tous les maux qu'endurent les chrétiens sous son empire. Le second est le khan de Crimée, un infidèle aussi. Nous avons été contraints d'accepter son amitié, mais nous n'avons eu que trop d'occasions de nous en repentir. Le troisième est le roi de Pologne; mais je crois inutile de vous rappeler ce que nous avons souffert sous le gouvernement de ces seigneurs, qui font plus de cas d'un chien que d'un de nos frères orthodoxes. Le dernier enfin est le grand tsar d'Orient, qui professe comme nous la religion gre-

que. La Moscovie et nous ne faisons qu'une Église, qu'un seul corps, dont la tête est Jésus-Christ. Auprès de ce grand prince, nos prières ont trouvé grâce, et son cœur impérial nous est acquis. Que celui qui ne veut pas lui obéir, sorte et aille où il voudra. Le chemin est libre. »

L'assemblée poussa une acclamation, et le colonel de Péréïaslaw, élevant la voix, demanda à la foule : Est-ce là ce que vous voulez tous?

— Oui, tous! répondirent les cosaques. « Ainsi soit-il! s'écria l'Ataman, et que Dieu vous protége dans la forte main du tsar! » On lut alors un projet de traité, ou plutôt une convention déjà revêtue de l'approbation impériale. Les principales dispositions portaient que les franchises et priviléges de l'armée zaporogue, tels que les avait fixés le traité de Zborow, seraient maintenus, notamment le droit d'élire les atamans et tous les fonctionnaires publics, et l'application des impôts aux dépenses de l'armée et de l'administration nationales. L'Ukraine ferait annuellement un don gratuit au tsar, mais la perception aurait lieu sans l'intervention des collecteurs moscovites. Elle s'engageait à aider le tsar dans ses guerres; en retour, il promettait de la défendre contre

tout ennemi. Le chiffre de l'armée devait être de soixante mille soldats enregistrés par les soins de l'Ataman. De tout temps les limites du territoire de l'armée zaporogue et de l'Ukraine elle-même avaient été assez mal définies. Dans le nouveau traité on les précisait exactement. Le territoire cosaque comprenait la voiévodie de Kiew, l'Ukraine actuelle, la Podolie et une partie de la Volhynie. Au bas de chaque article on lisait l'approbation du tsar et de son conseil indiquée par la formule ordinaire : « Le tsar le commande, et c'est l'avis des boyards. » Cependant, un point n'avait pas encore été complétement résolu. L'Ataman avait demandé pour l'armée zaporogue le droit de recevoir des ambassadeurs étrangers, droit qui, disait-il, lui avait toujours appartenu, s'engageant d'ailleurs à faire part au tsar de toutes les communications diplomatiques qui lui seraient faites; et le tsar avait donné son approbation, mais en stipulant que les cosaques ne recevraient que des ambassadeurs porteurs de propositions *loyales;* qu'ils arrêteraient et livreraient tous ceux qui oseraient ouvrir des négociations contraires à ses intérêts; enfin qu'ils ne recevraient jamais sans sa permission expresse les

envoyés du roi de Pologne et ceux de la Porte. Aucun de ces articles n'excita de réclamation; mais plusieurs chefs, entre autres le colonel Bogun et tous les cosaques des bords du Boh, refusèrent de prêter serment de fidélité au nouveau souverain. Serko, l'Ataman de campagne, fit plus, il se démit de sa charge et alla se fixer dans la sietche des Zaporogues : cette petite république existait encore, protégée par le respect des cosaques.

Immédiatement après la signature du traité, Zolotarenko, beau-frère de Chmielnicki, pénétra dans la Sévérie du côté du sud, tandis que les Moscovites l'envahissaient du côté de l'est. Le tsar, avec une forte réserve, s'avançait en personne pour soutenir ses généraux. Partout les Moscovites étaient reçus en libérateurs. Quelques villes à peine essayèrent de résister. Le tsar vint assiéger Smolensk, dont les fortifications, qui passaient alors pour formidables, l'arrêtèrent quelque temps; mais le prince Radziwill, qui voulait lui porter secours, ayant été complétement battu par le prince Troubetskoï et Zolotarenko, Smolensk ouvrit ses portes à la fin de septembre 1654, et reconnut pour souverain Alexis Mikhaïlovitch.

XIX

Les progrès des Moscovites en Lithuanie ne purent obliger les Polonais à défendre le Grand-Duché. Telle était leur haine contre les cosaques, que même en ce danger pressant, ils voulaient diriger toutes leurs forces contre ces sujets rebelles. Jean-Casimir, cherchant à leur susciter d'autres ennemis, en vint à solliciter ardemment l'alliance des Tartares. Islam Ghereï venait de mourir, et son successeur, Makhmet Ghereï, n'osa se décider sans avoir consulté le divan. A Constantinople, où il s'était rendu pour obtenir son investiture, il trouva les envoyés de Chmielnicki et ceux du roi de Pologne enchérissant les uns sur les autres pour obliger la Porte à leur vendre son alliance. S'il fallait en croire quelques chroniqueurs, l'Ataman serait allé jusqu'à offrir au sultan la suzeraineté de l'Ukraine ; mais le fait paraît peu vraisemblable, et c'était bien assez d'enfreindre, si peu de temps après sa soumission au tsar, un des articles les plus importants de leur traité. Quoi qu'il en soit, les Polonais l'em-

portèrent dans le divan, et Makhmet Ghereï eut ordre de tourner ses armes contre l'Ukraine. On était à la fin de l'année 1654, et jusqu'alors l'armée polonaise s'était bornée à observer la frontière. Stanislas Potocki, le hetman de la couronne, informé que Bogun avait refusé de prêter serment au tsar, espéra le gagner et lui fit offrir le bâton d'Ataman, s'il voulait le seconder. Le rusé cosaque feignit d'accepter cette proposition avec empressement, mais il en donna avis à Chmielnicki et lui communiqua son plan, qui consistait à attirer Potocki du côté de Braclaw pour l'accabler avec toutes leurs forces. Peu s'en fallut que la ruse n'eût un plein succès, et Potocki, passant la frontière, allait donner dans le piége, quand on l'avertit qu'il courait à sa perte. Il n'eut que le temps de regagner ses quartiers à la hâte. Mais alors, rassemblant toutes ses troupes, qui formaient une masse considérable, il revint à la charge, plus impitoyable, plus acharné que jamais. Dans cette dernière lutte, Polonais et cosaques se montrèrent également braves, également cruels, et toutes les horreurs des invasions précédentes furent surpassées. Obligés de céder du terrain à l'armée envahissante, les Russiens

brûlaient leurs chaumières et détruisaient tout ce qu'ils possédaient pour ne rien laisser à l'ennemi.

Les habitants de plusieurs villages, après avoir longtemps défendu leurs maisons, s'entre-tuaient plutôt que de se rendre, et l'on vit des femmes s'asseoir sur des barils de poudre et y mettre le feu, lorsque leurs maris ou leurs enfants étaient morts en combattant auprès d'elles. Le projet de Bogun paraît avoir été d'attirer les Polonais dans l'intérieur de la Podolie et de les fatiguer par une suite de siéges et de combats, en attendant que Chmielnicki et les Moscovites arrivassent avec des forces suffisantes pour les écraser. Cependant il s'était jeté dans Ochmatow et s'y défendait vigoureusement contre toute l'armée polonaise. L'Ataman et Boutourline qui commandait les troupes moscovites, trompés par les rapports des prisonniers tartares qu'ils avaient ramassés dans leur marche, crurent les Polonais moins forts qu'ils n'étaient réellement, et, sans attendre le gros de leurs forces, ils s'avancèrent avec environ trente mille hommes pour faire lever le siége d'Ochmatow. Potocki marcha avec toutes les siennes à leur rencontre.

Vers la chute du jour, le 10 janvier 1655, les

deux armées se rencontrèrent et se chargèrent aussitôt avec la plus grande furie. Pendant cinq heures on se battit sur la neige, au milieu des ténèbres, à la lueur des décharges continuelles d'artillerie et de mousqueterie. Le froid était horrible, et un grand nombre de combattants tombèrent morts sans avoir été atteints par le fer ou par le plomb. Enfin le nombre l'emporta. Les cosaques et les Moscovites plièrent, abandonnant une partie de leur artillerie. Boutourline perdait la tête et parlait de capituler; Chmielnicki voulait recommencer le combat lorsque le jour viendrait, et, en attendant, se retranchait à la hâte, lorsque des décharges précipitées leur annoncèrent qu'un nouveau combat s'engageait avec l'arrière-garde des Polonais. Bogun était sorti d'Ochmatow, et, après des prodiges de valeur, il perçait au travers de l'armée ennemie et faisait sa jonction avec l'Ataman. Au jour levant, les Polonais aperçurent les cosaques en bataille derrière trois lignes de traîneaux et se couvrant par un parapet de cadavres gelés. L'action recommença; mais devant cet horrible rempart échouèrent tous les efforts de Potocki. Vainement pour l'emporter il sacrifia sa meilleure infanterie. Les deux

armées, accablées de fatigue, décimées par vingt heures d'un combat meurtrier, se séparèrent également épuisées, laissant quinze mille cadavres sur le champ de bataille. On montre encore le lieu de cette sanglante rencontre, que les cosaques nomment *le champ du frisson* (*Polé dryji.*)

Malgré l'alliance du tsar, l'Ukraine, attaquée par les Tartares et les Polonais, aurait difficilement résisté à ses ennemis, si tout à coup un nouvel allié n'eût jeté dans la balance le poids de son épée. Christine avait abdiqué en 1654 le trône de Suède, désignant pour son successeur Charles-Gustave, prince aventurenx qui brûlait d'imiter les exploits de Gustave-Adolphe. Il avait la meilleure armée de l'Europe, des finances en bon état, des généraux expérimentés; lui-même avait montré des talents militaires dans la guerre de Trente ans. Sous le prétexte le plus frivole, il déclara la guerre à la Pologne. Alexis Mikhaïlovitch s'était plaint qu'on eût omis quelques-uns de ses titres dans des dépêches diplomatiques; Charles-Gustave prit les armes parce que la chancellerie polonaise n'avait fait suivre les siens que de deux *etc.*, au lieu de trois, selon l'étiquette. Sans admettre de satisfaction pour cet attentat à sa di-

gnité, il entra en Pologne à la tête de cinquante mille vieux soldats, battit l'armée de la Couronne, et, renversant tout sur son passage, se fit ouvrir les portes de Varsovie. Les protestants polonais, les schismatiques persécutés, les seigneurs jaloux des favoris de Jean-Casimir, l'accueillaient partout comme un libérateur. En quelques semaines la moitié du royaume était à lui. Jean-Casimir s'était enfui en Allemagne, et de toutes parts on offrait la couronne à son vainqueur.

Depuis plusieurs années, Chmielnicki était entré en relation avec la Suède et l'avait pressée de profiter du désordre la Pologne pour l'attaquer et lui enlever quelques-unes de ses provinces. On dit même qu'un projet avait été mis sur le tapis, pour partager le territoire de la république entre ses voisins confédérés. Ces ouvertures, faiblement accueillies par Christine, ne furent pas perdues pour Charles-Gustave, qui accepta avec empressement l'alliance des cosaques. Tandis que les Suédois envahissaient la Pologne du côté du nord, Chmielnicki, débarrassé de l'armée de la Couronne, se jeta sur les provinces méridionales, qu'il espérait rattacher à l'Ukraine. Arrivé à peu de distance de Lwow, il rencontra les débris des

troupes polonaises commandées par Potocki, et les défit complétement. Leur général, échappé aux cosaques, ne trouva bientôt d'autre ressource que de reconnaître, avec le peu d'hommes qui lui restaient, la souveraineté de Charles-Gustave.

Dans sa marche au travers des provinces russiennes, l'Ataman demandait partout aux habitants le serment de fidélité au tsar, son nouveau souverain ; mais, en même temps, il leur offrait les priviléges de l'armée zaporogue, et les invitait à prendre les armes pour la défense de la foi orthodoxe, et les enrôlait comme cosaques. Le général moscovite s'aperçut que Chmielnicki travaillait beaucoup plus pour lui-même que pour le tsar, et la mésintelligence entre les généraux devenait chaque jour plus sérieuse. Elle éclata devant Lwow, que les deux armées vinrent assiéger. Sommés d'ouvrir leurs portes et de reconnaître pour souverain Alexis Mikhaïlovitch, les magistrats de cette ville répondirent : « Nous sommes à votre merci, et nous savons que nous n'avons pas de secours à espérer ; mais Jean-Casimir a été notre bienfaiteur, il a reçu nos serments, et nous perdrions votre estime, et la nôtre même, en jurant

obéissance à un autre maître. » Ces paroles, que le général moscovite voulait punir comme une révolte, plurent aux colonels cosaques, et l'un d'eux, nommé Tetera, qui avait quelque éducation, dit en latin aux magistrats : *Sitis constantes et generosi.* Chmielnicki se montra pour eux plein de courtoisie, et leur fit dire sous main que si la ville voulait payer une contribution, il lèverait le siége avec son armée. La proposition fut aussitôt acceptée et les cosaques se retirèrent au jour fixé, défilant en ordre de bataille devant les remparts, comme pour honorer la constance des habitants. Outré de dépit, le général moscovite, trop faible pour attaquer seul une place bien fortifiée, fit sa retraite peu de temps après.

XX

Chmielnicki était encore dans ses quartiers devant Lwow lorsqu'il reçut un envoyé de Jean-Casimir. Dans sa retraite en Silésie, le prince dépossédé conservait encore des espérances et

s'efforçait de diviser ses ennemis. Il avait confié au prince Lubomirski deux missions fort peu conciliables entre elles, l'une de séduire l'Ataman et de le détacher, par de magnifiques promesses, de l'alliance moscovite; l'autre, d'exciter le khan à jeter toutes ses forces sur l'Ukraine. Chmielnicki l'écouta avec attention, puis, après avoir causé quelque temps à voix basse avec ses colonels, il revint au prince et lui dit : « Voilà de belles propositions. Les accepterons-nous ? Écoutez une petite histoire : Jadis, dans notre pays, vivait un homme fort à son aise, à qui tout réussissait. Il avait un serpent familier, très-doux, très-inoffensif. Tous les jours la ménagère mettait une jatte de lait à l'entrée de son trou. Le serpent sortait pour le boire. Un jour, le garçon de la maison ayant du lait dans sa tasse, le serpent vint et voulut en tâter. Le garçon lui donna un coup de cuiller, le serpent le mordit. Survient le père qui prend sa hache, et, bien que le serpent fût agile à se terrer, la hache lui coupa le bout de la queue. L'enfant mourut, et le serpent demeura coi dans son trou. Mais le père de famille cessa d'être un richard. Ses troupeaux mouraient, son blé ne rendait plus, ses abeilles

s'envolaient au loin. Inquiet, il consulte un sorcier qui lui dit : C'est à ton serpent que tu devais tous tes biens. Vous étiez alliés. Il prenait pour lui le mal qui advenait à la maison ; maintenant le mal tombe sur toi seul. Le pauvre diable veut faire la paix et porte du lait au serpent. Monsieur le serpent, veuillez sortir de votre trou ; soyons amis comme devant. — Paroles inutiles, répondit le serpent : quand je pense à ma queue, quand tu penses à ton fils, le courroux se rallume. Suffit que tu vives chez toi à ta guise, et moi dans mon trou ; d'aventure, nous pourrons nous être utiles encore l'un à l'autre... Autrefois, monsieur l'ambassadeur, les Polonais vivaient bien avec les cosaques et n'avaient pas à s'en plaindre. Quand le roi allait en guerre, les cosaques accouraient, et Polonais et cosaques revenaient en chantant victoire. Mais les enfants du roi, ce sont les *panes* que je veux dire, ont commencé à vexer les cosaques, à leur ôter leurs libertés, à les charger de coups. Les cosaques les ont mordus. Des cosaques, des panes, beaucoup sont tombés. A présent, quand les deux peuples pensent aux maux qu'ils se sont faits l'un à l'autre, la colère les prend, et si parfois ils font la paix, la guerre

se rallume bientôt. Le plus sage parti, c'est que la Pologne renonce à la terre russienne et la laisse aux cosaques, qui, ainsi que le serpent, se tiendront tranquilles dans leur trou, mais empêcheront qu'un ennemi n'arrive au royaume... Mais, je le sais bien, quand même il ne resterait plus que cent gentilshommes en Pologne, ils ne renonceront jamais à leurs prétentions ; et je sais aussi que, tant qu'ils auront des armes, les cosaques ne céderont pas un iota des leurs. Et là-dessus, mon compère, je suis votre serviteur. »

Après un long silence, Lubomirski, ne trouvant rien à répondre à l'apologue, tira de sa poche une lettre et un petit paquet scellé, et dit à l'Ataman : « Sa Majesté la reine, sachant que je devais vous voir, m'a chargé de cette lettre et de ces pierreries pour la femme de Votre Excellence. J'ignore si elle est au camp, mais je crois bien m'acquitter de ma commission en remettant cela dans vos mains. » Chmielnicki lut la lettre, versa des larmes et s'écria : « Dieu tout-puissant ! que suis-je devant ta face ? un misérable ver de terre, et ta grâce fait que l'illustre reine de Pologne écrit de sa main à mon Anna pour qu'elle soit sa protectrice auprès de moi. Tu as tout fait, mon

Dieu, que ton saint nom soit béni dans les siècles ! » Après cette effusion dévote, le vieil Ataman reprit : « La reine me demande des choses impossibles. Je ne puis rompre mes traités avec les Moscovites et les Suédois. Mais parmi les provinces qui doivent revenir aux cosaques, je suis prêt à abandonner les voiévodies de Lublin, de Bielsk, la Volhynie et la Russie Rouge, où je comptais hiverner. Je ne garde pour moi que la voiévodie de Jaroslaw. Que le roi revienne, qu'il traite avec les alliés, et avec le temps tout ira bien. Pour moi, je suis disposé à faire la paix, si le roi et la république reconnaissent notre indépendance comme le roi d'Espagne vient de reconnaître celle de la Hollande. Maintenant, allons dîner. »

J'incline à croire que Chmielnicki était sincère lorsqu'il offrait la paix à la Pologne. Son orgueil, satisfait par l'humiliation de ses anciens souverains, fit place un moment à un mouvement de générosité qui n'était pas étranger à son caractère. Il faut remarquer, cependant, que ce qu'il offrait ne lui appartenait pas. Lublin était tombé aux mains des Moscovites, et la Volhynie et la Russie Rouge n'étaient pas encore entièrement con-

quises. Peu de temps après, il changeait de langage. De retour en Ukraine, il écrivit au tsar pour le complimenter du succès de ses armes et pour réclamer pour lui-même toutes les provinces russiennes qui, d'ailleurs, relèveraient de l'empire moscovite au même titre que le territoire de l'armée zaporogue. Dans l'intervalle il avait appris la mission de Lubomirski auprès du khan des Tartares, et il disait nettement à un autre agent du roi qu'il ne croyait plus à la parole d'un prince humble dans le revers, superbe quand la fortune le favorisait.

En 1656, la Pologne parut retrouver une énergie nouvelle. Les violences des Suédois, leurs insultes à la religion catholique, leur mépris pour la noblesse polonaise et sa constitution, avaient excité l'indignation générale. Si la nation avait été prompte à reconnaître un maître étranger, elle ne le fut pas moins à se déclarer contre lui dès qu'elle se sentit humiliée. Partout la résistance s'organisa, partout le peuple s'arma avec enthousiasme pour son indépendance. Czarnecki remporta une victoire signalée sur les Suédois. Jean-Casimir rentra en Pologne, et Charles-Gustave fut contraint de quitter Varsovie et de se

retirer en Prusse, auprès de l'électeur de Brandebourg, naguère tributaire de la Pologne et maintenant son ennemi.

Parmi les plus lourdes fautes du roi de Suède, il faut compter son manque de ménagement envers le tsar. Ils étaient d'ailleurs devenus rivaux pour la possession des provinces baignées par la Baltique. Jean-Casimir profita habilement de leur mésintelligence, et, en septembre 1656, conclut avec les Moscovites un traité par lequel la république s'engageait à appeler au trône de Pologne Alexis Mikhaïlovitch, après la mort du roi, tandis que le tsar promettait de défendre la république contre les Suédois. Selon les chroniqueurs russiens, un article secret de ce traité portait que le tsar rendrait l'Ukraine à la Pologne et se chargerait de faire rentrer les cosaques dans le devoir. Cette assertion, qui ne s'appuie sur aucun fait, se réfute d'elle-même. Il est probable qu'elle n'eut d'autre fondement que l'inquiétude des cosaques, alarmés par le refus du tsar d'admettre aux conférences de Vilna les commissaires envoyés par Chmielnicki.

L'Ataman lui-même se crut sacrifié. Il savait que si Alexis Mikhaïlovitch était jamais roi de Po-

logne et s'il régnait selon la constitution polonaise, il serait entraîné, comme ses prédécesseurs, à donner tout pouvoir à la noblesse. Il craignait qu'en attendant son élection, il n'abandonnât les cosaques à leurs anciens oppresseurs pour gagner des suffrages dans la diète. D'un autre côté, l'Allemagne s'effrayait des idées d'indépendance que les succès des Russiens pouvaient propager. L'Empereur annonçait l'intention d'envoyer des troupes pour les réduire; enfin, le khan de Crimée et le sultan, nouveaux alliés de la Pologne, tenaient toujours l'Ukraine sous la menace d'une invasion. Souffrant d'esprit et de corps, l'Ataman s'abandonnait à une sombre mélancolie, et on dit que ce fut à cette époque qu'il composa la complainte, aujourd'hui encore populaire, qu'on lui attribue, dans laquelle il se personnifie sous la forme d'une mouette poursuivie par deux oiseaux de proie qui veulent lui enlever ses petits.

Cependant, il n'était point homme à désespérer, et, toujours forcé d'accepter des alliés, il conclut, le 26 septembre 1656, un traité d'alliance avec Ragoczi, d'après lequel la Pologne devait être partagée entre ce prince, le roi de Suède, l'électeur de Brandebourg et les cosaques. A la Suède,

la Pologne royale, la Livonie, Dantzig et les provinces maritimes ; la Prusse à l'électeur de Brandebourg ; à Ragoczi, la Mazovie, une portion de la Lithuanie et la Russie Rouge. Pour lui-même, Chmielnicki revendiquait toutes les autres provinces russiennes. On voit qu'il observait fort mal l'article de son traité avec le tsar qui interdisait aux cosaques les relations avec les puissances étrangères. Dès les premiers jours de l'année 1657, Ragoczi, soutenu par douze mille cosaques, entra dans Cracovie, encore occupée par les Suédois, et y reçut le serment des habitants ; mais bientôt après, repoussé dans une tentative contre Zamosc, menacé par le tsar, qui, considérant déjà la Pologne comme son héritage, prétendait en conserver l'intégrité, harcelé par les Tartares et les Polonais, le prince de Transylvanie s'aperçut qu'il n'avait d'autre royaume que son camp, et que celui-là serait bientôt difficile à défendre, car l'horrible indiscipline de ses soldats, qui ne vivaient que de pillage, soulevait partout les populations contre lui.

Chmielnicki, cependant, demeurait en Ukraine, négociant toujours avec les prétendants au trône de Pologne, cherchant toujours des alliés, et

malgré ses souffrances, n'oubliant rien pour se préparer à faire face à tout événement. Au mois d'avril 1657, il reçut une nouvelle ambassade de Jean-Casimir. Cette fois le plénipotentiaire polonais, Beniowski, offrait pour base d'un traité la reconnaissance de l'indépendance de l'Ukraine et sa séparation définitive de la république. Il ne demandait à Chmielnicki que d'envoyer une armée cosaque auxiliaire au secours du roi, et de renoncer à son alliance avec la Suède et Ragoczi. Dans ce traité, qui fut signé au mois de juin de la même année, et qui fut suivi aussitôt d'un autre traité de paix avec les Tartares, alliés de la Pologne, les limites de l'Ukraine furent fixées telles à peu près qu'elles l'étaient dans la convention par laquelle Chmielnicki avait reconnu la suzeraineté du tsar. Ainsi, il n'abandonnait pas son nouveau maître, et, s'il traitait sans son aveu, et malgré sa défense, il ne lésait pas du moins ses droits de souverain. Dans une des conférences avec l'Ataman, Beniowski essaya de le détacher de la Moscovie. « Pourquoi, lui dit-il, ne renonceriez-vous pas à la protection du tsar ? Croyez qu'il ne règnera jamais sur la Pologne. Faisons plutôt alliance ensemble, Polonais et cosaques,

comme vieux confédérés : les libres avec les libres. — J'ai un pied dans la tombe, répondit Chmielnicki, et je ne violerai pas le serment que j'ai prêté au tsar. De quelle utilité un faible vieillard comme moi peut-il être au roi et à la république ? Si ce garçon, ajouta-t-il, en montrant son dernier fils, Iourii, devient un jour Ataman, rien ne l'empêchera de servir le roi. »

Pendant ces négociations, Ragoczi demandait de nouveaux secours. L'Ataman, qui prétendait, devant les ambassadeurs polonais, que les cosaques servant dans l'armée de Ragoczi étaient des volontaires enrôlés sans son ordre, rappela ses troupes et envoya Iourii, avec un corps considérable, joindre l'armée royale ; mais on dit que Iourii avait ordre de cheminer lentement et d'attendre que la fortune eût décidé entre le Transylvain et le général de la couronne. Elle ne fut pas longtemps incertaine. Ragoczi, abandonné par les cosaques, pressé par Czarnecki, capitula honteusement pour regagner ses États. Attaquée dans sa retraite par les Tartares, son armée fut entièrement détruite.

XXI

Depuis quelques mois, les forces de Chmielnicki ne répondaient plus à l'activité de son esprit. L'inquiétude qui le dévorait aggravait encore sa situation. Tous les habitants de Czehrin avaient remarqué sa faiblesse croissante, et, comme s'il ne suffisait pas de dix campagnes pénibles, de toutes les fatigues du commandement et d'excès de tout genre, pour détruire la plus forte organisation, le bruit commença à se répandre qu'il avait été empoisonné. Un gentilhomme polonais, disait-on, était venu en Ukraine pour demander la main d'une de ses filles. Il avait fait cadeau à l'Ataman de quelques bouteilles d'eau-de-vie, et, en la lui faisant goûter, il lui avait versé un poison lent. Tout le monde croyait alors aux poisons lents, et, ce qui confirmait l'idée d'un crime aux yeux de la multitude, c'est que le Polonais n'avait pas reparu. Bien que épuisé par la souffrance, l'Ataman ne cessait de s'occuper d'affaires et suivait avec la même application les

fils de ses négociations compliquées. La maladie faisait des progrès si rapides qu'on pouvait déjà prévoir un dénoûment fatal et prochain, lorsque arrivèrent à Czehrin des envoyés du tsar, dont le principal était Boutourline, qui avait accompagné Chmielnicki dans sa dernière campagne. Ils venaient, au nom de leur maître, demander à l'Ataman des explications sur sa conduite et se plaindre des traités conclus par lui, au mépris de ses serments, avec la Suède et avec Ragoczi. Les Moscovites ignoraient encore ses dernières relations avec la Pologne. Chmielnicki protesta de sa fidélité, s'excusa sur les nécessités de la guerre et de la politique, puis, rompant brusquement l'entretien, qui, disait-il, le fatiguait, il invita les ambassadeurs à passer à table et à *dîner de ce que le bon Dieu lui envoyait.* Il ne les revit plus.

Jugeant avec sang-froid qu'il n'avait plus qu'un petit nombre de jours à vivre, il avait voulu employer ce qui lui restait de forces à faire ses adieux à ses compatriotes. Il avait convoqué, pour le 6 août, une assemblée générale de l'armée zaporogue. Il y parut soutenu par deux de ses officiers, car il était trop faible pour marcher. Il ôta son bonnet, selon l'usage, et, d'une voix émue, il dit :

« Frères, le temps et la maladie me pressent. Je ne vous redirai pas ce que vous savez comme moi, les misères, les douleurs que le peuple russien a endurées sous la tyrannie des seigneurs polonais, et les souffrances de notre Église orthodoxe, persécutée par les papistes. Enfin, Dieu a étendu sur nous sa main protectrice, comme jadis il fit sur les Israélites en Égypte. Nous avons relevé nos autels et brisé un joug honteux au prix de combien de sang! vous le savez. Depuis dix ans je me suis voué au service de la patrie, et je n'ai ménagé ni ma santé, ni ma vie. Par la volonté du Tout-Puissant, la vieillesse et la maladie m'ont accablé; me voilà sans forces, je vais mourir, et vous laisser, mes frères, à votre destinée. Je vous remercie tous, mes frères bien-aimés, de l'honneur que vous m'avez fait en me choisissant pour votre Ataman, de votre fidélité, de votre obéissance. Je vous remercie pour votre courage dans trente-quatre batailles contre les Polonais, les Hongrois, les Valaques et les Tartares; je vous remercie surtout pour la concorde et l'union fraternelle qui nous ont soutenus aux jours d'épreuves. Je vous rends la boulava, le bountchouk, l'étendard, les sceaux, symboles de mon autorité.

Choisissez-vous un ataman, et quant à moi, mes frères, pardonnez-moi en chrétien, si, par fragilité de l'humaine nature, j'ai offensé quelques-uns d'entre vous. »

Tous ces vieux soldats, nourris dans le carnage, ne lui répondirent que par leurs sanglots. Chmielnicki pleurait lui-même ; mais, reprenant sa fermeté par un effort suprême, il poursuivit : « Je regrette, mes frères, de n'avoir pu terminer ces guerres comme je l'aurais voulu. Je m'étais flatté d'assurer pour toujours votre liberté et votre indépendance, de délivrer toutes les terres russiennes ; Dieu en a disposé autrement. Je n'ai pu accomplir ma tâche ; je meurs inquiet de votre avenir. Je ne sais ce qui arrivera après moi ; mais je vous en prie, tandis que je vis encore, choisissez-vous librement un ataman. Sachant votre décision, je mourrai plus tranquille. »

Personne n'osant répondre, il reprit :

« Vous avez des hommes expérimentés et habiles. »

Il nomma plusieurs colonels, parmi lesquels on s'étonne de ne pas trouver Bogun, et marqua une préférence pour l'auditeur Wygowski. « Il est auprès de moi depuis dix ans, leur dit-il, *il sait*

toute la politique et peut être utile à l'armée. Je voudrais qu'il me succédât. »

« Non! non! s'écrièrent mille voix. Pour tes bons services envers l'armée zaporogue, pour ton sang versé, pour ton courage et ton esprit, qui nous ont délivrés, qui nous ont glorifiés devant le monde, qui ont fait de nous un peuple libre, nous voulons t'honorer jusqu'après ta mort. Nous ne voulons pour ataman que ton fils Iourii. » Les candidats proposés par Chmielnicki furent les plus empressés à voter pour son fils.

« Je suis touché de votre affection, mes frères, dit le vieillard, et je vous en rends grâces. Mais mon fils est un enfant de seize ans. Comment serait-il votre ataman en ces temps de périls? Il vous faut un homme d'expérience. Quant à mon fils, soyez ses protecteurs, c'est ainsi que vous me prouverez votre reconnaissance. »

« Nous lui donnerons de bons conseillers, répondirent les cosaques. Nous voulons à notre tête un Chmielnicki; nous l'aimerons en nous souvenant de toi et en te bénissant, notre petit père. »

Longtemps il résista; vaincu enfin par les instances des soldats, il appela son fils et lui remit

la boulava. « Ne sois pas orgueilleux, mon fils, lui dit-il, respecte les anciens, sois affable avec tes camarades. Ne t'attache pas aux riches, ne méprise pas les pauvres : aime-les tous. Garde en ton cœur la crainte de Dieu, et, comme moi, sois fidèle à tes serments. Si tu y manquais, le malheur retomberait sur les autres et sur ta propre tête. Et vous, mes amis, donnez-lui vos conseils, et vivez toujours unis comme des frères. » Il s'évanouit en prononçant ces mots, et on l'emporta tout épuisé dans sa maison. Il languit encore quelques jours. Après avoir reçu les derniers sacrements de l'archevêque de Tchernigof, il donna des ordres pour son enterrement. « Je ne veux pas qu'on m'ensevelisse à Czehrin, dit-il, parce que cette ville a été trop longtemps sous la domination des ennemis du peuple russien. Enterrez-moi à Subbotof, dans cette petite terre que j'ai acquise de mon sang; à Subbotof, qu'on m'a enlevée, et d'où est sortie la flamme qui a délivré l'Ukraine. » Le 15 août 1657, le canon et le glas des cloches de Czehrin annoncèrent aux cosaques que leur patriarche venait d'expirer.

Les peuples aiment à trouver dans le chef qu'ils se sont choisi les vertus et jusqu'aux défauts de leur

caractère national. Bogdan Chmielnicki fut comme le type accompli du cosaque. Il était brave, rusé, entreprenant; il avait l'instinct de la guerre. Son intempérance, sa brutalité réelle ou de commande ne lui nuisaient pas plus auprès des Russiens que les galanteries de Henri IV ne choquaient les Français. Peu de souverains furent plus absolus, aucun n'observa avec plus d'attention les lois et les usages de son pays. Dans le cercle de l'armée zaporogue, il semblait n'être que l'humble exécuteur des décisions de l'assemblée. Tout son pouvoir consistait dans la persuasion qu'avaient tous ses cosaques de son inaltérable attachement à leurs intérêts. Son ambition était, à vrai dire, du patriotisme, ou plutôt un dévouement absolu à cette association étrange qu'on appelait l'armée zaporogue. Ses institutions étaient les seules qu'il comprît jamais, et le plan qu'il poursuivit toujours fut de former non pas une nation, mais des régiments de soldats dont chacun aurait sous ses ordres quelques serviteurs pouvant devenir soldats eux-mêmes. C'était une aristocratie comme celle de Pologne qu'il voulait fonder, mais moins dure et accessible à tous les hommes de cœur. Quant à élever les paysans au rang de cosaques, c'est

une idée qu'il n'eut jamais, mais qu'il éveilla partout autour de lui, au point que l'Allemagne elle-même, étrangère aux mœurs slaves, s'en alarma sérieusement. Trop faible pour conquérir seul son indépendance, il dut accepter les alliés que les circonstances lui offrirent, choisissant néanmoins toujours ceux qui ne pouvaient le dominer. On a vu que ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se résigna à la protection du tsar, et il paraît s'en être bientôt repenti. Avec des ressources très-médiocres, avec des alliés auxquels il fut toujours suspect et qui l'abandonnaient aussi facilement qu'il les abandonnait lui-même, il parvint, pendant dix ans, à maintenir l'Ukraine libre de tout joug étranger. Il aurait réussi peut-être à fonder son indépendance s'il était arrivé plus jeune au pouvoir ou s'il avait pu transmettre son autorité à un chef aussi habile que lui-même. Il mourut désespérant de l'avenir de sa patrie et prévoyant bien que son fils Iourii serait hors d'état de continuer sa tâche. Si Chmielnicki eût vécu sous un roi comme Étienne Batthori, il l'eût aidé sans doute à réformer l'absurde constitution de la Pologne et à substituer une monarchie forte à l'aristocratie anarchique si fatale à ce pays. Malheu-

reusement il ne trouva que des princes inconstants et légers, et ils ne virent qu'un rebelle dans l'homme qui pouvait être leur plus utile instrument. Bien qu'il ménageât la Pologne, qui deux fois fut à ses pieds, Chmielnicki lui porta le coup le plus funeste en lui ôtant l'Ukraine et en introduisant, pour ainsi dire, les Moscovites dans le secret de la faiblesse de la république. Dans un jour de colère, il prépara son démembrement.

II

STENKA RAZINE

Le nom de Stenka Razine est à peine connu en France; en Russie il réveille des souvenirs de carnage, de vengeances atroces, de saturnales sanguinaires. Vers la fin du XVIIe siècle, Stenka Razine, un cosaque du Don, fut le chef d'une grande révolte de paysans. Il souleva les provinces qu'arrose le Volga, et se montra non moins audacieux, non moins féroce que le gladiateur thrace qui fit trembler Rome. L'histoire de Russie compte plus d'un Spartacus, et les insurrections de serfs qui s'y sont renouvelées de siècle en siècle pourraient être comparées aux crises périodiques d'une grande maladie. Dans leurs traditions, toujours empreintes de poésie orientale, les paysans russes racontent que Stenka Razine

n'est pas mort, car il avait des *livres noirs*, il était magicien. Il disparut en 1671, mais en 1773 il est revenu; alors il s'appelait Pougatchef. Il a brûlé Kazan, massacré 12,000 familles de la noblesse dans les provinces méridionales : il eût pris Moscou, s'il n'eût été trahi. Il n'a pas été roué vif, mais il s'en est allé par delà la *mer Bleue*. Stenka Razine n'est point mort en Pougatchef; il vit et attend l'heure d'une nouvelle incarnation.

M. Nicolas Kostomarof, auteur de travaux historiques et archéologiques très-estimés, a écrit la vie de ce héros sauvage. Il s'est appliqué à recueillir non-seulement tous les documents imprimés et manuscrits que pouvaient fournir les bibliothèques et les archives de Russie, mais encore il a consulté les traditions locales et même les chansons populaires, qui souvent, mieux que les témoignages officiels, font connaître les sentiments et les passions des masses. On s'aperçoit que M. Kostomarof est un élève de Mac-Aulay. De même que son illustre modèle, il croit que l'historien, sans perdre rien de sa gravité de juge, peut et doit faire des emprunts au drame et à la poésie. L'emploi réfléchi et habile de ces orne

ments ne nuit point à la vérité ; elle y gagne, au contraire, lorsqu'ils sont choisis avec art et discernement, de même que, dans un portrait, l'exécution habile et fidèle des accessoires ajoute à la ressemblance de la figure principale. On pourrait peut-être reprocher à M. Kostomarof de mêler un peu trop souvent des dialogues au récit ; mais, outre que le génie de la langue russe admet facilement cette forme de narration, elle fournit à l'écrivain l'occasion de faire connaître le langage et la tournure d'esprit du peuple, ou plutôt de la *société* cosaque, dont il paraît avoir fait une étude toute particulière.

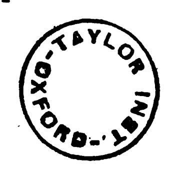
I

Les cosaques n'ont jamais formé une nationalité distincte, mais leurs mœurs et leurs institutions les séparent du reste du peuple russe. La *cosaquerie*, pour rendre par un seul mot ce que les Russes entendent par Kazatchestvo, est le genre de société, de gouvernement, d'organisation po-

litique, que le paysan russe comprend d'instinct, pour ainsi dire, auquel il se plie le plus facilement, et qu'il regarde probablement comme le meilleur. Selon les provinces qu'elles occupaient, les différentes fractions des cosaques se qualifiaient d'armées. Il y avait l'armée du Dniépr, l'armée du Don, de l'Iaïk, etc. Chacune de ces armées se divisait en petits camps ou villages, nommés *stanitsas*. La terre autour de la stanitsa, les troupeaux qui paissaient ses prairies, formaient la propriété indivise de la commune. A des époques déterminées, des partages égaux avaient lieu pour la culture; mais chacun recueillait le fruit de son travail et pouvait augmenter sa part dans le fonds commun par son industrie particulière. Tout homme était soldat et tenu de prendre les armes à la voix du chef que le suffrage public avait désigné. Il y en avait un pour chaque expédition, auquel on donnait le nom de *capitaine errant*, *Ataman kotchévoï*, distinct de l'*Ataman*, ou chef politique à vie, de toute l'*armée*. Ce capitaine avait sous ses ordres un adjoint ou lieutenant, *iéssaoul*, puis des centainiers, des cinquantainiers, des dizainiers. Pendant la paix, l'administration de chaque stanitsa

appartenait aux anciens, *startchini ;* mais toute résolution de quelque importance devait être soumise à une discussion, où tous les hommes de la communauté pouvaient prendre part et voter. L'assemblée politique ou administrative s'appelait le *cercle*, *Kroug*. Point de lois écrites, le cercle étant la loi vivante, conservant et augmentant les traditions. Il laissait d'ailleurs à l'individu la liberté la plus complète, dès qu'elle n'était pas nuisible à la communauté. A l'égard de l'étranger, tout, ou presque tout, était permis. De telles institutions trouvent des fanatiques parmi les hommes les plus rebelles en apparence à toute discipline. A la fin du XVIIe siècle les flibustiers en avaient de semblables.

On ignore l'époque de la première organisation des cosaques ; cependant il y a grande apparence qu'elle est contemporaine de la conquête des Tartares. La petite république des Zaporogues, dans les îles et sur les bords du Dniépr, semble être le modèle d'après lequel se sont formés les autres gouvernements cosaques ; car leur dialecte, le petit-russien, a laissé des traces chez les cosaques les plus éloignés de l'Ukraine. Il n'est pas douteux que les premiers soldats qui s'établirent



dans les îles du Dniépr ne fussent animés d'un sentiment patriotique et religieux. Leurs premiers exploits contre les Tartares et les Turcs furent une protestation des chrétiens vaincus contre leurs oppresseurs musulmans. A force de guerroyer pour la foi, ils aimèrent la guerre pour elle-même, et le pillage devint le but principal de leurs expéditions. A défaut de Tartares, leurs voisins russes ou polonais étaient impitoyablement rançonnés. Autrefois les cosaques se recrutaient de volontaires arrivant aux bords du Dniépr, les uns de la Grande-Russie, les autres de la Lithuanie ou de la Pologne. L'association s'étendit; elle colonisa les rives du Don et y institua le régime des stanitsas et du cercle. Les tsars de Moscovie, tout en souffrant quelquefois des violences de ces nouveaux venus, voyaient avec plaisir se former sur leurs frontières une armée qui se battait pour eux, ne leur coûtait rien, et qui leur fondait des cités de soldats dans des steppes désolées. Du Don, les cosaques portèrent des colonies le long du Volga, sur le Terek, sur l'Iaïk; ils conquirent la Sibérie. Aujourd'hui les descendants de ces mêmes hommes campent à l'embouchure de l'Amour et bordent la fron-

tière chinoise. Les cosaques du Don, conquérants d'une contrée soumise aux Tartares, s'étaient donnés à la Russie en 1549, mais ils jouissaient d'une indépendance réelle. Il est vrai qu'en temps de guerre ils fournissaient au tsar un corps de troupes ; mais la guerre était leur métier, et pour eux un moyen de fortune. Ils nommaient eux-mêmes leurs atamans, s'administraient par leurs coutumes, et ne souffraient guère que le gouvernement de Moscou se mêlât de leurs affaires. Ils prétendaient même au droit de faire la guerre sans prendre l'ordre du tsar, et, malgré ses injonctions, se livraient à la piraterie sur la mer Noire et même sur la mer Caspienne. En 1593, lorsque Boris Godounof institua le servage en Russie, par un oukase qui défendit aux paysans de changer de seigneur et de domicile, les cosaques reçurent d'immenses recrues. Tous ceux qui voulaient vivre libres se réfugiaient dans une stanitsa, sûrs d'y trouver un asile. Dans leurs idées d'honneur, les atamans regardaient comme leur premier devoir de protéger les fugitifs. Aussi, le sujet le plus ordinaire des contestations entre le gouvernement de Moscou et les hordes du Don était la revendication des serfs. Tantôt exigée par les tsars,

lorsqu'ils n'avaient point d'ennemi étranger à craindre, elle était éludée par les atamans; tantôt elle était oubliée en quelque sorte, dès que les services des cosaques étaient devenus nécessaires. En fait, il passait pour impossible de reprendre un serf dès qu'il s'était fait adopter dans une stanitsa.

Il y avait toujours deux partis parmi les cosaques, qu'on pourrait appeler le parti aristocratique et la faction démocratique, bien qu'il n'y eût point de noblesse parmi eux. Les cosaques anciennement établis, possédant une fortune acquise, soit par la course, soit par leur industrie, ne voyaient point de bon œil les nouveaux venus étrangers au pays. Les premiers prêchaient dans le cercle le respect des traités et l'obéissance au tsar; les autres, au contraire, se déclaraient pour tous les partis violents, appuyaient les audacieux qui rêvaient quelque expédition hasardeuse, et se souciaient peu de compromettre les priviléges de l'armée du Don, à force d'en abuser. Par mépris, les vieux cosaques appelaient les nouveaux venus *la nudité*, *la gueuserie*, *Gole,* et ce nom, comme celui de *Gueux* en Flandre, avait fini par être porté fièrement par la faction con-

traire. La classe des cosaques pauvres, qui se recrutait sans cesse de fugitifs, haïssait le gouvernement russe et obtenait la sympathie des serfs qui n'osaient pas briser leur chaîne. La condition de ces derniers était déplorable : dans un temps où la vie d'un homme libre n'était comptée que pour peu de chose, un esclave était moins qu'une bête de somme, et certainement plus misérable. La rudesse des mœurs, la dureté des maîtres, n'était égalée que par la férocité des lois. Un exemple suffira pour montrer ce qu'était la législation de cette époque. Le serf était responsable des dettes de son maître. Si le seigneur ne payait pas ses créanciers, le serf était mis en prison et tous les jours bâtonné devant la maison de justice, jusqu'à ce que le débiteur eût soldé ou que le créancier eût abandonné ses droits. Dans leur misère, les serfs étaient témoins de la liberté des cosaques, qui parlaient la même langue qu'eux, qui avaient la même origine. Qu'on ne s'étonne point que, dans leur désespoir, ils fussent disposés à accepter pour leurs libérateurs les cosaques qui venaient piller leurs maîtres. Rarement un esclave ose concevoir l'idée de conquérir sa liberté; mais il est toujours prêt

à aider l'homme libre qui se déclare son protecteur. Aussi doit-on remarquer que toutes les grandes insurrections de serfs qui ont éclaté en Russie ont été organisées par des cosaques. Les faux Démétrius, Stenka Razine et Pougatchef en fournissent la preuve.

II

Stenka Timoféïéf Razine était un cosaque du Don, d'une famille assez considérée, car son parrain Kornilo Iakovlef était Ataman de l'armée, et son frère aîné commandait un régiment, en 1665, sous le prince Georges Dolgorouki, dans une guerre contre les Polonais. En campagne, les cosaques mettent sous leur selle tout le butin qu'ils peuvent ramasser ; lorsque les sangles deviennent trop courtes, ils jugent qu'il est temps de faire la paix. L'automne approchait et les cosaques de Razine semblaient debout sur leurs chevaux. L'Ataman demanda au prince Dolgorouki la permission de retourner dans son pays. Il croyait

user de civilité, car il se considérait comme un allié très-indépendant, et, sur le refus du général, il prit son parti et quitta le camp russe avec sa troupe. On les poursuivit, on les rattrapa, et, pour l'exemple, le colonel Razine fut pendu ; ses deux frères, Stenka et Frolka, virent peut-être l'exécution et jurèrent de le venger.

Avant cet événement, selon la tradition des cosaques, conservée par une ballade qui se chante encore aujourd'hui, Stenka Razine était déjà un guerrier fameux, redouté des Turcs et des Tartares. Trahi par la fortune, il était tombé entre les mains des infidèles et avait été jeté. dans un cachot à Azof. On reconnaîtra le style des complaintes, qui se ressemblent en tout pays, à la description de la prison : « La porte est de fer, la serrure pèse cent vingt livres, les gardes sont de fin acier, et les verrous de bronze. » Passe auprès de la prison le tsar de Turquie : « Eh ! sultan sultanovitch[1], lui crie Stenka, fais-moi donner à boire et à manger, puis qu'on me pende ou qu'on me mette en liberté ! » Le sultan est en belle humeur ; il délivre le prisonnier, lui fait de

1. Fils de sultan.

beaux présents, lui donne à boire des *liqueurs d'outre-mer*, et l'envoie à Moscou, la *grand'ville de pierre.* « Mais le cosaque du Don aime mieux aller rôder auprès de *maman Volga;* il n'entre pas dans la grand'ville de pierre. » Le Volga est un nom féminin en russe, et les cosaques l'appellent *la petite mère*, comme ils appellent le Don *le père Don*, *fils de Jean*, *Don Ivanovitch.* Malheureusement pour l'authenticité de la tradition, la ballade cosaque est calquée sur un poëme serbe du cycle de Marko. Remarquons pourtant une différence caractéristique. Le poëte serbe envoie au prisonnier la fille du sultan, qui s'éprend d'amour. Dans la poésie cosaque l'amour n'a guère de place. On sait que les Zaporogues bannissaient les femmes de leur camp, et l'on verra tout à l'heure que la galanterie chevaleresque était tout à fait étrangère à Stenka.

Avant de songer à la vengeance, il avait à se faire un nom qui le mît en état de recruter des partisans. Ce fut la politique de César, qui, avant d'affecter l'empire, passa huit ans en Gaule à guerroyer pour former ses invincibles légions. Stenka, qui ne pouvait prétendre au gouvernement d'une province, ni même à celui d'une

stanitsa, se borna à proposer à ses amis une course de flibustiers. Une ballade populaire indique fort exactement, je crois, les moyens qu'il employa pour se procurer des associés. « Jadis, chez nous, mes frères, s'élevait un brave garçon aventureux[1], Stenka Razine Timoféiévitch était son nom. Il ne va point dans le cercle des cosaques; avec nous autres cosaques, il ne vote point au conseil. Stepanouchka[2] flâne au cabaret du tsar[3] et tient un joli petit conseil avec la fleur de gueuserie. Messieurs mes frères, les gueux de cabaret, allons-nous en rôder sur la mer Bleue. Nous pillerons, mes frères, les vaisseaux des païens, et nous gagnerons des trésors, si nous trouvons notre belle. »

Adopté comme chef par les pauvres cosaques,

1, *Oudalyé molsdsy*, les garçons aventureux, c'était ainsi qu'on appelait par honneur les cosaques engagés dans quelque expédition entreprise pour leur propre compte. Je me servirai du mot *aventuriers* dans le sens qu'il avait au XVIe siècle, lorsque le capitaine Molard et le baron d'Alègre, compagnons de Bayard, étaient fiers de commander aux *aventuriers*.

2. Diminutif de Stenka, qui est déjà un diminutif de Stepan, Étienne. Les Russes, et surtout les cosaques, affectionnent les diminutifs.

3. Le tsar avait le monopole de l'eau-de-vie, c'est pourquoi l'auteur de la ballade en fait un cabaretier.

Stenka proposa d'abord à ses associés de descendre le Don et d'entrer dans la mer d'Azof pour piller les côtes de Turquie. L'entreprise n'était pas sans dangers, car à l'embouchure du fleuve, il fallait passer sous le canon d'une forteresse turque ; mais Stenka était homme à tout risquer, et il allait partir avec quatre bateaux qu'il s'était procurés, lorsqu'il sut que son parrain l'Ataman Kornilo Iakovlef se disposait à l'arrêter. En effet, l'Ataman, mal disposé à l'égard des *Gueux*, s'était souvenu des défenses du tsar, et prétendait empêcher tout acte d'hostilité contre les Turcs, alors en paix avec la Russie. Stenka fut obligé de changer ses plans. Au lieu de descendre le Don, il le remonta le plus rapidement qu'il put, non toutefois sans s'arrêter de temps en temps pour piller les fermes de quelque riche cosaque. Pour ces méfaits, l'Ataman envoya un fort parti à sa poursuite, mais, en bon parrain, il prit soin qu'on ne pût atteindre son filleul. Stenka parvint donc, sans encombre, au point où le Don, coulant de l'ouest à l'est, tourne brusquement au sud, et n'est plus séparé du Volga que par une chaussée naturelle large d'une cinquantaine de verstes. Alors probablement les

aventuriers s'engagèrent dans l'Idovla ; puis il leur fallut abandonner leurs barques, ou peut-être les traîner, opération familière aux cosaques à cette époque. Enfin Stenka atteignit la rive droite du Volga. Déjà quelques-uns de ses confidents l'avaient précédé. Ils s'étaient établis dans le petit fort de Katchalinsk, lieu de rendez-vous ordinaire pour les pirates du Volga, et connu à cette époque sous le nom de *la ville des bandits.* En quelques jours Stenka réunit dans son camp près de trois mille hommes, cosaques, flibustiers, serfs fugitifs. Il s'empara d'un certain nombre de barques. Ses gens étaient pleins d'ardeur et d'espérance, ils savaient que la *caravane du printemps* allait passer sous peu de jours.

On appelait caravane les bâtiments qui descendaient et remontaient le Volga de conserve, pour en imposer aux pirates cosaques ou russes, ainsi qu'aux hordes de nomades, Tartares et Calmouks, qui infestaient les rives du fleuve. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, une espèce de flotte partait de Nijni pour Astrakhan. Elle portait des provisions de toute espèce aux villes riveraines ; elle avait à bord les fonds du gouvernement, des exilés qu'on déportait à Astrakhan, et toujours

une escorte assez nombreuse de strélits. Beaucoup de marchands se joignaient à la caravane pour profiter de sa protection. Cette fois un gros bateau appartenant au patriarche, et très-richement chargé, descendait le fleuve sous la surveillance d'un moine, car il paraît que le patriarche ne dédaignait pas de s'occuper d'affaires commerciales. Tout ce convoi voguait en parfaite sécurité, persuadé que les pirates, qui arrêtaient des barques isolées, n'oseraient jamais s'attaquer à une flotte portant le pavillon du tsar et celui du patriarche. Les aventuriers du Don ne respectaient rien. Entre Panchine et Tsaritsyne ils se montrèrent tout à coup, et, sans laisser à la flottille le temps de se mettre en défense, ils ramèrent vigoureusement pour la joindre, en criant : « Nous n'en voulons qu'aux chefs et aux messieurs ! » Stenka aborda lui-même le vaisseau du patriarche, et d'un coup de sabre abattit la main du moine qui le montait. Quelques matelots, qui faisaient mine de se défendre, furent tués ou pendus aux vergues. Le commandant de la caravane, les officiers et les gardiens des fonds du gouvernement eurent le même sort : quelques-uns furent au préalable mis à la torture pour

qu'ils découvrissent l'argent monnayé annoncé aux pirates. Quant aux simples matelots, aux strélits et aux condammés, Stenka leur dit : « Vous êtes tous libres. Je ne vous retiendrai pas. Celui qui me suivra deviendra un libre cosaque. Je suis venu pour exterminer les boyards et les riches. Je partage tout avec les pauvres gens. » Ce discours fut accueilli par une acclamation ; tous les condamnés, recrue précieuse, et la plupart des matelots et des strélits répondirent, qu'ils le suivraient au bout du monde.

C'est ainsi que les relations officielles racontent la prise de la caravane d'Astrakhan ; mais les pêcheurs du Volga ont poétisé l'aventure. Stenka, disent-ils, possédait un feutre magique à deux fins, car tantôt il s'en servait pour voguer sur l'eau, tantôt pour voler dans l'air. Dès qu'il voyait un bateau sur le Volga, il s'envolait sur son feutre, juste au-dessus du bâtiment, puis il s'abattait sur sa proie comme un épervier, en criant : *Saryn na kitchkou.* Ces paroles magiques avaient la vertu d'arrêter le navire mieux que l'ancre la plus forte, et, de plus, changeaient en pierre l'équipage. Alors les camarades de l'Ataman n'avaient plus que la peine d'emporter ce

qu'ils trouvaient à leur convenance. J'ignore à quelle langue appartiennent ces mots étranges, mais longtemps après Stenka, et jusqu'au règne de l'empereur Paul, qui extermina les pirates du Volga, *Saryn na kitchkou* était le cri des voleurs en attaquant les navires marchands. A ces mots terribles il fallait, sous peine de la vie, se jeter à plat ventre, jusqu'à ce que les brigands eussent abandonné le navire.

La caravane d'Astrakhan avait donné des bateaux, des armes et des munitions aux aventuriers. Ils continuèrent hardiment leur course en descendant le fleuve. Le voiévode de Tsaritsyne, ville fortifiée, se mit d'abord en devoir de les canonner; mais pas un canon ne prit feu, grâce à quelque opération magique ou à quelque présent offert au voiévode. Stenka ne s'arrêta que le temps nécessaire pour se faire donner une forge et des outils, qui lui furent délivrés gracieusement. Il passa de la même façon devant Tchernyi Iar, puis, pour éviter Astrakhan, il engagea sa flotte dans un des bras orientaux du Volga, qui la porta dans la mer Caspienne. La première partie de son expédition était accomplie, mais la plupart de ses bateaux avaient besoin de grandes

réparations pour être en état de tenir la mer, et tout le reste de l'année devait être employé à ces travaux. Pour s'y livrer sans être troublé, il fallait un port. Les aventuriers, naviguant le long de la côte, parvinrent à l'embouchure de l'Iaïk, aujourd'hui l'Oural. Une forteresse gardée par des strélits défendait l'entrée de la rivière. Stenka se fit débarquer, et, suivi seulement de trois cosaques résolus, s'approcha de la porte et demanda pour lui et ses compagnons la permission de faire leurs dévotions dans l'église. La porte ouverte, les quatre cosaques mirent le sabre à la main, et, promptement secourus par leurs camarades, désarmèrent le poste. Une partie de la garnison se déclara pour eux et les aida à massacrer un petit nombre de strélits qui couraient aux armes. Tous les officiers et tous les soldats qui avaient fait résistance furent mis à mort, non par les cosaques, mais par les traîtres qui venaient de se déclarer. On rapporte qu'un seul de ces déserteurs coupa de sa main la tête à cent seize de ses anciens camarades. Quant aux survivants, Stenka leur fit la même allocution qu'aux matelots du Volga. Il ne contraignait personne, et les strélits étaient libres de devenir cosaques avec lui ou

de se retirer à Astrakhan. Quelques-uns, assez simples pour accepter le dernier parti, se mirent en marche pour gagner le Volga au travers de la steppe; mais, poursuivis bientôt par les cosaques, ils furent tous taillés en pièces.

Ce fut dans cette petite place que Stenka résolut de passer l'hiver qui approchait; mais d'abord il fit amitié avec les Calmouks qui campaient aux bords de l'Iaïk, en les aidant à détruire une horde de Mongols établie sur la côte. Stenka, dans cette expédition, gagna du bétail, des esclaves, et fit un commerce d'échange pour s'approvisionner chez les Calmouks, ses nouveaux amis.

Cependant le prince Prozorofski, voiévode d'Astrakan, avait appris avec beaucoup d'inquiétude l'arrivée de nouveaux cosaques dans son voisinage. N'osant les attaquer dans leur fort, il leur envoyait tantôt des espions, tantôt des parlementaires, mais tous étaient mal reçus. Les uns étaient jetés dans un trou fait dans la glace du fleuve, d'autres pendus; les plus heureux s'en tiraient après avoir été rudement bâtonnés. Au milieu de l'hiver, quelques cosaques du Don, arrivant de Moscou, passèrent par Astrakhan, porteurs d'une lettre du tsar pour leur Ataman. C'était une lettre

de grâce, comme on disait alors, contenant un pardon des méfaits passés, sous promesse de soumission. Il paraît que ces sortes de lettres, toujours nécessaires avec les cosaques, s'expédiaient en blanc à l'Ataman, probablement pour qu'il les remplît et en fît l'usage qu'il croirait utile. Le voiévode d'Astrakhan envoya les cosaques avec la lettre de grâce à Stenka, et en même temps les chargea de ses instructions. Pour bien marquer la différence qu'il faisait entre les fonctionnaires du gouvernement et ses camarades les cosaques, Stenka reçut ces nouveaux messagers avec honneur et les introduisit dans le *cercle*. Les cosaques montrèrent la lettre du tsar, et déclarèrent que tout s'arrangerait, pourvu qu'on remît au voiévode les strélits déserteurs. Quant aux cosaques, ils étaient amnistiés et libres de retourner aux bords du Don. Stenka répondit fièrement : « Quand le tsar me fera l'honneur de m'écrire à moi-même, je m'empresserai d'exécuter ses ordres, mais le voiévode d'Astrakhan n'aura rien de moi ! » Tout le cercle applaudit, et les cosaques députés rejoignirent Astrakhan, publiant les louanges de l'Ataman des aventuriers.

III

Le 23 mars 1668, les aventuriers se lancèrent dans la mer Caspienne; on ne sait ni le nombre ni la force de leurs vaisseaux; la plupart étaient des barques légères gréées tant bien que mal. Ils avaient quelques canons de bronze, ou plutôt de petits fauconneaux; mais, depuis le capitaine jusqu'au dernier cosaque, tous ces hommes étaient enflammés d'un enthousiasme guerrier ou religieux. Faire la guerre à des musulmans c'était, pour la plupart, une ample expiation des petites peccadilles qu'ils s'étaient permises à l'égard de leurs compatriotes, sur le Volga et l'Iaïk. Ils croyaient à la fortune de leur chef, et ni les fatigues ni les cruelles privations qui les attendaient ne devaient les rebuter. Tout l'été et une partie de l'automne de 1668 se passèrent en expéditions sur la côte occidentale de la mer Caspienne, depuis le Daguestan jusqu'au sud de Bakou. Prévenant la renommée de leurs exploits par la ra-

pidité de leurs mouvements, ils débarquaient, attaquaient les villes et les villages, les pillaient, puis les brûlaient. Lorsqu'ils ne trouvaient rien de mieux, ils enlevaient des hommes pour les vendre comme esclaves. Tantôt pliant sous le poids d'un riche butin, tantôt poursuivis chaudement par des peuplades belliqueuses, ils regagnaient leurs vaisseaux pour recommencer plus loin. Quelquefois, dans le palais d'un prince persan qu'ils avaient tué ou mis à la chaîne, ils célébraient de longues orgies, et le lendemain ils étaient réduits à boire de l'eau saumâtre et à manger de la farine de millet crue à peine délayée. Aux approches de la mauvaise saison, Stenka chercha un hivernage. Il s'établit dans une petite île que les auteurs russes nomment l'île aux Porcs (*Svinyi ostrog*), s'entoura de fossés et de palissades, et logea ses gens sous des huttes de boue et de roseaux. Toutefois il sut mettre à profit cet intervalle d'inaction en échangeant ses prisonniers musulmans contre des esclaves chrétiens. Il ne donnait, dit-on, qu'un seul musulman contre trois ou quatre chrétiens. Ce trafic venait à propos pour recruter ses équipages fort affaiblis par les maladies et les combats, et sa réputation

s'en augmenta. Le corsaire passa pour un croisé, pour un héros de la foi. Les Russes se disaient que le tsar n'avait pas un vaisseau dans la mer Caspienne pour défendre ses sujets contre les infidèles, tandis qu'un brave Ataman allait briser les fers des captifs et faisait trembler les barbares jusque dans leurs forteresses. Un nouveau succès mit le comble à la gloire de Stenka. Pendant l'hiver, seize vaisseaux, portant près de quatre mille hommes, avaient été armés par ordre du schah pour exterminer les aventuriers. Ménédy-Khan était l'amiral de cette flotte, et, comme il croyait n'avoir qu'à se montrer pour vaincre, il avait emmené une partie de sa famille, son fils et une fille d'une rare beauté. Il ne tarda pas à s'en repentir. Les Persans furent complétement battus: treize de leurs vaisseaux furent pris; Ménédy-Khan se sauva, mais laissa entre les mains de Stenka son fils et sa fille, que le corsaire traita comme les héros d'Homère traitaient leurs captives.

L'iéssaoul ou lieutenant de Stenka, que les poëtes cosaques nomment Ilia Mouromets, paraît avoir partagé avec son chef le mérite de cette victoire, où la magie eut encore une grande part, selon la tradition populaire : « Sur la mer Bleue,

la mer de Khvalinsk (la mer Caspienne), vogue le *Faucon*, le léger navire; voilà treize ans qu'il n'a jeté l'ancre, treize ans qu'il ne s'est approché de la côte escarpée, qu'il n'a vu le sable d'or. Ses flancs sont robustes comme ceux d'un bison[1]; de la proue à la poupe c'est un serpent. Son Ataman, c'est Stenka Razine lui-même; l'iéssaoul est Ilia Mouromets[2]. Mouromets a un cafetan couleur jaune foncé; à son cafetan il a des boutons d'or, et sur chaque bouton est (gravé) un lion furieux. Voilà que les bandits tombent sur le *Faucon*, maudits Tartares et Persans avec eux. Ils veulent prendre, ils veulent piller le *Faucon*, ils veulent prendre prisonnier Ilia Mouromets. Ilia Mouromets est sur le tillac; il passe sa baguette sur ses boutons; ses boutons d'or se sont enflam-

1. Je ne sais si je traduis exactement le texte assez obscur :

> I boka-to svédény po tourinnomou,
> I noss da korma po zmeînomou.

Le mot *po tourinnomou* me semble dérivé de *tour*, urus, bison; mais il peut venir du verbe *tourit*, presser; le sens serait alors : Ses flancs sont ajustés pour voguer rapidement.

2. Ilia Mouromets, ou Élie de Mourom, est le héros de mainte légende populaire. C'est un paysan d'une force colossale, fin, rusé, grand mangeur et grand buveur, le type accompli du moujik russe.

més; ses lions furieux se sont mis à rugir; ah! quelle peur eurent ces maudits Tartares! comme les Tartares sautaient d'effroi dans la mer Bleue! »

Après sa victoire, chèrement achetée, car elle lui coûta l'élite de ses cosaques, Stenka Razine crut qu'il était temps pour lui de reparaître en Russie et d'y jouer un rôle plus noble que celui de flibustier. Il s'était fait un nom; gorgé d'or et de butin, vainqueur d'un souverain dont le pavillon avait jusqu'alors flotté seul sur la mer Caspienne, il voulait se montrer au peuple comme le vengeur des opprimés. Il résolut donc de retourner au plus vite au milieu de l'armée du Don et de la gagner à sa cause.

Pour regagner les bords du Don, les aventuriers avaient à choisir entre deux routes : remonter le Volga, qu'ils avaient descendu l'année précédente (mais alors il leur fallait passer devant Astrakhan), ou bien remonter le Kouma, navigable à cette époque, d'après des témoignages contemporains, puis entrer dans le Manitch, qui est un des affluents du Don. Évidemment, pour cette opération, il leur aurait fallu plus d'une fois traîner leurs bateaux. En outre, ils manquaient

de provisions pour vivre dans les déserts qu'ils avaient à traverser. Tout bien considéré, ils cinglèrent vers le Volga. Ils s'attendaient bien que le voiévode leur demanderait compte de leurs exploits; mais ils savaient aussi que le bas peuple et les strélits étaient bien disposés pour eux; que le gouvernement moscovite hésiterait à sévir contre des cosaques revenant d'une glorieuse campagne et d'ailleurs affiliés à l'armée du Don; enfin, et c'était un argument décisif, ils étaient assez riches pour acheter le passage, si on prétendait le leur refuser. En effet, les voiévodes d'Astrakhan, habitués à revoir les cosaques au retour de leurs expéditions, avaient toujours des lettres de grâce toutes préparées à leur vendre.

En donnant dans une des bouches du Volga, la flottille cosaque trouva une pêcherie appartenant au métropolitain d'Astrakhan. Ils étaient à court de vivres, et des gens qui venaient de se battre contre les infidèles crurent qu'ils pouvaient user à discrétion des biens de l'Église. Ils s'emparèrent donc du poisson, du caviar, puis des instruments de pêche qui pouvaient leur être utiles. En retour, ils débarquèrent quelques-uns des captifs chrétiens qu'ils avaient délivrés, et

leur remirent des vases sacrés et des ornements d'église enlevés par les musulmans, et qu'ils avaient retrouvés dans un de leurs pillages. C'est ainsi que les cosaques comprenaient le droit des gens. Ils s'apprêtaient à remonter le Volga, lorsqu'on leur signala deux vaisseaux persans, dont l'un portait des marchandises appartenant à des particuliers, l'autre des présents du schah pour le tsar. Aussitôt les cosaques reprirent la mer et pillèrent les vaisseaux. Ils y trouvèrent des strélits, qu'ils débarquèrent ainsi que les passagers; mais ils retinrent le fils d'un marchand persan pour leur répondre d'une rançon de cinq mille roubles, à laquelle ils taxèrent les gens qu'ils venaient de dépouiller.

Ces deux actes de violence ne parurent pas à Stenka assez graves pour compromettre le succès de la négociation qu'il allait entamer avec le prince Prozorofski. Celui-ci avait, en effet, des lettres de grâce, mais il voulait en fixer les conditions. Stenka, montrant la confiance la plus grande, jeta l'ancre devant Astrakhan, prit terre aux acclamations du peuple, et, en signe de loyauté, il déposa son *bountchouk* à la chancellerie. Le *bountchouk* était une queue de cheval au

bout d'une lance, et l'enseigne distinctive du pouvoir d'un Ataman. En le remettant aux mains des autorités russes, le cosaque faisait acte de soumission et d'hommage au tsar. Les discussions commencèrent avec beaucoup de courtoisie de part et d'autre, entremêlées de fêtes et de banquets. Le voiévode demandait : 1° que les cosaques lui remissent leurs vaisseaux propres à tenir la mer, en échange de barques qu'il leur donnerait pour remonter le Volga ; 2° qu'ils lui livrassent leurs canons ; 3° qu'ils rendissent les strélits déserteurs qu'ils avaient à bord, ainsi que la personne et les biens des prisonniers persans pris pendant leur croisière ou à l'embouchure du Volga ; 4° que Stenka et sa troupe fissent acte de soumission et s'engageassent à vivre paisiblement à l'avenir.

Sur ce dernier point, aucune difficulté. Stenka était prêt à jurer tout ce qu'on voudrait. Les vaisseaux lui étaient désormais inutiles, il consentait à les céder. Quant aux canons, il offrait de restituer ceux qu'il avait pris à la caravane du Volga ou dans le fort de l'Iaïk ; mais il en avait d'autres qui étaient sa propriété, disait-il, et qu'il voulait garder, d'autant plus que, pour traverser les

steppes entre le Volga et les avant-postes du Don, il était exposé aux attaques des nomades nogaïs et calmouks. Il refusait nettement de rendre les prisonniers musulmans et leurs marchandises : c'était sa propriété, en vertu du droit de la guerre; et, pour les déserteurs qu'on réclamait, il ne savait ce qu'on voulait dire : il n'avait avec lui que des cosaques libres. Le voiévode ayant proposé d'inspecter ses équipages, l'Ataman s'emporta, s'écria qu'on violait les priviléges de l'armée du Don, et qu'on prétendait obtenir de lui des choses dont les lettres de grâce ne faisaient pas mention.

Le débat fut long et animé, mais on finit par s'entendre. L'Ataman était généreux, le voiévode avide. Le prince Prozorofski, quoiqu'il eût déjà reçu de riches présents, avait remarqué une magnifique pelisse que portait Stenka, et il ne se fit pas scrupule de la lui demander, en faisant observer qu'il avait du crédit à Moscou. — Tiens, lui dit Stenka, en la lui jetant sur les épaules, prends et ne fais pas de bruit. La conclusion fut que Stenka donna les vaisseaux et les canons qu'il voulut, et que, sans rien exiger de plus, on lui livra le passage du fleuve. Le voiévode conseilla aux marchands persans de racheter ce que le cor-

saire leur avait pris, et se fit même un mérite auprès d'eux de la facilité avec laquelle les cosaques vendaient leur butin, dans leur empressement de l'échanger pour des espèces.

Cette transaction, fort commune alors, n'a pas semblé assez poétique aux bardes cosaques pour occuper une place dans leurs chants. Pour eux c'est encore à la magie que Stenka eut recours pour échapper au mauvais vouloir du voiévode :

« Ah ! montagnes, mes chères montagnes ! vous » le voulez bien, montagnes, nous camperons à » vos pieds. Nous ne voulons pas y demeurer un » an, pas même une petite semaine : nous y res» terons une petite nuit, et nous n'y dormirons » pas la nuit entière. Chargeons lestement nos fu» sils afin d'entrer au profond de la nuit dans As» trakhan la grande ville, car personne ne nous a » vus, personne ne nous a entendus. Mais le voié» vode d'Astrakhan les a vus, les a entendus. Le » voiévode commande de charger quarante canons » et de tirer sur Stenka Razine. — Vos canons ne » m'atteindront pas, vos petits fusils ne m'attra» peront pas. Pour me prendre, si je le veux bien, » il n'y a que Macha, la jolie fille d'Astrakhan. » Macha descend au bord de l'eau, elle agite son

» mouchoir de soie. Elle a fait flotter son mou-
» choir de soie. Elle a gagné Stenka Razine, elle
» sera son hôtesse, elle l'a convié. Dans sa maison
» la table est dressée; pour le fêter, de la bière,
» de l'hydromel; elle lui en verse à l'enivrer. Elle
» le couche sur son lit et va prévenir l'autorité.
» Aussitôt arrivent les soldats, de jeunes et jolis
» soldats, qui vous lui lient les pieds, les mains,
» de bonnes entraves de fer. Ils vous ont mis
» Stenka dans une petite cage en fer. Trois jours
» on le promène dans Astrakhan, trois jours on le
» laisse mourir de faim. Finalement Stenka ne leur
» demande rien qu'un verre d'eau, pour boire une
» gorgée et rentrer dans sa cage : il est rentré
» dans sa cage, et le voilà sur le Volga ! »

Ce dernier trait a besoin d'un commentaire pour les personnes qui n'ont point étudié la magie. Il faut savoir qu'un sorcier ne peut rien faire sans qu'on lui fournisse la matière première pour ses opérations. Le cosaque veut s'échapper par le Volga. Il demande un verre d'eau, qu'on a l'imprudence de lui donner. Il se plonge dans le verre, en se rapetissant, cela va sans dire; il disparaît et se trouve dans le Volga où va tomber toute l'eau d'Astrakhan.

Le luxe, la générosité, les grandes manières de l'Ataman avaient enthousiasmé les habitants d'Astrakhan. Les cordages de son vaisseau étaient de soie, et les voiles de riches tissus de Perse. Dans les rues les cosaques se prélassaient couverts d'habits de velours, portaient des chaînes d'or au cou et des pierres précieuses à leurs bonnets. Stenka se montrait affable à tous, surtout aux pauvres gens, et jetait l'or à pleines mains. Lorsqu'il descendait à terre, le peuple tombait à genoux et ne l'appelait jamais que *Batiouchka*, « petit père, » nom que donne le vassal à son suzerain.

Mais le masque héroïque emprunté par Stenka Razine tombait parfois et laissait voir le farouche bandit. J'ai dit qu'il avait à son bord la fille de l'amiral persan, et les Asiatiques ont tant de résignation, que cette jeune femme ne s'occupait plus que de plaire au maître que le sort de la guerre lui avait donné. Jusqu'alors elle avait été bien traitée. Peu avant son départ pour le Haut-Volga, l'Ataman était à table avec elle et quelques chefs de sa troupe. Il est probable que le dîner s'était assez prolongé pour que la plupart des convives fussent ivres. Stenka se leva tout à coup, et, s'appuyant sur le bordage de son bâti-

ment, il contemplait le cours du fleuve. — « Ah! Volga, ma petite mère! s'écria-t-il, belle rivière, ma mie, tu mas donné de l'or, de l'argent, des biens de toute sorte; comme une bonne mère tu m'as donné honneur et richesses, et de moi tu n'a rien reçu encore! mais tiens... » A ces mots il saisit sa captive et la précipite dans le fleuve. Un Hollandais, témoin de l'aventure, remarqua qu'elle avait sur elle des pierreries d'une valeur considérable dont Stenka ne prit pas la peine de la dépouiller. M. Kostomarof se demande si cet acte féroce était le résultat de l'ivresse, ou bien si Stenka, affectant l'austérité des cosaques zaporogues, qui chassaient les femmes de leur camp, voulait montrer à sa troupe qu'il savait sacrifier ses amours à la règle de la confrérie. Peu après, un de ses cosaques, qui avait débauché une femme du pays, fut noyé par son ordre, et la femme pendue par les pieds. Chez les Zaporogues c'était un crime puni de mort que d'embarquer une femme dans une expédition. Enfin, s'il faut chercher à comprendre l'acte d'un furieux, il n'est peut-être pas impossible que Stenka n'obéît à quelque superstition païenne, et ne crût faire un sacrifice propitiatoire à la mère Volga, qui, pour lui, était une divinité.

La mort de la pauvre captive, trop bien attestée par le voyageur hollandais qui se trouvait alors à Astrakhan, a pris, dans la légende populaire, le caractère merveilleux qui entoure toutes les actions de Stenka. Ce n'est plus le Volga, mais la mer Caspienne, qui reçoit la victime. Stenka navigue sur son feutre enchanté avec ses cosaques et une princesse persane. Les vagues s'élèvent, la mer menace de les engloutir. — C'est cette femme qui fâche la mer, disent les cosaques. Stenka la jette dans les flots, et aussitôt la tempête est apaisée.

En prenant congé de lui, le voiévode d'Astrakhan lui avait recommandé, pour la forme, de se conduire sagement, de n'enrôler dans sa troupe aucun des sujets du tsar, en un mot, de ne pas se compromettre et de ne pas le compromettre. Pour plus de sûreté, un officier moscovite devait l'accompagner jusqu'à la frontière du territoire cosaque. Malgré la présence de ce surveillant, Stenka continuait à bien accueillir les serfs fugitifs et les soldats déserteurs. Aux reproches de l'officier il répondait que jamais les cosaques ne livraient ceux qui leur demandaient asile. En arrivant à Tsaritsyne, il trouva quelques-uns de ses

camarades venus des bords du Don pour acheter du sel, qui se plaignirent à lui des exactions du voiévode. Stenka leur fit rendre justice, et, prenant déjà des airs de libérateur, menaça le voiévode de toute sa colère, s'il s'avisait de molester des cosaques. L'occasion ne se fit pas attendre. On sait que, dans leurs expéditions, les Cosaques, se défiant de leur intempérance, n'emportaient jamais de liqueurs fortes. Au retour de leurs croisières, ils s'en dédommageaient par des orgies continuelles. Le voiévode de Tsaritsyne, craignant que l'ivresse ne portât les flibustiers à des violences, avait doublé à leur arrivée le prix de l'eau-de-vie, dans l'espoir qu'ils la trouveraient trop chère pour s'enivrer; du moins ce fut son excuse aux plaintes des cosaques; mais Stenka ne s'en paya point. Il débarqua, enfonça la porte de la chancellerie, et, sans doute, eût fait un mauvais parti au voiévode, si celui-ci n'eût trouvé moyen de se cacher. Las de chercher, Stenka fit ouvrir la prison, mit les détenus en liberté, et ses corsaires, ivres et excités par son exemple, pillèrent deux bateaux marchands. Un capitaine, qui portait des dépêches du tsar au voiévode d'Astrakhan, voulut réclamer et montra ses lettres. Les cosa-

ques lui rirent au nez et déchirèrent ses dépêches en morceaux.

Ces violences rapportées à Astrakhan, le prince Prozorofski dépêche en courrier à Stenka un capitaine allemand, chargé de demander réparation sous la menace du courroux du gouvernement : « Va dire à ton voiévode, répondit Stenka, que je » ne crains ni lui ni plus grand que lui. Il me » reverra un jour, et nous réglerons nos comptes. » Aujourd'hui il porte le nez au vent, et il prétend » me traiter en serf, moi, qui suis un homme libre » de naissance; mais je suis plus puissant que lui, » et un jour il l'apprendra. »

Ce langage plaisait à la multitude. L'Ataman, maltraitant et humiliant des hommes orgueilleux, passait auprès des serfs pour un vengeur envoyé du ciel. Ils comparaient leur abjection et leur misère avec l'audace et la liberté des cosaques, et se disaient que, pour devenir cosaques, il suffisait de ceindre un sabre et de vouloir s'en servir. Partout où passèrent les flibustiers ils laissèrent des semences de révolte qui ne devaient pas tarder à germer.

Stenka, quittant enfin le Volga, atteignit les bords du Don. Au lieu de se rendre à Tcherkask,

le chef-lieu des cosaques, où il avait sa femme et sa famille, il s'établit dans la petite île de Kagalnik, sur le Don, la fortifia de fossés et de palissades et y construisit des cabanes. Sa troupe était alors d'environ quinze cents hommes, mais, au bout d'un mois, elle était presque doublée. Stenka demeura tout l'hiver dans son île, affectant de ne plus songer qu'à vivre tranquillement du fruit de ses fatigues. Bien que très-respecté de ses compagnons, il semblait avoir abdiqué son titre d'Ataman, vivait comme un simple cosaque, affable avec tout le monde, secourable pour les malheureux et toujours prêt à faire part de ses richesses à ses anciens camarades. Les pauvres le bénissaient. Cependant ceux qui venaient de loin pour voir le hardi flibustier dont les louanges retentissaient dans toutes les stanitsas, rapportaient les discours amers qu'il tenait contre les boyards e les conseillers de la couronne. A l'entendre, ils violentaient le tsar et ruinaient le peuple pour s'enrichir. Il ne ménageait pas davantage son parrain l'Ataman Iakovlef, et l'accusait de sacrifier en toute occasion les intérêts et les vieux privilèges de l'armée du Don. Les mécontents, la *gueuserie*, affluaient dans son île. Il recevait bien

tout le monde, mais ne s'ouvrait à personne sur les projets qu'il pouvait former. Sa bande, autrefois si prompte à saisir toutes les occasions de pillage, avait changé de mœurs. Les cosaques de Stenka faisaient respecter les trafiquants qui apportaient des provisions à Tcherkask, ou, s'ils les arrêtaient, c'était pour acheter comptant leurs marchandises. En peu de temps Stenka était parvenu à fonder une nouvelle capitale rivale de Tcherkask. Un nouvel Ataman s'élevait contre l'ancien.

Stenka ne respectait pas plus la religion que le gouvernement. Un incendie ayant détruit quelques églises, on faisait des quêtes pour les rebâtir. On s'adressa à lui, dont la libéralité était connue, avec l'espoir d'une riche aumône ; mais on n'en obtint qu'un refus. « Des églises, disait- » il, à quoi bon ? Pourquoi des popes? Ah! pour » marier les gens, sans doute ? Je vais vous mon- » trer, moi, comment on se marie. Que les amou- » reux se prennent par la main et dansent autour » d'un saule. Voilà la cérémonie qu'il faut. » Chose étrange chez un peuple très-religieux, Stenka avait pris tant d'autorité parmi ses compatriotes, que ce mariage en dansant, emprunté à

quelque tradition du paganisme finnois, se pratiqua souvent chez les cosaques et passait pour légitime.

Cependant le nom de Stenka était connu à Moscou et l'on commençait à s'en entretenir avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Le voiévode d'Astrakhan fut réprimandé pour avoir accordé passage aux flibustiers. Il devait les arrêter, lui écrivait-on, leur enlever leur butin, et, en punition de leurs méfaits, les enrôler parmi les strélits de Moscou. Ce conseil ou cet ordre venait un peu tard. Les espions envoyés sur le Don ne rapportaient que des renseignements incertains, soit qu'ils ne se hasardassent pas jusqu'à Kagalnik, soit qu'ils ne parvinssent pas à deviner les projets de Stenka. Ils disaient tous qu'il semblait avoir renoncé à la vie d'aventures, mais qu'il jouissait d'une popularité immense et qu'il était homme à en abuser.

IV

Vers la fin de l'hiver de 1670, un officier de la chancellerie de Moscou fut envoyé à Tcherkask avec des dépêches pour l'armée du Don. Le but réel de son voyage était de prendre des mesures avec l'Ataman Iakovlef contre le flibustier dont le nom était dans toutes les bouches. L'envoyé, nommé Gherasim Evdokimof, fut reçu par l'Ataman dans le cercle, où ses lettres furent lues publiquement. Le tsar souhaitait santé à l'armée du Don, louait sa fidélité, et lui promettait l'envoi de ses présents coutumiers. Le cercle rendit politesse pour politesse. Il décida que l'*armée du Don frappait du front devant la Grâce impériale*, c'est-à-dire qu'elle remerciait le tsar. L'assemblée s'ajourna au lendemain pour nommer la députation qui porterait ce compliment à Moscou.

Le lendemain, le cercle formé, un homme sort des rangs et demande fièrement le motif de la délibération. C'était Stenka, qu'on croyait encore

à Kagalnik. Puis, prenant d'autorité la présidence, il commanda à l'envoyé du tsar de s'avancer au milieu du cercle. Les cosaques l'y poussèrent bon gré mal gré. — Dis la vérité, demanda Stenka. Viens-tu de la part du tsar, ou sont-ce les boyards qui t'envoient? — J'apporte, répondit Evdokimof, une lettre gracieuse du tsar. — Tu mens! répliqua Stenka. Tu es un espion. Tu viens pour observer ce que nous faisons. — Et il accompagna l'apostrophe d'un coup de poing. Vingt bras vigoureux tombèrent à la fois sur le malheureux député ; l'éloquence de Stenka était communicative. A l'eau! à l'eau! criaient les gueux. L'Ataman Iakovlef essaya de défendre l'envoyé du tsar en criant au scandale; mais Stenka d'une voix tonnante lui dit: Va commander ton armée; je commande à la mienne! Un instant après, Evdokimof à demi mort était jeté dans le Don aux applaudissements de la foule. Alors Stenka, voyant les cosaques engagés à lui par une communauté de crime, les harangua pour leur déclarer que l'heure était venue d'en finir avec les oppresseurs du peuple, et qu'il donnait rendez-vous aux braves sur les bords du Volga.

Au commencement de mai 1670, Stenka se mit

en marche et remonta le Don jusqu'à la hauteur de Panchine. Pour se procurer des vivres, il donna la chasse à une horde de Calmouks errants entre le Don et le Volga. Leurs troupeaux lui servirent pour approvisionner sa petite armée.

Tsaritsyne, sur la rive droite du Volga, commande le cours du fleuve; il fallait s'en emparer pour intercepter la grande voie de communication entre Astrakhan et le centre de l'empire. Stenka l'investit avec toutes ses forces. Son iéssaoul, qui portait le nom terrible de Vaska Tchortaous (Basile Moustache du Diable), s'avança jusqu'aux portes de la ville. On n'osa tirer sur lui. Il frappa. Les habitants dirent que le voiévode avait fait cadenasser la porte. — Eh bien, brisez les cadenas. La porte s'ouvrit, et les cosaques entrèrent, salués par les acclamations du peuple et des soldats. Le gouverneur, avec quelques gentilshommes, s'enferma et se défendit quelque temps dans une tour. On le força, et il fut massacré par la canaille, qui se joignit aux cosaques.

La ville venait d'être prise, lorsqu'on signala l'arrivée d'une flottille qui descendait le Volga, ayant à bord huit cents strélits envoyés de Moscou pour renforcer la garnison de Tsaritsyne. Ils

croyaient que la place tenait toujours. Pour accroître leur confiance, Stenka appuya ses bateaux à la rive gauche du fleuve; sa cavalerie et son infanterie bordèrent la rive droite. Dès que les strélits parurent, ils furent accueillis par des décharges de mousqueterie. Ils faisaient force de rames en passant sous le feu croisé des cosaques, pour se mettre à l'abri sous les remparts de Tsaritsyne. On les laissa s'engager, et, lorsqu'ils furent à bonne portée, les canons de la ville les foudroyèrent. Enveloppés de toutes parts, les strélits mirent bas les armes. Cinq cents avaient été tués par le feu de l'ennemi; le reste fut épargné, à l'exception des officiers, qui tous furent massacrés et jetés dans le Volga. Les simples soldats, embarqués comme rameurs, montraient quelques scrupules et osaient alléguer le serment qu'ils avaient prêté au tsar. — Pauvres gens, leur disait Stenka, vous vous battiez pour les boyards, qui sont des traîtres; moi, c'est pour le tsar que je fais la guerre.

Il s'arrêta près d'un mois à Tsaritsyne pour se recruter, expédier des émissaires dans toutes les directions, enfin pour organiser un gouvernement. Son système était simple: il établit la *cosa-*

querie. A la place du voiévode il institua un Ataman urbain. Il divisa les habitants en centaines, cinquantaines, dizaines, sous des chefs élus. Voilà pour l'organisation militaire. Quant à l'administration, *le cercle* à la manière cosaque. Il était bien entendu, d'ailleurs, que le cercle ne voudrait rien que sous le bon plaisir de ses libérateurs venus du Don.

La nouvelle de la prise de Tsaritsyne, apportée assez tard à Astrakhan, y causa une profonde émotion. Le bas peuple fit éclater sa joie; la noblesse et les autorités étaient consternées. On était, d'ailleurs, loin de s'attendre que Stenka oserait attaquer une place de cette importance, et le prince Prozorofski, persuadé que, pour le moment, il ne s'agissait que d'empêcher le pillage des petites villes entre Tsaritsyne et Astrakhan, rassembla toutes les barques qu'il put se procurer, y mit du canon, et les envoya dans le haut du fleuve, sous le commandement du prince Semen Lvof. Il avait quarante barques portant deux mille six cents strélits et cinq cents volontaires levés parmi les bourgeois d'Astrakhan. Un corps de cavalerie et d'infanterie suivait sur la rive gauche les mouvements de la flottille.

On rencontra l'ennemi à la hauteur de Tchernyi Iar. En apercevant Stenka debout sur le tillac de son bateau, les strélits s'écrièrent tous à la fois : Vive Stepan Timoféiévitch ! vive notre père ! le vengeur du peuple ! Les deux flottilles se mêlèrent aussitôt. Stenka criait : Merci, frères ! A présent vengez-vous de vos tyrans, qui, pires que des Turcs ou des Tartares, vous tiennent en servitude. Vous êtes tous mes frères et mes enfants, et vous serez riches et heureux comme moi, si vous savez être fidèles et braves ! Les strélits désarmaient leurs officiers et les remettaient liés aux cosaques, qui les massacraient et les jetaient dans le Volga. Le prince Lvof fut seul épargné pour cette fois, et de toute cette flotte il n'y eut qu'un strélits qui parvint à se sauver et à gagner Astrakhan. La victoire n'avait pas coûté un homme aux cosaques.

Astrakhan avait une bonne enceinte fortifiée, des murs de briques épais, flanqués de tours à deux étages, quatre cent soixante canons en batterie, des approvisionnements de toute sorte et une garnison encore nombreuse ; mais la conduite des strélits à Tchernyi Iar prouvait qu'on ne pouvait plus compter sur eux. La première chose

qu'ils firent, à la nouvelle du désastre de la flotte, fut de demander leur paye. Le voiévode manquait d'argent, mais le métropolitain et les couvents fournirent 2 ou 3,000 roubles, qui furent distribués aux soldats. Moyennant cette gratification, ils consentirent à prêter serment de faire leur devoir. Cependant, afin de les soustraire aux séductions de l'ennemi, le prince Prozorofski fit murer toutes les portes; il établit partout des corps-de-garde, arma une partie des habitants, et, secondé par le métropolitain, il n'oublia rien pour se mettre en état de défense. Il se croyait encore tellement en mesure de résister, qu'ayant l'ennemi à ses portes il écrivait à Moscou pour demander des secours. Or, il était impossible de remonter le Volga, que descendait alors la flotte des cosaques; impossible de traverser les steppes des deux rives, infestées par les Calmouks et les Tartares. Le prince Prozorofski avait imaginé d'envoyer ses courriers par le Terek, et il comptait recevoir une réponse! Le 18 juin, l'armée cosaque parut en vue d'Astrakhan et campa sur des hauteurs qu'on appelle les Montagnes Brûlées. Bientôt une barque portant deux hommes s'approcha des remparts. Ils venaient en parlemen-

taires pour sommer la garnison. Prozorofski les fit arrêter aussitôt. L'un était un prêtre de Tsaritsyne, l'autre un serf fugitif du prince Lvof. On les appliqua à la question. Le prêtre déclara que Stenka était suivi de huit mille hommes; le serf ne voulut rien dire, pas même son nom. Le premier fut enfermé dans une prison, l'autre mis à mort. Cependant tout le clergé, portant les saintes reliques, fit en procession le tour des remparts, s'arrêtant à chaque porte pour réciter les prières usitées dans les grands dangers.

Astrakhan est bâti dans une île. Des bras du Volga coulent au pied de ses remparts, au nord, à l'ouest et au midi, et lui servent en quelque sorte de fossés. Du côté de l'orient la place est plus accessible. Les cosaques s'en aperçurent, et, tournant la ville, vinrent s'établir à l'est, assez près des remparts. Aussitôt les assiégés commencèrent à creuser un fossé pour les arrêter par un obstacle nouveau. Trois jours s'étaient passés sans attaque sérieuse; mais, le 21 juin, au coucher du soleil, les assiégeants se mirent en mouvement et parurent se diriger vers la porte de l'Ascension. Ils avaient des échelles et semblaient résolus à donner l'assaut. Toutes les cloches son-

nèrent l'alarme. La garnison courut aux armes, et Prozorofski, à la tête d'une petite troupe de gentilshommes et de strélits, se porta de sa personne sur le point menacé. Il y eut plusieurs fausses alertes, mais les cosaques n'avançaient pas. La nuit vint. Cependant Stenka détacha une troupe d'élite, qui, munie d'échelles, s'approcha, dans le plus profond silence, d'une courtine gardée par des bourgeois. Les cosaques plantè rent leurs échelles sans opposition; au contraire, les bourgeois leur tendaient la main pour monter sur le rempart. Un canonnier fidèle les aperçut, fit feu, mais sans effet. En peu de temps une troupe nombreuse de cosaques fut dans la ville, et le prince Prozorofski attendait encore un assaut contre la porte de l'Ascension, lorsque cinq coups de canon tirés l'un après l'autre annoncèrent que la ville se rendait. Dans les usages militaires de l'époque, c'était le signal connu pour que toute résistance cessât.

A cette salve répondit un hourra de triomphe poussé par le bas peuple et la plupart des strélits. La canaille, s'armant de tout ce qui lui tomba sous la main, se jette sur l'escorte de Prozorofski. Le frère du prince est tué à ses côtés d'un coup

d'arquebuse; le prince lui-même, atteint d'un coup de lance dans le ventre, est renversé de cheval; mais, à la faveur de l'obscurité, un serf fidèle le prend dans ses bras et le porte tout sanglant jusque dans le chœur de la principale église, où on le couche sur un tapis. Déjà l'église était pleine de femmes éplorées, de fonctionnaires publics, de gentilshommes, de riches marchands. Tous ceux qui avaient quelque chose à perdre étaient venus chercher un refuge auprès des reliques des saints. Un lieutenant de strélits, nommé Frol Doura, qui avait aidé à porter le voiévode dans l'église, s'établit devant la porte, le sabre à la main, jurant qu'on n'y entrerait qu'en marchant sur son cadavre. Le métropolitain accourt, se jette à genoux auprès de Prozorofski, et, tout en pleurs, l'exhorte à bien mourir. Il le confesse et lui administre les sacrements. Autour de lui, mais à distance, la foule prosternée murmurait à voix basse des prières, tandis que retentissaient au loin des salves de mousqueterie entremêlées de cris sauvages. Cependant nul ennemi ne paraissait. Avant de s'engager dans la ville, les cosaques s'assuraient des remparts et démolissaient la maçonnerie qui bouchait les portes. Le jour se

leva, et les cosaques débouchèrent sur la place de l'église. Un moment Frol Doura les arrêta, moins par son sabre que par sa résolution. Il fut haché en morceaux. La grille était fermée et résistait. Impatientés, les cosaques firent feu au travers des barreaux. Une balle tua un enfant à la mamelle dans les bras de sa mère; une autre mit en pièces l'image de la Vierge de Kazan. Enfin la grille céda, et les cosaques se précipitèrent dans l'église. D'abord ils se saisirent du voiévode et des officiers qui se trouvaient avec lui, mais il paraît qu'ils ne maltraitèrent ni les femmes ni les prêtres. Ils arrêtaient tous ceux que les habitants leur désignaient, et, après leur avoir lié les mains derrière le dos, les rangeaient au pied du clocher de l'église. Il était huit heures du matin lorsque Stenka parut pour décider de leur sort. Tout d'abord il s'approcha du prince Prozorofski, toujours couché sur son tapis, lui prit la main, le força de se lever, et le conduisit ou plutôt le traîna au haut du clocher. On les vit quelques minutes tous les deux sur la plate-forme. Stenka parlait bas à l'oreille du prince : celui-ci secouait la tête sans répondre. Tout d'un coup Stenka le frappa et le précipita sur le pavé.

Il redescendit et interrogea sommairement les prisonniers. Il les condamna tous. Sur un signe de lui, les cosaques s'emparaient de l'homme auquel il venait de parler et le massacraient, aidés par les strélits et la canaille de la ville. Un témoin oculaire rapporte qu'un ruisseau de sang coula depuis l'église jusqu'à l'hôtel-de-ville. Par ordre de l'Ataman tous les corps furent enlevés et jetés dans une fosse commune, au cimetière de la Trinité. Un moine les compta. Il y en avait quatre cent quarante et un. Après cette sanglante exécution, Stenka fit brûler publiquement les archives et les papiers de chancellerie. « Voilà, disait-il, comment j'expédie les affaires du tsar. »

Excepté Frol Doura, pas un Russe n'essaya de se défendre. Les étrangers montrèrent plus de courage ou moins de résignation. Un capitaine allemand, nommé Winderow, lutta pendant longtemps contre ses propres soldats, qui ne le tuèrent qu'après une résistance désespérée. Un prince circassien se barricada avec une dizaine de ses parents et de ses serviteurs dans une maison et y tint pendant une partie de la journée. Quand ils n'eurent plus de balles, ils chargèrent leurs fusils

avec des pièces d'argent. Enfin la poudre leur manqua. Ils s'élancèrent dans la rue le sabre au poing et furent mis en pièces.

Stenka partagea le butin, qui fut immense, entre les cosaques, les strélits qui s'étaient joints à lui, et les habitants pauvres d'Astrakhan. Cette ville était un des plus riches entrepôts du commerce de l'Orient et renfermait des magasins de toute espèce, pleins de marchandises appartenant à des particuliers ou à de grandes compagnies. On fit main basse sur tout; les trésors des églises, les vases et les objets sacrés, rien ne fut épargné. Le butin fut partagé sous les yeux de l'Ataman, puis il publia sa constitution, je veux dire qu'il établit à Astrakhan l'organisation militaire et le *cercle* des cosaques.

Pour donner plus de solennité à la cérémonie, Stenka réunit tout le peuple hors des remparts, comme si, pour des cosaques habitués à vivre dans la steppe sans limites, toute enceinte eût été une prison. Là, en rase campagne, il leur fit prêter serment de fidélité au tsar Alexis Mikhaïlovitch et à son Ataman Stepan Timoféi*évitch;* car déjà Stenka, contre la coutume de ses compatriotes, commençait à prendre goût à cette dési-

nence aristocratique [1]. Des prêtres reçurent le serment; mais, pour obtenir leur concours, il avait fallu employer la violence. Un des récalcitrants avait été jeté dans le Volga; un autre avait eu un pied et une main coupés.

Stenka demeura encore trois semaines à Astrakhan, s'enivrant tous les jours et passant continuellement d'une orgie à une exécution sanglante. La canaille de la ville, plus féroce que les cosaques, lui demandait à chaque instant la mort de quelque malheureux oublié dans le premier massacre. On égorgeait un marchand ruiné, dont le crime était d'avoir été riche avant le pillage. Celui-ci avait été le commis d'un négociant étranger, celui-là avait caché un proscrit; un autre

1. En adressant la parole à un Russe on l'appelle par son nom de baptême suivi du nom de baptême de son père, dont on fait un adjectif au moyen des suffixes *ovitch, évitch,* pour un gentilhomme, *of* ou *ef* pour un paysan. Pierre, fils d'Alexis, s'il est gentilhomme se dit : Pëtr Alexéiévitch, s'il ne l'est pas Alexéief. Ces adjectifs patronymiques deviennent au féminin *ovna, évna* pour la noblesse, *ova, éva* pour les roturiers. Marie *Alexéiévna* est la fille d'un gentilhomme; Marie *Alexéiéva* est la fille d'un roturier. Sauf la distinction des castes dans la formation de l'adjectif, les Grecs s'exprimaient de la même manière : Ménélas Atride, Achille Pélide, pour fils d'Atrée, fils de Pélée.

était coupable d'avoir dit qu'on avait assez répandu de sang. Plus d'une fois Stenka, surpris et ennuyé d'entendre demander de nouveaux massacres, disait à ces misérables : « Attendez que je sois parti. Vous ferez alors ce que vous voudrez. »

Ses cruautés à lui étaient froides et réfléchies. Il poursuivait son but : l'extermination de la noblesse et l'établissement de l'égalité cosaque, ou plutôt de la *gueuserie*. Il mariait de force à ses soldats les veuves et les filles des gens qu'il avait fait mourir, et sa haine implacable n'épargnait pas leurs enfants. Peu de jours avant son départ, il se fit amener les deux fils du prince Prozorofski réfugiés chez le métropolitain. L'aîné avait seize ans, le second huit ans. Tous les deux furent pendus par les pieds aux créneaux de la ville. Le plus jeune survécut à une nuit de ce cruel supplice. Le matin, Stenka, trouvant qu'il donnait quelques signes de vie, permit qu'on le décrochât, et, après lui avoir fait donner le fouet, le rendit à sa mère. C'est, je crois, le seul trait de sa clémence qu'on puisse citer.

V

Enfin il quitta Astrakhan pour se porter sur le Haut-Volga. Il laissa son lieutenant Vaska comme Ataman avec la moitié des strélits de la ville, la moitié des strélits de Moscou, et deux hommes tirés de chacune des escouades ou dizaines de ses cosaques du Don. Il emmenait avec lui tout le reste de ses troupes et bon nombre de volontaires, en sorte que son armée dépassait dix mille hommes à son départ; mais elle se grossissait à chaque instant de serfs fugitifs, de vagabonds accourus de toutes les parties de l'empire. Son nom attirait à la curée tous les bandits, depuis les bords de la mer Caspienne jusqu'à la mer Blanche. Il semble que, dans la fermentation générale, on vit apparaître un mouvement de nationalités se réveillant tout à coup. Les débris des tribus finnoises, depuis longtemps exterminées ou asservies, les Mordvans, les Tchérémisses, les Tchouvaches, accouraient sous la bannière de

Stenka. Encore idolâtres, ils adoptaient pour chef l'ennemi de la religion chrétienne par laquelle ils avaient été persécutés. Les Tartares et les nomades, qui professaient la religion musulmane, partageaient la confiance des idolâtres. Et comme si l'immense incendie allumé par Stenka ne satisfaisait pas encore sa fureur de destruction, il invitait le schah de Perse et le khan de Crimée à fondre sur la Russie. Dans le désordre général, des bandes se formaient dans toutes les provinces, qui pillaient et massacraient en se disant cosaques et soldats de Stenka. Quelques-unes se montrèrent dans les environs de Moscou, et plus d'un habitant de cette capitale s'attendait à voir bientôt le terrible Ataman à la tête d'une armée innombrable. — « Que faire, s'il se présente? demandait-on à un vieux moine.—Eh bien, répondit-il, nous sortirons en procession avec les reliques, et nous lui porterons le pain et le sel. » — On pendit le moine, mais on ne pouvait pendre tous ceux qui pensaient comme lui.

Samara et Saratof n'arrêtèrent pas longtemps la marche victorieuse de Stenka. Partout il massacrait les nobles, les propriétaires, les fonctionnaires du gouvernement, partout il établissait

la loi des cosaques. Il avait quitté Astrakhan après avoir fait prêter serment de fidélité au tsar, et proclamé qu'il voulait le délivrer de l'oppression où le tenaient les boyards. En route il changea de plan et voulut avoir un tsar à lui. Il en fit un. L'exemple du premier des faux Démétrius avait laissé des souvenirs qui n'étaient pas perdus pour un ambitieux. On vit sur le Volga voguer deux barques, l'une couverte de velours rouge, l'autre de velours noir, renfermant deux personnages mystérieux. L'un, disait-on, était le tsarévitch, fils d'Alexis Mikhaïlovitch, qu'on croyait mort depuis le mois de janvier précédent ; mais les confidents de Stenka disaient que le jeune prince était venu chercher auprès de l'Ataman un refuge contre les cruautés de son père ; qu'on allait déposer Alexis et mettre le jeune prince sur le trône. L'autre barque renfermait le patriarche Nicon, déposé par Alexis, puis exilé dans un couvent pour n'avoir jamais voulu consentir à des innovations dans les rites religieux. Ainsi Stenka se faisait arme de tout : il excitait les idolâtres contre les chrétiens, et cherchait à créer un schisme entre les chrétiens eux-mêmes. Personne ne voyait les hôtes mystérieux de ces deux barques, et pro-

bablement ils étaient destinés à faire d'autres dupes que les barbares qui composaient l'armée de Stenka.

Il atteignit Simbirsk au commencement de septembre. Il ne s'attendait pas à y rencontrer une longue résistance, et déjà il se repaissait en espoir du pillage de Kasan ; mais Ivan Bogdanovitch Miloslavski, voiévode de Simbirsk, était un homme énergique et résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il avait quelques strélits fidèles, et toute la noblesse de la province, qui s'était réfugiée autour de lui, sentait qu'il n'y avait plus de salut pour elle que dans le courage du désespoir. Le premier jour les cosaques s'emparèrent d'assaut de la ville basse; mais le kremlin, ou la ville haute, résista. Ils essayèrent de l'incendier, et, en effet, réussirent à brûler beaucoup de maisons; mais les assiégés éteignirent le feu par trois fois, et ne perdirent rien de leur résolution. Alors les cosaques établirent des batteries et commencèrent un siége en règle. Stenka fortifia le faubourg dont il s'était emparé, et entoura le kremlin de fossés et de parapets. Tous les jours Miloslavski écrivait à Kasan pour demander du secours, mais la plupart de ses messagers tombaient entre les

mains des partis ennemis qui couvraient la campagne.

Cependant, vers la mi-septembre, le prince Georges Boratinski était parti de Kasan avec une armée dans laquelle se trouvaient quelques régiments étrangers, aguerris, et dont le tsar Alexis s'était servi utilement dans la guerre contre les Polonais. Il n'avançait que lentement, sans cesse harcelé par des bandes de Tchérémisses et de Tchouvaches, ennemis assez méprisables, mais incommodes et fatigants par leur opiniâtreté. Il lui fallut quinze jours pour arriver de Kasan aux environs de Simbirsk. La ville tenait encore, mais était réduite à la dernière extrémité.

Dès que Stenka apprit l'approche de l'armée moscovite, il marcha résolument à sa rencontre. La sienne était de beaucoup plus nombreuse, mais il n'avait que ses cosaques sur lesquels il pût compter ; le reste était un ramassis de paysans mal armés, hors d'état de combattre en rase campagne contre des troupes régulières. Le prince Boriatinski avait fait choix d'une position avantageuse, et s'y était retranché. A cette époque la tactique militaire des cosaques était d'attendre l'attaque dans une enceinte formée de leurs cha-

riots, appuyant leurs ailes et couvrant leur front et leurs derrières. Bons tireurs, ils avaient un grand avantage à cette manière de combattre, et un officier français qui avait fait la guerre contre eux, Beauplan, dit que, dans leur tabor, ainsi nommaient-ils ce retranchement de chariots, cent cosaques résistaient à mille Polonais et à deux mille Tartares. Stenka était gâté par la fortune. Il donna tête baissée sur les Moscovites dès qu'il les eut reconnut. De part et d'autre on se battit avec acharnement, et le combat, commencé dès le matin, durait encore à l'entrée de la nuit. Les cosaques se conduisirent bravement, mais furent mal secondés par leurs auxiliaires inexpérimentés. L'Ataman paya de sa personne et fit des prodiges de valeur. Il reçut un coup de sabre sur la tête ; une balle lui traversa la jambe ; il tomba de cheval, et un cavalier ennemi qui l'avait terrassé allait lui donner le coup de grâce, lorsqu'il tomba lui-même percé de coups sur le corps de Stenka. Les cosaques repoussés, mais non défaits, relevèrent leur chef et rentrèrent dans le faubourg de Simbirsk, laissant au pouvoir des Moscovites quatre canons et une centaine de prisonniers, qui furent pendus aussitôt. Deux jours

après Boriatinski se mit en communication avec les assiégés. Avant de faire retraite, les rebelles voulurent tenter un dernier effort et donnèrent de nuit un assaut qui neréussit pas. Alors Stenka réunit ses cosaques et tint conseil avec eux. Irrités contre leurs alliés, qu'ils accusaient de lâcheté, ils résolurent de faire leur retraite séparément, et tout aussitôt ils s'embarquèrent et descendirent le Volga à la faveur de l'obscurité, annonçant qu'ils partaient pour surprendre un détachement de l'ennemi. Au jour, la multitude, qui occupait encore la ville basse de Simbirsk, s'aperçut que son chef l'avait abandonnée. Aussitôt commença une épouvantable déroute. Toute cette foule désordonnée courait au Volga comme un troupeau effaré, pour entrer dans les bateaux abandonnés par les cosaques. La plupart se jetaient à l'eau et se noyaient. Les Moscovites pressaient ces masses éperdues, les mitraillaient et les poussaient dans le fleuve. Ce fut une affreuse boucherie où les vainqueurs ne se lassèrent point, car ils célébrèrent leur triomphe en faisant subir à leurs prisonniers des supplices atroces.

La cruauté des voiévodes moscovites fit presque oublier les crimes de Stenka. Ils parcouraient les

provinces insurgées, massacrant parfois tous les habitants d'un village, et croyaient se montrer humains lorsqu'ils se bornaient à le décimer. Les paysans, à l'approche des troupes, s'enfuyaient dans les bois, où la faim et le froid les faisaient mourir par milliers. Je ne citerai que le témoignage d'un contemporain sur l'impitoyable châtiment de la rébellion. « La ville (Arsamas) était épouvantable à regarder, et on auroit cru, à voir les fauxbourgs, que c'estoit une image de l'enfer. Tout autour estoient des potences, chacune desquelles estoit chargée de quarante ou cinquante hommes. En un autre endroit, on voyoit des testes freschement coupées et encore toutes dégouttantes de sang. Il y avoit d'espace en espace des gens empallez, dont plusieurs vescurent jusqu'au troisième jour, et on les entendoit mesme parler. Dans l'espace de trois mois, onze mille hommes furent exécutez à mort par les mains des bourreaux, après avoir observé les formes de la justice et après avoir oüy les témoins [1]. »

En général, les condamnés mouraient avec courage et semblaient avoir l'orgueil du martyre. —

1. *Relation des particularités, etc.*, p. 20.

« Nous allions prendre Moscou, disaient-ils, tuer tous les boyards et vous donner la liberté. » Un homme qui fut exécuté à Smolensk disait, en marchant au supplice, qu'il mourrait content, car il avait vu le tsarévitch avec Stenka. On amena au prince Dolgorouki une religieuse habillée en homme, qui avait commandé une bande de sept mille rebelles. Condamnée au feu comme sorcière, car les soldats déclaraient qu'elle faisait des incantations pour les insurgés, elle entendit son arrêt sans changer de visage, et, quand elle fut sur le bûcher, elle disait à la foule : « Si vous vous étiez battus comme moi, le prince Georges nous eût montré ses talons. »

Il me semble trouver une peinture de la misère des paysans à cette époque dans la pièce suivante, qui se chante encore aujourd'hui dans les chaumières :

« Hélas ! brouillards, mes petits brouillards, mes brouillards aveuglants, vous qu'on déteste comme le chagrin au cœur, vous ne vous levez pas, mes petits brouillards, du côté de la mer Bleue ! Ne t'en va pas, chagrin, du fond de mon cœur. Accours, accours, nuage menaçant, tombe, tombe, pluie épaisse comme du gruau. Emporte,

rouge la prison de terre, pour que les frères emprisonnés s'échappent et se rassemblent au profond du bois, sous la verte futaie où couchent les bons garçons. Ils campent sous les bouleaux ; à l'aube ils prient Dieu, ils saluent le rouge soleil. Lève-toi, lève-toi, rouge soleil, montre-toi au-dessus de la haute montagne, au-dessus de la verte futaie, la retraite du bon garçon, le gîte de Stepan Timoféiévitch, qu'on appelle Stenka Razine. Lève-toi, lève-toi, rouge soleil ; réchauffe-nous, pauvres gens que nous sommes, braves garçons, misérables fugitifs. Nous ne sommes pas des voleurs, nous ne sommes pas des bandits, nous sommes les ouvriers de Stenka Razine, ses petits *iéssaouls* (adjoints) pour tout faire. Nous tirons la rame, nous prenons les vaisseaux, nous jouons du cassetête, nous prenons les caravanes, nous menons les mains, nous lutinons les filles. »

Stenka Razine s'aperçut bientôt que les dispositions des riverains du Volga à son égard, avaient changé aussi vite que sa fortune. Deux villes qui avaient accueilli avec enthousiasme l'Ataman vainqueur, Saratof et Samara, lui fermèrent leurs portes en le voyant revenir vaincu et blessé. Il fut mieux reçu à Tsaritsyne, grâce aux cosaques qu'il

y avait laissés, et y séjourna quelque temps pour se remettre de ses blessures. Dès qu'il put monter à cheval, il se rendit dans la petite ville de Katchalinsk, d'où il expédia ses ordres à Vaska, le lieutenant qu'il avait chargé de la défense d'Astrakhan ; mais, au lieu de se diriger sur cette place, où il avait une flottille, un matériel considérable, et où l'attendait une population dévouée et compromise à sa cause, il se mit en route pour regagner les bords du Don, dans l'espoir, sans doute, d'y lever une nouvelle armée plus brave que les milices timides dispersées par Boriatinski.

VI

Kornilo Iakovlef, l'Ataman de l'armée du Don, humilié et bravé par Stenka l'année précédente, avait dissimulé l'affront fait à son autorité, tant que son rival avait marché de succès en succès. La nouvelle du combat de Simbirsk, en consternant la *gueuserie* du Don, avait rendu à l'Ataman légitime

tout son crédit et ranimé l'audace du parti des vieux cosaques. Des menaces imprudentes de Stenka, les violences dé ses partisans, irritèrent toutes les stanitsas. Stenka ne rapportait pas un trésor, comme après sa croisière; il venait en fugitif, ayant tout perdu, sauf son insolence et sa brutalité. Kornilo profita habilement de ce retour des esprits. Il dépêcha à Moscou, promettant de livrer le proscrit, et obtint du tsar des subsides et la promesse d'un secours de mille cavaliers d'élite, reîtres ou dragons étrangers. En même temps il s'abouchait avec Razine; il eut l'air de le plaindre, s'appliqua à lui démontrer que sa cause était perdue, et que le seul parti qui lui restât, c'était d'implorer la « clémence du tsar. — J'ai reçu, lui dit-il, une lettre du tsar qui exprime le désir de te voir à Moscou. Je suis prêt à t'y accompagner et à employer tout mon crédit pour obtenir ta grâce. »

Stenka ne croyait guère à ces promesses, mais il se sentait abandonné. Il consentit à faire ce que son parrain lui demandait, et se remit, ainsi que son frère Frolka, entre les mains de l'Ataman. D'abord il fut traité avec distinction, comme un hôte, comme un filleul; mais bientôt la feinte cessa. On chargea de chaînes les deux frères et on

les conduisit à Tcherkask. Là, de peur que Stenka n'échappât par son art magique, on l'enferma dans une église. Vers la fin d'avril 1671, on le conduisit à Moscou, ainsi que son frère; l'escorte était commandée par l'Ataman Lakovlef en personne. En chemin, Frolka se désespérait et accusait Stenka d'avoir causé son malheur. — « Bah ! répondit Stenka, quel malheur dis-tu ? On nous recevra avec honneur, et tu verras tous les grands accourir pour nous voir à notre entrée. » A quelques verstes de Moscou, l'escorte fit halte. On dépouilla les deux frères de leurs riches habits, que l'on changea pour des haillons. Une charrette portant une potence était arrivée de Moscou. On y fit monter Stenka. On lui mit au cou une chaîne attachée à la traverse de la potence. D'autres chaînes retenaient ses pieds et ses mains. Frolka, à pied, une chaîne au cou, courait comme un chien derrière la charrette. C'est ainsi qu'ils firent leur entrée dans Moscou, au milieu d'une foule avide de contempler les traits d'un homme naguère si terrible, dont on ne prononçait le nom qu'en tremblant. Stenka fut impassible, pas un muscle de son visage ne trahit la moindre émotion.

A peine arrivé à la prison, Stenka fut interrogé; il refusa de répondre. Alors on l'appliqua à la torture. M. Kostomarof décrit, d'après des rapports officiels, les supplices horribles qu'il souffrit. J'en épargnerai le hideux détail à mes lecteurs. L'Ataman lassa ses bourreaux; ni l'estrapade, ni le knout, ni les fers rouges ne purent lui arracher ni un aveu ni un cri. Les bourreaux l'abandonnèrent un moment pour s'emparer de Frolka, qui, moins fortement trempé que son frère, poussa aussitôt des cris horribles. — « Quelle femme es-tu? s'écria Stenka. Souviens-toi de notre vie passée. Longtemps nous avons vécu avec gloire; nous commandions à des milliers d'hommes. Eh bien, endurons maintenant le malheur. Quoi! cela te ferait-il mal? Es-tu une femme, pour crier quand on te pique? »

Il y avait alors en Russie un procédé de torture inventé par quelque imagination diabolique, et qu'on réservait pour les cas d'obstination extraordinaire. On plaçait l'accusé, la tête nue et rasée, sous un jet d'eau glacée tombant sur son crâne d'une grande hauteur. Les juges revinrent à Stenka, et, pour préliminaire, lui firent raser la tête. Il savait ce qui allait suivre; mais, tou-

jours indomptable, il dit en souriant à son frère : « On m'avait dit qu'on ne tonsurait que les clercs; mais nous, pauvres ignorants, il paraît qu'on nous fait cet honneur. » Puis il subit l'horrible épreuve sans laisser échapper un gémissement.

Les bourreaux étaient humiliés et découragés. Stenka, toujours muet, entendit prononcer contre lui et son frère la sentence de mort et fut rapporté dans la prison. Là, pendant la nuit qui précéda son dernier supplice, il fit, dit-on, son testament, ou plutôt sa complainte, que le peuple sait par cœur. Les vers en sont rudes et mal agencés; mais, si je ne me trompe, il y avait quelque étincelle de poésie dans cette âme farouche.

« Enterrez-moi, frères, à la croisée des trois chemins qui mènent à Moscou, à Astrakhan, à Kief, la ville des saints. A ma tête, placez la croix qui donne la vie; à mes pieds, déposez mon sabre tranchant. Passant, voyageur, arrête-toi. Devant ma croix, qui donne la vie, fais une prière. — Regarde mon sabre, mon sabre tranchant, et tremble. Celui qui repose ici fut un aventureux bandit, un bon garçon. Stenka Razine Timoféïéf était son nom. »

Conduit sur l'échafaud avec son frère, Stenka

écouta froidement la lecture de sa sentence. Il se tourna vers l'église de Notre-Dame-de-Bon-Secours et fit le signe de la croix. Ensuite, inclinant la tête vers les quatre côtés de l'horizon, il dit : « Adieu, » ou « Pardonnez,[1] » car le même mot russe a les deux sens. Avant de lui trancher la tête, le bourreau lui coupa un bras et une jambe. Pas un cri, pas un geste, pas une contraction de douleur. « Il semblait, dit un témoin, vouloir montrer au peuple qu'il se vengeait par son silence des tourments dont il ne pouvait se venger par les armes. » A la vue de son frère mutilé et sanglant, Frolka s'écria : « Je sais un mot pour le tsar ! » C'est-à-dire, dans le langage du temps, j'ai à faire des révélations. « Tais-toi, chien ! » lui dit Stenka dont la tête roula aussitôt.

Les révélations de Frolka lui valurent un répit. Son frère, dit-il, avait des papiers très-importants, qu'il avait mis dans la jarre où il serraït son argent; puis il avait enfoui cette jarre dans une île du Don, à un lieu qu'il désigna. On fit de grandes recherches, mais on ne trouva rien. Il eut aussi sa complainte, qui mérite peut-être d'être

1. *Protchaïté*.

traduite : « Brillant faucon que j'étais, pour moi le bon temps d'autrefois ! Jeune et brillant faucon, je planais sous les cieux ; j'abattais, je terrassais oies et cygnes ; j'abattais, je terrassais l'oiselet rapide. Comme autrefois l'oiselet rapide, je ne vole plus aujourd'hui. Pour moi, brillant faucon, il n'y a plus de bon temps. Jeune et brillant faucon, je suis en chartre à présent. Je suis dans une petite cage dorée, sur un petit poêle de fer-blanc. Le faucon a ses petits pieds entravés ; à ses petits pieds sont de petites tresses de soie ; devant ses yeux de petits rideaux brodés de perles. — Jeune garçon que j'étais, pour moi le bon temps d'autrefois ! J'allais, j'errais, jeune garçon, sur la mer Bleue ; j'abordais, je prenais des navires, des vaisseaux tartares, persans, arméniens. Je prenais les plus légères barques. Comme autrefois les barques légères, je ne vogue plus à présent, Pour moi, pauvre garçon, il n'y a plus de bon temps. Pauvre garçon, je suis en chartre à présent. Je suis dans une maudite prison sous terre. Le pauvre garçon a ses petits pieds entravés ; à ses petits pieds sont des fers allemands ; à ses petites mains des menottes de galères, et à son petit col, au pauvre garçon, un carcan de fer. »

VII

J'ai dit, en commençant, que le peuple croit que Stenka Razine n'est pas mort. Mis en prison à Moscou, il brisa ses fers, dessina sur le mur une barque avec ses rames, de l'eau au-dessous : un moment après il était dans une barque véritable sur le Volga ; mais ni le Volga ni la terre ne voulurent le recevoir. Il va toujours errant par les villes et les forêts, comme un vagabond sans passe-port. D'autres, mieux informés, disent qu'il vit dans les tourments quelque part, au fond d'une montagne. Stenka Razine est la personnification de la haine de l'esclave; haine patiente, mais qui ne meurt jamais. Il y a une menace terrible dans ce conte populaire que rapporte M. Kostomarof :

« Des matelots russes, prisonniers en Perse, s'échappèrent et gagnèrent la mer Caspienne. Un orage les surprit. Ils se mirent à l'abri sous des rochers, au pied d'une haute montagne. Ils cau-

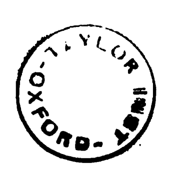
saient entre eux dans leur langue. Tout à coup ils entendirent derrière eux une voix qui leur disait en russe : « Bonjour, pays. » Ils se retournèrent et virent un vieillard, tout blanc, couvert de mousse, qui semblait sortir d'une crevasse de rochers. — « Vous venez de Russie, dit-il ; eh bien, y brûle-t-on des cierges de cire mêlée de suif ? » — Les matelots répondirent : « Il y a longtemps, mon oncle[1], que nous n'avons vu la Russie. Nous avons été captifs six ans, et ce qu'on fait actuellement en Russie, nous ne le savons pas, et personne ne nous l'a dit. — Mais n'êtes-vous jamais allés à la messe le premier dimanche du grand carême ? — Assurément, notre oncle. — Eh bien, vous avez entendu qu'on y maudissait Stenka Razine ? — En effet. — Sachez-le donc, je suis Stenka Razine. La terre n'a pas voulu me recevoir à cause de mes péchés. C'est pourquoi je suis maudit. Je fus condamné à de terribles tourments. Deux serpents me dévoraient, l'un depuis minuit jusqu'à midi, l'autre de midi à minuit. Au bout de cent ans, un des serpents s'en est allé. L'autre est resté ; il vient à minuit et me suce le cœur. Je

1. Façon de parler polie à un paysan. A un gentilhomme, on dit *mon petit père*.

suis tourmenté, je meurs jusqu'à midi, et j'ai l'air d'un cadavre ; à midi je revis. Vous le voyez, je suis vivant, je sors de la montagne ; seulement, je ne puis aller loin, le serpent ne le permettrait pas. Dans cent autres années, les péchés en Russie se seront multipliés. Le peuple oubliera Dieu, et devant les saintes images on allumera des cierges de cire mêlée de suif ; alors je reviendrai au monde et mènerai une tempête pire que la première. Racontez cela à tout le monde dans la sainte Russie ! »

Le meilleur moyen pour empêcher Stenka Razine de revenir est celui qu'a pris S. M. l'empereur Alexandre II, en donnant la liberté aux serfs.

FIN



TABLE

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

910

60125568

